00101982

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016

God
3C F8:914.4
Jou/Hco
101982

00101982

OBSERVATION

PRÉLIMINAIRE.

—

J'AI déjà eu deux fois l'occasion de demander pardon à mes lecteurs des brusques déviations où je me suis vu forcé dans mes courses départementales, et qui donnent à mon allure quelque chose de capricieux qu'on ne s'attend pas à trouver dans un voyageur de mon âge. L'enjambée que je fais aujourd'hui de l'ouest à l'est de la France semblerait exiger une explication : si je me refuse à la donner ici, c'est qu'il est tel événement qu'on ne saurait indiquer par ses résultats, et dont l'exposition la plus simple

exigerait une foule de détails d'un intérêt purement personnel, qui m'éloignerait du terme de mon voyage où je suis pressé d'arriver. Je laisserai donc sans réponse les questions que l'on pourrait m'adresser sur l'emploi que j'ai fait des six mois qui se sont écoulés depuis mon départ de Metz, et je dirai seulement que j'ai repris ma course à travers les départemens du centre qui me restent à visiter, et qu'au moment où je me dispose à reprendre la plume, je me trouve dans une voiture publique sur la route du Mans.

ITINÉRAIRE DE L'HERMITE.

Cathédrale du Mans.

Hotel de Ville d'Angers.

Château de Tours.

Château de Blois.

Vue d'Orléans.

Place Royale à Poitiers.

Dessiné et gravé par Ambroise Tardieu.

A Paris, chez Villet aîné, Éditeur de la Collection des Itinéraires Français, Anglais, Brésiliens, Irlandais, Italiens et Espagnols, Rue des Grands Augustins N° 7.

L'HERMITE
EN PROVINCE.

N° 1er. — 15 *mars* 1823.

PROMENADE
DANS LA VILLE DU MANS.

J'aime à me jeter, sans boussole et sans lest, au milieu de ces flots d'individus que je ne connais pas.

STERNE.

J'AVAIS lié conversation avec un jeune homme de Lisieux, et, tout en faisant l'éloge de son pays, je me félicitais d'avoir, l'année précédente, parcouru la Haute et la Basse Normandie, sans avoir eu le plus petit procès à soutenir.

« Ah! mon cher Hermite, me dit-il, ne croyez pas que vous soyez sorti du pays des huissiers

et des procureurs : la Normandie processive ne se termine pas au Bocage ; elle se prolonge jusqu'au Mans, où vous allez. Vous ne connaissez peut-être pas ce fameux proverbe : *Un Manceau vaut un Normand et demi.* Que Dieu vous protége donc ; et, si le style des plaidoiries répugne à votre muse, puisse-t-elle échapper aux dangers qu'elle va braver ! »

Soit qu'une terreur superstitieuse s'attachât pour moi à ces adieux du Normand, ou que je me souvinsse des *Plaideurs* de Racine, ou que, malgré ma philosophie, j'eusse foi ce jour-là aux proverbes, si ridiculement nommés *la sagesse des nations*, je n'emportai qu'une seule lettre de recommandation pour la ville du Mans, et je me décidai à ne passer qu'une journée dans cette capitale, célèbre par ses chapons et ses témoins. Dans la conversation qui s'établit entre les voyageurs que renfermait notre diligence, j'eus la maladresse de citer le proverbe que mon ami le Normand venait de m'apprendre. « Sachez, Monsieur, me dit vertement un petit homme sec, dont la vieillesse et l'habit noir, le ton ferme et la voix aigre, faisaient un personnage assez comique ; sachez que votre adage

n'a pas le sens commun, et surtout qu'il n'a aucun rapport avec la finesse et la ruse dont on gratifie les Manceaux. Voici l'origine de ce dicton : quand la ville du Mans battait monnaie, le sou que l'on y frappait valait un sou et demi de Normandie : c'est là le vrai sens de ce mot que nos voisins répètent, et que vous répétez d'après eux. Vous voyez bien qu'ils ne seraient pas fâchés de partager avec autrui leur mauvaise renommée. »

Je n'eus garde de récuser cette étymologie, et je me contentai d'observer que la mine querelleuse de l'érudit Manceau semblait militer en faveur du sens littéral qu'il essayait de combattre. Cependant nous arrivions au Mans. C'est une ville située en pleine campagne, dans toute la force du terme; les habitations des paysans se mêlent aux dernières maisons de la ville, et les rues se terminent par de simples cabanes, sans que l'enceinte de la cité soit indiquée par aucune limite : le voyageur parvient au cœur de la ville, et descend sur la grande place qui en occupe le milieu, sans s'être aperçu de son entrée dans la capitale du pays manceau.

L'activité qui régnait dans la place des Halles me surprit et me fit plaisir. J'avais vu, dans ma tournée à travers la France, beaucoup de gendarmes et de missionnaires en mouvement et en marche; peu d'ouvriers employés à ces travaux publics qui augmentent le bien-être des citoyens et la prospérité locale des diverses parties d'un royaume : ici, au contraire, les charpentiers et les couvreurs remplissaient le vaste terrain qui sert de Carrousel à la ville du Mans; partout des scies et des marteaux, des poutres traînées et travaillées à grand bruit, les chants des artisans et le fracas de leur industrie plaisaient à mon oreille.

A peine eus-je mis en sûreté mon petit bagage, que je me dirigeai, de l'auberge du *Croissant* où j'avais élu domicile, vers ces ouvriers dont la vue m'avait semblé de bon augure pour le commerce et l'industrie du Mans. J'appris de l'un d'eux, qui interrompit, pour me répondre, une des chansons de notre poète lyrique par excellence, que l'on s'occupait de renverser un vieux hangar gothique, bâti depuis des siècles au milieu de la halle, et de le

remplacer par une vaste promenade à couvert, dont le plan et les proportions, autant que je pus m'en faire une idée d'après les expressions un peu embarrassées et fort techniques de mon *cicerone*, ne devaient manquer ni d'élégance ni de grandeur. C'est cette espèce de portique que les anciens regardaient, avec raison, comme un des ornemens les plus nécessaires d'une ville. Dans nos régions septentrionales, il est étonnant que l'idée de ces ambulatoires (*Deambulatoria*) ne fût pas venue plus tôt à nos architectes et à nos voyers. Quand un automne pluvieux empêche les citoyens de jouir de la promenade, et de se réunir en plein air, cette promenade à couvert, pour peu qu'on l'entretienne avec soin, devient un lieu de réunion agréable et nécessaire. Autrefois les échevins et les intendans ne songeaient guère qu'à faire exécuter les volontés du Mazarin ou à plaire à la favorite; aujourd'hui, les maires ont des propagandes apostoliques à organiser et des calvaires à bâtir. La santé corporelle, le simple bien-être, ont dû passer après des soins d'une plus haute importance; et la plupart de nos vieilles villes portent

l'irrécusable témoignage du peu de valeur qu'on attachait, dans le bon tems, à la salubrité, à l'aisance, aux commodités de la vie, à tout ce qui concerne ce corps si périssable et si fragile, que ce bon M. Tartufe nommait *sa guenille*.

« Guenille, si l'on veut ; ma guenille m'est chère. »

Je revins à mon auberge, en répétant et en commentant ce vers de Molière, critique sanglante d'un platonisme exagéré, d'un idéalisme niais, qui, sous prétexte d'élever l'humanité, l'anéantit. J'étais encore absorbé dans l'admiration que le génie de Molière m'a toujours inspirée, quand une fille d'auberge, coiffée du bonnet des Cauchoises, et remarquable par une beauté presque athlétique et dont les formes ne rappelaient en rien la délicatesse de Cypris et d'Hébé, s'arrêta devant moi. Je vis que ma méditation causait sa surprise, et, sans lui expliquer la philosophie de Gassendi et le spiritualisme attaqué par l'auteur du *Tartufe*, je lui demandai si elle pouvait m'indiquer l'endroit de la ville où demeurait M. Des...., ancien militaire en retraite, à qui ma lettre unique de recom-

mandation était adressée. « Dam', Monsieur, oui, je sais où ce qu'il demeure, et vous iriez bien chez M. Des....; mais vous trouverez maison vide; mais non pourtant; il y a son neveu, que je connais, un jeune gars bien bâti, dà, et auquel vous pourrez vous adresser. » Ce n'était pas mon affaire : je remis dans ma poche la lettre de recommandation, et craignant, fort injustement peut-être, que le « jeune gars bien bâti » ne fût pas aussi complètement à ma disposition qu'à celle des belles filles du pays, je me résignai à explorer tout seul les rues et les ruelles de la ville, sauf à commettre les mêmes erreurs topographiques et pittoresques dont se rendent coupables ces voyageurs qui, après avoir passé un jour et demi dans un village d'Abyssinie, donnent au lecteur un récit exact des mœurs du peuple, et son histoire depuis le déluge.

Me voilà jeté en pays perdu, sans un seul renseignement préliminaire, et armé d'une lorgnette de spectacle pour distinguer les noms des rues et des places. Je m'orientai facilement en demandant le chemin qui conduisait à la cathédrale. Un voyageur, qui a vu en France tant d'églises gothiques, a le droit de se montrer

difficile : celle-ci me parut plus bizarre que belle, et mon ignorance en architecture, ignorance dont j'eus honte plus tard, ne me permit de la trouver remarquable sous aucun rapport. Elle n'excita chez moi, je l'avoue, qu'un seul souvenir, et ce souvenir fut grotesque. Ce n'est point ma faute, c'est celle du facétieux chanoine dont le nom, si singulièrement allié à celui de Louis XIV et de madame de Maintenon, jette sur la dévote maîtresse du monarque, et sur le trône même, je ne sais quel reflet burlesque. Un bedeau auquel je m'adressai me montra le vieux pignon de l'édifice que l'auteur de *Dom Japhet* et du *Roman comique* habitait auprès de la cathédrale, lorsqu'il venait faire au Mans son service de chanoine. Les louanges de Dieu, de la Vierge et des saints sortaient de cette bouche accoutumée à réciter, devant les jeunes roués de la cour, des vers semblables à ceux-ci :

Amour nabot,
Amour magot,
Dans mon jabot
Tu mis la braise, etc.

Je me rappelai cette tirade magnifique de

l'une des comédies de Scarron, jouée presque aussi souvent que les meilleures pièces de Molière, et je me détournai avec dégoût; je me souvins que madame de Maintenon, son équivoque épouse, en augmentant et exaltant la dévotion puérile du vieux despote, avait humilié la France et rabaissé le trône. Je pressai le pas, en m'indignant contre cette réputation menteuse dont l'auréole entoure encore le souvenir de ce Tartufe féminin.

Les passans ou les boutiquiers, auxquels je ne craignais pas de m'adresser, comme l'avait fait, en pareil cas, Sterne mon prédécesseur, m'indiquèrent successivement le collége, qui occupe l'ancienne maison des Oratoriens; l'église de la Visitation; le séminaire, autrefois l'abbaye de Saint-Victor, et la place des Jacobins, auprès de la promenade du même nom. Cette promenade, dont les allées plaisent à l'œil, est malheureusement encaissée entre les terrasses qui la dominent, et qui la privent d'air et de vue. Quant à l'église de la Visitation, les deux énormes piliers qui masquent sa façade, et dont la gigantesque disproportion est si ridicule, ne me donnèrent pas une très-haute idée

du talent de l'architecte qui l'a construite dans un style ultrà-romantique.

J'avais long-tems erré dans les rues du Mans, sans autre boussole que mon caprice. Un contraste frappant piqua ma curiosité. Après avoir marché avec peine sur les cailloux mal assortis qui servent de pavé à des ruelles étroites, inégales, tortueuses, dont les vieilles maisons de bois ne sont soumises ni aux règles de l'aplomb, ni à celles de l'équerre, j'entrai dans des rues spacieuses, garnies de constructions élégantes, et dont l'alignement parfait permettait à la vue de se perdre au loin dans les vertes campagnes du Maine. Étonné de la dissemblance de ces deux villes, je ne tardai pas à m'apercevoir que la première, symbole assez juste des institutions de la vieille France, était le Mans de l'ancien régime, et que la ville nouvelle, au contraire, était le produit récent de cette industrie féconde, réparatrice de tant de maux, dernier remède à tous les désastres dont la guerre, la discorde et le fanatisme ont inondé notre patrie.

J'étais prêt à me contenter de ces observations rapides, et j'allais rentrer au gîte où j'é-

tais débarqué, lorsque je me trouvai en face de la préfecture. Le concierge, auquel je m'adressai pour obtenir, s'il était possible, quelques renseignemens spéciaux, me répondit, avec cette sécheresse administrative à laquelle les moindres valets de la bureaucratie nous accoutument, que la bibliothèque était ouverte. Je montai sans autre préambule; et le hasard le plus heureux m'offrit, dans la personne du bibliothécaire, auquel je déclinai mon nom, l'homme le mieux fait pour m'éclairer sur les points que j'ignorais. M. R*** est un de ces savans qui joignent à l'érudition la connaissance du monde : guidé par lui, j'admirai le bon ordre de la bibliothèque, riche de cinquante mille volumes et de sept cents manuscrits, dont plusieurs sont précieux; sa conversation, fort agréable, remplit bientôt les lacunes les plus considérables qu'une course si rapide avait laissées dans les notions que j'avais pu improviser sur le chef-lieu du département de la Sarthe.

J'appris de M. R*** que, sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui la promenade des Jacobins, un cirque romain avait existé jadis; il me montra plusieurs débris des fouilles, com-

mencées lorsqu'on voulut changer en promenade publique les vergers et le cloître des bons pères. Jusqu'alors on avait ignoré l'existence de l'antique amphithéâtre, où la vierge gauloise avait vu sans frémir couler le sang des gladiateurs. « Sans doute, me dit le savant bibliothécaire, vous avez passé en venant ici devant la somptueuse abbaye de Saint-Victor, consacrée aujourd'hui au séminaire ; l'abbé jouissait autrefois de deux cent mille livres de rentes. — Le pauvre homme ! — Il est vrai qu'un autre couvent de Bénédictins, celui de *la Couture*, ne rapportait que cent mille livres. — Je vois d'ici l'abbé de la Couture déplorer sa misère et se comparer, les larmes aux yeux, avec l'abbé de Saint-Victor. — Quant à notre cathédrale, ce n'est point un modèle, mais c'est un monument précieux pour l'histoire de l'art. — J'avoue qu'un mélange incohérent de formes romaines et gothiques a choqué ma vue, et que je ne l'ai point examinée en détail. — Vous avez raison : c'est, en effet, un mélange de construction gothique et d'architecture romaine. Ce monument, sans grâce et sans harmonie, marque le passage de l'art antique à l'art moderne, et participe de tous les deux. Si

les irrégularités évidentes qui le déparent vous eussent permis de l'observer en détail, vous auriez remarqué ces arceaux extérieurs et à plein ceintre, qui contrastent d'une manière piquante avec les ogives de l'intérieur. D'ailleurs, nous la visiterons ensemble. »

J'acceptai avec plaisir la proposition de M. R***. Bientôt, entraîné par mes questions, qui se rapportaient surtout à l'industrie de la contrée, il me parla du commerce du Mans, de ses belles bougies, de ses poulardes européennes, de ses manufactures de papier, de calicot et de lainages, et surtout de la culture du trèfle, qui constitue la richesse spéciale du département de la Sarthe : un ouvrier vêtu d'une veste brune, portant un tablier de cuir, dont l'éclat ne semblait pas dû à la propreté, entra dans la salle de la bibliothèque, et, son bonnet de laine grise d'une main, remit à M. R*** plusieurs volumes, en échange desquels il demanda *la Henriade* de Voltaire et *les Jardins* de Delille. Je considérais attentivement ce personnage ; M. R*** me dit : « Vous voyez une des merveilles de la ville du Mans ; c'est le second tome

d'Adam Billaut, menuisier de Nevers. C'est M. *Moiré*, remouleur et poète (à ces mots, M. Moiré et moi nous nous saluâmes en confrères). A dix-huit ans, M. Moiré apprit à lire sans le secours d'aucun maître. A quarante-deux, il s'aperçut du talent poétique dont le ciel l'avait doté ; un ami des muses le dirigea dans ses travaux, et lui fit connaître les règles difficiles auxquelles le goût et l'usage ont soumis la poésie française. On ne peut réunir plus de modestie et plus d'amour pour l'étude que votre confrère M. Moiré. Il souffre que l'on corrige ses mauvais vers, en substitue de meilleurs, et *remet vingt fois son ouvrage sur la meule*. C'est un phénomène poétique. » Je me plus à causer assez long-tems avec ce poète gagne-petit, et quelques vers qu'il nous récita me parurent remarquables par la verve et la correction. J'aurais désiré prolonger l'entretien ; mais M. Moiré avait donné parole à ses pratiques, et ne voulait point les faire attendre.

M. R*** voulut bien renouveler l'offre qu'il m'avait déjà faite de m'accompagner à la cathédrale : nous nous dirigeâmes vers cet édi-

fice, et je fus contraint de convenir que j'avais erré dans le jugement que j'en avais porté. La nef, bâtie avec de petites pierres cubiques disposées en assises horizontales, avec des cordons en briques d'intervalles en intervalles, me sembla fort curieuse. Mon guide me fit aussi remarquer la frise du jubé, la rose de la croisée, les vitraux coloriés, dont l'éclat magique versait sur le pavé une multitude de teintes d'opale et de pourpre, dignes du pinceau de Bouton.

Le mausolée de Guillaume de Bellay, seigneur de Langey, attira nos regards : aucune épitaphe en vers ne le décore. On a fort bien fait de ne point le déshonorer en y inscrivant les deux mauvais vers que plusieurs voyageurs, sur parole, ont cités hardiment :

> Ci-gît Langey, qui, de plume et d'épée,
> A surpassé Cicéron et Pompée.

panégyrique fort exagéré sans doute ; cependant le seigneur de Langey, vice-roi du Piémont sous François Ier, diplomate habile, bon capitaine, auteur de *Mémoires* sur son époque, souvent réim-

primés, d'une *Instruction sur le fait de la guerre* et d'un *Epitome de l'histoire des Gaules*, méritait d'occuper une niche du temple de la Gloire. Germain Pilon, le célèbre sculpteur, exécuta ce monument, que Martin du Bellay, évêque du Mans, consacra à la mémoire de son frère, et qui me sembla justifier la double réputation de l'artiste et du prélat.

Je résumerai, avec toute la brièveté possible, les résultats de ma conversation avec M. R***. L'histoire du Mans, dont il me retraça les événemens principaux, est celle de la plupart des cités gauloises : obscurité dans leur origine, barbarie dans leurs progrès, prospérité entravée par l'insouciance de l'administration, et se développant malgré les entraves qu'on lui impose. Que la capitale des Cénomans se nommât jadis *Subdinum* ou *Suindinum;* que la finale du mot *Cénomans* ait succédé à l'ancien nom de la ville, et ait usurpé le droit qui appartient à *Suindinum* ou *Subdinum;* ou bien, que la ville du Mans n'ait été fondée qu'au troisième siècle par les Romains, comme certains érudits l'affirment, ce sont des discussions archéologiques que je laisse aux soldats de l'érudition, tout

prêts à lutter, pour de misérables débris, sur le champ de bataille de l'antiquité.

Sous Charlemagne, c'était déjà une des plus grandes villes de France, et cette ville, dont l'enceinte primitive se retrouve encore, n'était pas aussi étendue qu'un de nos bourgs. En 477, le Maine devint la propriété des rois de France de la première race. Ravagé par les Normands, il ne commença à respirer que sous le règne de cet usurpateur homme de génie, *Rollon*, à qui Charles-le-Simple céda la Normandie et le Maine. Dans ce tems où les princes se transmettaient, échangeaient, vendaient les royaumes, comme on trafique d'une métairie, saint Louis donna à son frère Charles, depuis roi de Sicile et comte de Provence, cette province que Philippe-Auguste avait reconquise sur Jean-sans-terre. Elle fut possédée par les héritiers du comte de Provence, jusqu'au moment où Charles, comte du Maine, fils de Louis II, roi de Naples, institua Louis XI, roi de France, son héritier universel. En 1481, le Maine fut réuni à la couronne.

La Ligue eut beaucoup de partisans dans le Maine. Le maréchal de Bois-Dauphin, à la tête

de cent gentilshommes et de vingt compagnies d'infanterie, se jeta dans la capitale de la province pour la défendre. Vingt-cinq mille écus, pris dans les coffres-forts des habitans, furent employés aux fortifications; il brûla pour cent mille écus de maisons, pilla, détruisit pour environ six cent mille livres, et, le 2 décembre 1589, ce ligueur impitoyable fut obligé de composer avec Henri IV, et de lui rendre les clés de la ville qu'il avait si cruellement traitée.

Les guerres civiles de la Vendée n'ont pas moins désolé le Mans que les fureurs de la Ligue, que des motifs à peu près semblables avaient excitées deux siècles plus tôt. Les Vendéens, poussés hors de leurs bois et de leurs rochers, s'étaient avancés dans le Maine; Westerman, qui commandait les troupes de la république, venait d'être battu à la Flèche par Henri de la Rochejacquelein. Le 10 décembre 1793, l'armée royale se mit en marche vers le Mans; elle y arriva le même jour, et s'en empara, après un combat très-vif contre la garnison. Là, les Vendéens reprirent des forces, se ravitaillèrent et se préparèrent à de nouveaux dangers qui ne tardèrent point à reparaître. Le

général Marceau s'avançait : l'inepte Rossignol lui avait remis, d'après les ordres de la Convention, le commandement en chef d'une armée qui marchait pleine de courage, sous la direction de son nouveau général. Cependant, l'énergie vendéenne s'était assoupie ; le sommeil et la table firent perdre aux troupes royales le fruit de leurs longs travaux, et les soldats ne secondèrent point, avec leur ardeur accoutumée, les efforts de leurs valeureux capitaines.

Cependant, le 13 décembre, au commencement de l'attaque, les royalistes tinrent bon ; les républicains ne purent enfoncer leurs colonnes, et le combat dura jusqu'à la nuit. Le prince de Talmont et M. de la Rochejacquelein firent des prodiges de courage : Marceau et Westerman n'emportèrent qu'à neuf heures du soir la ville qu'ils défendaient. Réunis sur la grande place, leur dernier asile, ils se battent encore, sans espoir de se sauver ni de vaincre : au milieu des ténèbres, une fusillade, entremêlée de coups de canon ; frappe tous les rangs, et les enveloppe dans un massacre confus. D'Herbault est blessé à mort, et la déroute des Vendéens est décidée : vieillards, femmes, enfans, sont égorgés. Rien

de plus affreux que les détails de cette action, telle que la rapportent les *Mémoires de la Roche-jacquelein;* scènes épouvantables, leçons terribles, sur lesquelles je me hâte de tirer le rideau.

Mon aimable guide me donna une liste très-détaillée des célébrités du Mans; il me permettra de passer sous silence ces gloires obscures et inconnues qui ne brillent guère que sur le théâtre d'une académie départementale. Je ne professe pas un respect bien profond pour la réputation littéraire du théologien *Jean de Courtecuisse;* il était plus Français que ses ouvrages, et je lui pardonne l'ennui que son *Traité de la Foi* a causé à tous ceux qui ont pu le lire, en faveur de sa résistance héroïque contre les Anglais. Il aima mieux abandonner son évêché de Paris que de reconnaître Henri V pour roi de France. *Denysot*, peintre et poète, mort en 1519, se place un peu plus haut dans le catalogue des Manceaux illustres. L'infatigable compilateur de la *Bibliothèque française*, *Lacroix du Maine*, joignit à son nom celui de sa patrie. On consulte quelquefois encore un *Traité de la peste*, par le docteur *Jacques Pellefier;* son *Commentaire d'Euclide* est tombé dans un profond

oubli. Un autre médecin manceau, *Martin Cureau de la Chambre*, s'était beaucoup occupé de physiognomonie, long-tems avant Lavater : il était de l'Académie française, et mourut en 1669. Citons encore *Charles Blondeau*, auteur des *Hommes illustres* du Maine, et *Jean Billard*, oratorien qui lança contre les jésuites un pamphlet intitulé : *la Bête à sept têtes*. Les fils de Loyola ne s'amusèrent pas à réfuter cette accusation apocalyptique : ils répondirent à l'écrivain par une lettre de cachet, le logèrent à la Bastille, puis à Saint-Lazare, et enfin à Charenton, où il mourut en 1727.

Louis de la Vergne, comte *de Tressan*, qui fit long-tems les délices de la cour de Lorraine, est, de tous les auteurs que le Maine a produits, le plus célèbre. C'était un homme aimable, qui avait une teinture d'érudition, et qui la faisait valoir par le goût, le bon ton et l'élégance. Le tour de son esprit était gracieux, mais non sans mélange de fadeur, et, il faut l'avouer, rien ne peut donner des romans de chevalerie une idée mojns exacte que ceux qu'il a enjolivés avec toute la galanterie de la cour à laquelle il appartenait.

J'aurais tort d'oublier l'économiste *Véron de la Forbonnais*, auquel on doit divers écrits sur les finances ; il est mort à Paris en 1800. M. *Ledru*, auteur d'un *Voyage aux Canaries et aux Antilles ;* le littérateur *Doigny*, auteur des *Ages de l'homme ;* enfin, ce même littérateur avec lequel je m'entretenais, *M. Renouard*, qui a traité plusieurs points difficiles de l'histoire du Mans, termineront cette liste.

N° II. — 1er *avril* 1823.

LA FLÈCHE.

—

Je crois voir la noire machine
Dont le souple et l'immense corps
Etend ses bras jusqu'à la Chine.
Auteur du dix-septième siècle.

Nous passâmes presque autant de tems à nous frayer un passage à travers les embarras dont les Manceaux encombrent la grande place de leur ville, que j'en avais passé à la parcourir. Ballots, charrettes, caisses de toutes les dimensions étaient entassés pêle-mêle, non-seulement dans la place même, mais dans les rues adjacentes. Je laissai le postillon se démêler au milieu de ce chaos : *Scarron* eût tiré un meilleur parti que je ne puis le faire du dialogue animé et sans noblesse qui s'engagea entre notre conducteur et les habitans. Cependant nous par-

times. Rien de plus riant que la route d'*Angers* sur laquelle nous nous trouvions : c'est une avenue de peupliers et de platanes, dont l'ombrage alterné se marie, comme le dit Horace, avec une charmante élégance et l'effet le plus original.

Le hasard, qui se plaît à entasser dans les diligences toutes les bizarreries humaines, avait placé cette fois, dans la nôtre, un jeune poète romantique dont les vers retentissent encore à mon oreille effrayée. Au milieu d'un déluge de paroles bibliques, germaniques et ossianiques, tout ce que je pus deviner, c'est que le jeune romantique venait d'être agrégé à l'académie angevine, et qu'il allait lire, à la prochaine séance, un poëme nouveau de sa façon, intitulé : *la Tour des fées*. Il n'apprit pas sans étonnement que j'ignorais ce que c'était que la tour fameuse qui lui avait servi de texte, et il daigna me faire connaître les traditions gothiques qui se rattachent, dit-il, à ce débris de la cité antique d'Allonère, située au milieu d'un bois, à une lieue du Mans. En compensation de ces documens, je crus devoir écouter, sans trop d'impatience, les bagatelles sonores dont l'académicien angevin nous fit valoir les beautés

par cette diction vaporeuse dont le secret n'est point resté dans les limites de Paris.

Nous arrivions au pont jeté sur l'Huisne; on me montra, non loin des blanchisseries de M. *Bernard*, l'un des négocians les plus recommandables de la ville, ce marais devenu célèbre par la mésaventure de Scarron. Ce chanoine s'amusait à courir les rues du Mans, déguisé en sauvage, un jour de carnaval. Le peuple s'attroupe et le poursuit; il craint d'être reconnu, et se réfugie dans les joncs du marais : son corps nu, et couvert d'un simple enduit de cire chargée de plumes, est saisi par le froid, et les douleurs de goutte et de rhumatisme, qui défigurèrent et torturèrent le malheureux, punirent bien cruellement, pendant le reste de sa vie, l'inconvenance d'un enfantillage qui n'était pas nouveau pour les contemporains du scandaleux Bois-Robert.

J'aperçus de loin le château des *Perriers;* à quelque distance de là, un magnifique *dolmen* * encore assis sur sa base, et un *peulvan* ** renversé : la plus haute et la plus fragile de ces

* Tombeau gaulois.

** Autel gaulois.

deux constructions druidiques avait cédé à la main du tems. Un spectacle moins majestueux m'attendait à *Foullon*, village de quatre-vingts feux, où se trouvent établis deux cafés, l'un fort élégant, l'autre étroit et borgne. Il est à remarquer que Foulton n'a pas encore de cabinet de lecture. Je saluai le village d'*Oisi*, berceau du père *Mersenne*, ami et disciple de *Descartes*, l'un des membres de cette réunion de géomètres, dont la conspiration en faveur de la science a donné de si beaux résultats. Comme *Pascal* et *Fermat*, Mersenne joignait beaucoup d'esprit à des connaissances exactes. Il est mort à Paris en 1648.

Me voici à la Flèche. Muni d'une lettre de recommandation pour l'un des principaux professeurs, je demandai quel chemin me conduirait au fameux collége, le seul objet sur lequel mon attention se dirigeât. Cette question que j'adressais à un voyageur, dans la cour de l'hôtel de la poste, me fit reconnaître en lui une personne que j'avais vue à Rouen. Il se félicita du hasard qui nous rapprochait encore et qui lui permettait de me servir de conducteur. Déjà il énumérait les curiosités que nous allions passer en revue, quand je l'arrêtai en lui disant

que la Flèche ne pouvait pas m'arrêter long-tems, et que le collége seul recevrait ma visite.

« Ce n'est pas facile, me dit-il; car les avenues du collége sont soigneusement interdites aux étrangers. Au surplus, la malédiction de *Gresset* semble encore peser sur la ville, qui n'a ni industrie, ni commerce. Située sur le Loir, dans un vallon fertile, elle jouit paisiblement des richesses de son sol, et ne songe point à augmenter son industrie et sa richesse. La crédulité règne encore ici et dans les environs. Si vous vous étiez arrêté à *Fontaine-Saint-Martin*, on n'eût pas manqué de vous montrer les ossemens d'un *saint Démétrius*, tout nouvellement déterré, et canonisé il n'y a pas un mois. »

Cependant nous arrivions au collége : l'aspect en est imposant. La cour principale, de dimensions extrêmement vastes, est entourée de magnifiques bâtimens. Le jardin est grand et bien cultivé, et le parc qui s'y trouve joint est arrosé par des eaux vives, amenées de plus d'une lieue. C'est dans cet édifice, ou dans cette ville, que se fait l'éducation, soumise à un régime presque militaire, de quatre cents pensionnaires du gouvernement, auxquels se joignent deux

cents jeunes gens dont les familles paient la pension.

Les mêmes réflexions se présentèrent au même instant à l'esprit de mon nouveau compagnon de route et au mien. Nous crûmes voir se réveiller *Molina*, ses enfans s'emparer de l'ancien collége, et la Flèche redevenir une de leurs colonies. « Ah! me dit-il, quel monument de la faiblesse de Henri IV pour les jésuites! Ce grand homme les craignait; il voulait les vaincre par la générosité. *Il leur légua son cœur; Ravaillac se chargea de le leur livrer.*

N° III. — 15 *avril* 1823.

LES ANGEVINS.

..., New times, new arts, new men : but still
The same, old tears, old crimes, and oldest ill
Shall be among your race, in diferent forms.

Lord Byron, *Heaven and Earth.*

Les tems changent, les arts s'améliorent, les races d'hommes se succèdent, et cependant mêmes larmes, mêmes crimes, mêmes douleurs sous des formes diverses.

Lord Byron, *le Ciel et la Terre.*

« Quelle magnifique situation, dis-je à M. M***, lorsque nous fîmes notre entrée dans la ville d'Angers ! Les campagnes ont ici un caractère à la fois riant et sauvage qu'on chercherait vainement ailleurs. La Mayenne, grossie des flots de la Sarte et de ceux du Loir, semble s'élever à la dignité d'un fleuve de premier ordre. Des collines boisées bordent l'horizon ; il n'y a point de paysage plus pittoresque ni plus gracieux. — Admirez à votre aise, monsieur l'Hermite ;

le moment de la critique ne tardera pas à venir. Vous reconnaîtrez tout à l'heure que les Angevins, comme la plupart des hommes envers qui la nature s'est montrée prodigue, se sont contentés de jouir de ses bienfaits, sans les mettre à profit. De toutes les gothiques cités de France, il en est peu d'aussi noires, d'aussi tortueuses et d'aussi sales.

» — Du moins n'adresserez-vous pas ce reproche à la belle promenade où nous sommes. — C'est une des innovations de l'industrie moderne. Il règne autour de la vieille ville une ceinture de nouveaux édifices, construits avec goût, alignés avec soin, de boulevarts aérés et bien plantés, qui cachent au voyageur la cité elle-même, toute bâtie en ardoises, et où nous entrons actuellement. Avouez qu'à l'aspect de ces masures grises et brunes, de ces auvens énormes qui avancent sur la tête des passans, de ces marches composées d'un bloc d'ardoise à peine dégrossie, vous croyez entrer dans quelque cité de Bohême au quinzième siècle. C'est cependant le siége d'une cour royale, d'un évêché et de la préfecture de Maine-et-Loir; c'est une ancienne capitale; plaignons nos ancêtres qui vivaient ou qui croyaient

vivre dans ces villes privées d'air et construites en dépit de toutes les convenances du goût, de la propreté, de la santé. »

Ici nous mîmes pied à terre, et M. M*** s'empressa de me déployer les trésors de cette érudition locale dont je savais qu'il était abondamment pourvu. Il me parla des *Andes* ou *Andegaves*, premiers habitans de l'Anjou, qui suivirent dans la haute Italie la téméraire excursion de Bellovèse; on leur attribue la fondation du village d'Andes, où naquit Virgile. Fabius, lieutenant de César, conquit la ville d'Angers, capitale des Andes, qui sans doute ressemblait à une capitale de notre siècle, comme un hameau de l'Amérique septentrionale ressemble à Paris ou à Londres. La domination romaine pesa sur l'Anjou pendant cinq siècles; les conquérans civilisèrent le pays sauvage qu'ils avaient soumis à leur joug. Temples, cirques, amphithéâtres, tout ce que les arts ont de brillant et d'utile, des routes magnifiques, des aqueducs d'une construction qui brave le tems; ces monumens du génie romain purent faire pardonner au peuple-roi l'injustice de ses triomphes. Cependant, vers le milieu du cinquième siècle, la Gaule se soulève;

l'instinct de la liberté se fait de nouveau sentir depuis les bords de la Méditerranée jusqu'au pied des monts Pyrénées. Les Bretons et les Andes s'unissent, échappent à la tyrannie romaine et retombent sous la *framée* des guerriers francs. Toutes les cités gauloises perdent leur nom. *Juliomagus*, capitale des Andes, se nomme alors *Andegavia*, d'où les mots *Anjou*, *Angevins* ont dérivé par la suite des tems. En 464, Odoacre, à la tête de ses Saxons, s'empare de l'Anjou : Childéric Ier le chasse, est dépossédé de nouveau par Odoacre, qui va mourir devant Ravenne, et laisse à Clovis Ier, fils de Childéric, le royaume qu'il avait conquis, perdu et reconquis. La mort de Clovis, en incorporant l'Anjou au royaume d'Orléans, le fait passer sous la loi de Childebert, roi de Paris. Vers 540, l'histoire fait, pour la première fois, mention d'un comte d'Anjou ; *Licinius*, ou saint Lezin, est adoré de ses peuples pendant sa vie, et canonisé après sa mort ; cette double enquête n'était point facile, et la postérité lui doit un souvenir.

Quand la mairie du palais était une espèce de trône secondaire convoité par tous les ambitieux, Charles-Martel et Rainfroy ou Ragenfroy

se disputèrent cet honneur; Rainfroy, vaincu, reçut de son rival le comté d'Anjou, pour compensation de ce que Charles lui enlevait. Cependant les Normands ravagèrent la France. Charles-le-Chauve, qui morcelait son royaume pour opposer aux agresseurs une résistance plus forte sur un plus grand nombre de points, divisa le comté d'Anjou en deux parties, l'une comprenant Angers avec tout le territoire situé entre la rive gauche du Loir et de la Mayenne, et la rive droite du Laym; l'autre, dont Séran devint la capitale, et dont un vaillant capitaine, Rostufle ou Robert, fut nommé comte : la ville de Châteauneuf s'élève sur les débris de la forteresse construite par Robert. Cependant les hommes du Nord brûlent Angers et le pillent en 845. Aux Normands succédèrent les Bretons. Angers devient la conquête de Nominoë, dont le fils Crispoë reçoit des rois de France la cession du territoire conquis par son père. Dès lors, plus de repos pour les habitans de l'Anjou; les Français, conduits par Robert, marquis de France, en disputent la possession aux Bretons. Hastings, Angevin d'origine, qui avait passé au service des Danois, revient combattre sa pa-

trie ; il la ravage, il l'écrase ; de tous les forfaits historiques, celui-ci est peut-être le plus odieux. En 867, il tue Robert-le-Fort, premier auteur de la race des Bourbons, s'enferme avec les siens dans la citadelle d'Angers, se fait apporter les trésors de Charles-le-Chauve, et ne quitte son pays désolé qu'après avoir rançonné le roi de France et réduit ses concitoyens à la plus horrible misère.

Le souvenir d'Ingelger, non comme premier chef despotique de l'Anjou, mais comme homme généreux et chevalier loyal, mérite d'être conservé. A peine âgé de dix-sept ans, il prit en main la cause de la belle comtesse de Gâtinois, sa marraine, que Gontran, l'un des parens de son mari qu'elle venait de perdre, voulait dépouiller de ses biens. Gontran, doué d'une force herculéenne, proposait le duel à qui oserait soutenir contre lui l'innocence de la comtesse de Gatinois : telle était la forme de procès en usage ; la violence avait fait les lois : elle avait fait les peines, elle devait faire aussi les innocens et les coupables. Le jeune Ingelger ramassa le gant jeté par le seigneur, et la scène rapportée par les vieux chro-

niqueurs caractérise vivement l'époque à laquelle elle se rapporte. La lice est ouverte, Charles-le-Chauve y assiste. La comtesse monte sur l'échafaud qui sera teint de son sang si son chevalier succombe : le jeune homme reste vainqueur, et la comtesse lui donne sa main pour récompense de cet exploit généreux. Le comté héréditaire de la partie de l'Anjou, qui se nommait *Dica-Maine*, fut concédée à Ingelger en 879 ; le comté d'Outre-Maine appartenait à Eudes, fils de Robert-le-Fort, qui céda ses domaines, en 888, à Foulques-le-Rax, fils d'Ingelger et son successeur.

Parmi ces figures de chevaliers, si intéressantes et si terribles pour l'imagination, si étrangement bigarrées de grands vices et de grandes vertus, il faut distinguer le brave Geoffroy-Grise-Gonelle, grand sénéchal de France, charge qui resta ensuite dans sa maison, et *Foulques-Nera* son fils, homme au dessus de son siècle, qui estimait la vie de ses semblables, et qui désirait leur bonheur. Voici un trait qui lui fait plus d'honneur aux yeux des philosophes que vingt batailles gagnées. Il fondait l'abbaye de Beaulieu ; mais en servant l'é-

glise, il avait soin de protéger, par la clause suivante de la charte d'inféodation, la liberté de ses vassaux : « Quiconque, dit-il, habitera » la petite ville de Beaulieu (où le couvent était » fondé), ne pourra jamais être infamé du crime » de servage : mais, en raison du franc-alleu, » tous les habitans seront libres; l'abbé ne pourra » tailler chaque année tous les habitans de Beau- » lieu, mais bien seulement lors de son élection » ou de l'achat qu'il pourra faire de quelques » terres, ou pour quelques causes majeures et » évidentes. »

Ce bon citoyen était un brave guerrier ; son fils, Geoffroy Martel, hérita de sa bravoure. A vingt-deux ans, il avait vaincu deux fois Guillaume V, duc d'Aquitaine. Conquérant du comté de Poitiers, il agrandit son domaine et dota des églises. Les chroniques vantent principalement le dernier de ces hauts faits. Elles ne manquent pas de citer sa vénération à la Sainte-Larme, qu'il déposa dans l'abbaye de Vendôme, relique précieuse et authentique qu'il tenait de l'empereur grec, Michel-le-Paphlagenien. Les enfans de la subtile Byzance tenaient en réserve une foule de curiosités de cette espèce : les princes

d'Occident les recherchaient avec avidité ; c'était de cette monnaie que les descendans des empereurs grecs payaient les services qu'on rendait à leur faiblesse politique et à leur théologique lâcheté.

L'histoire de l'Anjou se mêle ensuite à celle d'Angleterre, si fertile en atrocités, qu'on la croirait, dit Voltaire, écrite de la main du bourreau. L'héritière de Henri Ier, roi d'Angleterre, Mathilde, avait épousé Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou : malgré ses droits à cette couronne, le neveu de Henri s'en empara et ne lui laissa que la Normandie. Le fils de Geoffroy monta, après la mort de Henri, sur le trône que son père n'avait pu conquérir : il donna le jour à Richard-Cœur-de-Lion et à Jean-sans-Terre, l'assassin d'Arthur de Bretagne. Ce crime, commis pour lui assurer la possession de l'Anjou, fut sans résultat pour l'assassin. Un jugement de la cour de Paris le priva des terres et souverainetés qu'il possédait en France.

Cependant le pouvoir souverain essayait déjà d'absorber toutes les souverainetés indépendantes qui réduisaient au néant son action et son in-

fluence. Diverses branches de la maison de France ont possédé le comté d'Anjou depuis l'an 1200 jusqu'à Louis XI, dont le terrible génie fonda sur tant de ruines l'unité monarchique qui succéda au système féodal. Louis XI avait donné l'Anjou, en 1246, à ce roi régicide, Charles de Provence, porté, malgré ses peuples, au trône de Naples, et assassin de Conradin de Souabe. Le bon roi René posséda aussi le même comté, qui passa, après sa mort, sous la domination de Louis XI.

La pitié et la terreur se mêlent dans l'ame de tout homme ami de l'humanité, qui parcourt les annales de ses ancêtres. Oppression, violence, désastre, superstition, c'est là toute l'histoire. Les guerres religieuses succédèrent au fléau féodal dont l'Anjou portait encore tant de traits sanglans. Angers, qu'une peste affreuse venait de ruiner, prit le parti de la ligue; tout ce que le fanatisme peut enfanter d'horreurs, vint fondre sur cette malheureuse contrée. Il existe encore un manuscrit de Louvet, greffier du présidial d'Angers, et qui rapporte jour par jour tout ce qui s'est passé dans cette ville de l'an 1960 à

l'an 1605. « C'est, me disait M. M***, le plus épouvantable registre mortuaire que l'on ait jamais tracé : l'incendie succède au viol, l'assassinat à l'emprisonnement ; c'est le journal de toutes les iniquités humaines ; le sang est empreint à toutes les pages ; le sceau du fanatisme religieux marque chaque ligne et en fait une leçon hideuse pour les peuples. Puisse la source de tant de désastres être à jamais tarie! Puissent nos enfans ne pas remuer, avec la même horreur que nous inspirent ces souvenirs, les cendres de leurs aïeux! »

En 1580, l'Anjou tout entier était voué à la cause de la ligue. Angers n'ouvrit ses portes à Henri IV qu'à toute extrémité, en 1598. On raconte que le roi béarnais alla visiter le couvent de la Basmette fondé par le roi René, avec lequel lui-même avait plus d'un trait de ressemblance. Le gardien, auquel il demandait quelle était la chose qu'il souhaitait le plus, lui répondit humblement : *Réforme et pauvreté.* « Ventre-» saint-gris! je vous l'accorde ; vous êtes le » premier homme de mon royaume qui m'ayez » demandé la pauvreté! »

Pendant ces guerres de la fronde, simulacres des guerres civiles, Angers, défendu par le duc de Rohan, se rendit, en 1655, aux maréchaux d'Hocquincourt et de la Meilleraye, qui l'assiégeaient au nom du roi et pour le compte du Mazarin.

On descend le cours des siècles sans voir les passions des hommes changer de caractère; les costumes seuls diffèrent; les moteurs principaux de la misère humaine restent les mêmes. On s'est égorgé dans l'Anjou à la fin du dix-huitième siècle comme à la fin du seizième, au nom de Dieu et du roi. Le désastre de la Vendée a rejailli sur Angers. Les Vendéens, vainqueurs de Saumur, s'emparèrent de la ville, qui capitula; leur entrée fut un triomphe. L'évêque d'Agra officia en habits pontificaux dans la cathédrale, et l'on proclama solennellement le rétablissement de la royauté. Le sang des républicains coula; celui des royalistes, versé peu de tems après par leurs ennemis, alla grossir à son tour les flots de la Mayenne: affreuses rétributions des partis!

Telles étaient les notes rapides que je traçais

sous la dictée de M. M***, après une promenade assez longue qui nous avait conduits à l'auberge du *Cheval-Blanc*, maison fort ancienne, et tenue par M. Broton, qui jouit, à vingt lieues à la ronde, d'une juste célébrité, que je me fais un plaisir de consigner ici.

Dans notre route, après avoir suivi une direction très-contraire à la ligne droite, et qui m'avait permis d'admirer tour à tour les charmantes promenades dont la ville est embellie, j'avais remarqué une colonne très-simple, placée à l'extrémité d'une rue bordée de fleurs placées dans des paniers, des hottes et des caisses, et que de jolies campagnardes offraient aux chalans. Je priai M. M***, que je n'avais pas voulu interrompre au milieu du détail intéressant des aventures de la comtesse de Gatinois, de m'apprendre enfin à quelle célébrité antique ou contemporaine cet obélisque était érigé.

« Je n'aurais pas manqué, me répondit M. M***, de ramener votre attention sur cet objet, l'un des plus curieux et des plus bizarres monumens de cette ville. Mais puisque votre sagacité de voyageur vous a fait deviner, par une

espèce d'instinct spécial à cette race errante, l'attrait que ce petit monument devait offrir à votre curiosité, je ne vous ferai pas languir plus long-tems, et pendant que nous savourerons, en nous reposant, le vin blanc léger que l'Anjou produit et qui réunit deux mérites, celui d'être agréable et fort peu dangereux, je vous raconterai les traditions attachées à cette colonne, et l'histoire édifiante du bénéficier de Saint-Laud. »

Tombeau du roi René.

N° IV. — 1er *mai* 1823.

LE BÉNÉFICIER DE SAINT-LAUD.

Non plures habebit domicellas quàm tres ; nec mutabit eas, nisi contenanti speciali... aut mulctabitur. *Penitentiary of archbishop* EGBERT.

Tout prêtre se contentera de trois concubines ; il n'en changera que par contrat spécial et exprès... Sans quoi, il subira la punition, etc., etc.

*Règlemens pénitentiaires d'*EGBERT, *archevêque saxon.*

« JE ne vous apprendrai pas, mon cher Hermite, que l'état canonique des prêtres, dans leurs rapports avec le beau sexe, a totalement et souvent changé depuis la fondation de l'église. Ce pourrait être le sujet d'un livre assez curieux, intitulé : *Histoire des femmes du clergé catholique ;* je laisse à votre patience, et à votre zèle pour le savoir, le soin et la confection de ce traité. D'abord les prêtres furent, comme les laïques, obligés par la loi de l'état à ne point se dégager de ce devoir commun de tous les citoyens, celui de maintenir une famille : ils se marièrent. Quand

le progrès des idées mystiques eut spiritualisé la doctrine du Christ, on vanta les charmes du célibat, la sainteté de cet état, contraire à la nature, destructeur de la population, mortel aux vertus de famille, aux affections domestiques, d'où naissent tant de jouissances pures et de sentimens qui élèvent l'homme en l'arrachant à son égoïsme. Il se forma, sous les auspices de ce mytiscisme raffiné qui voulait transporter sur la terre la vertu des anges, des sociétés de personnes des deux sexes vouées au culte de leur propre virginité. Il faut lire dans *Chrisostôme* la peinture de ces lieux de retraite, où les chrétiens et les chrétiennes, fuyant ensemble les corruptions d'un monde pervers, trouvaient un point de réunion qui, tout en leur donnant une apparence de sainteté et de pureté surhumaines, favorisait à la fin les épanchemens de ces ames ardentes, et leur permettait de satisfaire, sans scrupule, à leurs plus terrestres appétits. Ces doubles couvens, contre lesquels l'auteur de l'*Hædeporicon*, en voyage dans les monastères, lance toutes les foudres apostoliques, subsistaient encore au septième siècle en Angleterre, et l'on voit aujourd'hui même les ruines de quel-

ques édifices destinés à ce singulier genre de macération évangélique.

» Cependant les dogmes mystiques prévalurent à mesure que la barbarie des âges fit admirer davantage, à des hommes ignorans, ce prétendu triomphe remporté par la faiblesse de notre être sur la fougue de nos sens. Les prêtres accréditèrent cette opinion, et la formation de l'église, corps délégué de Dieu même pour régir les institutions de ce bas monde, corps isolé des intérêts humains, et ne vivant que pour la propre grandeur et la plus grande gloire du Très-Haut, qui est la sienne propre, acheva d'introduire parmi les ecclésiastiques la coutume de vivre dans un célibat qui augmentait leur crédit. Il est vrai qu'en se privant du droit de choisir une épouse, ils se réservaient celui de changer de concubines; c'est ce dont tous les actes des conciles du moyen âge font foi. C'était un état particulier pour les femmes, une catégorie spéciale et qui n'emportait point le blâme public, que d'être maîtresse avérée d'un prêtre; on participait de la sainteté de l'amant, on jouissait des priviléges de la femme mariée. Nos aïeux trou-

vaient entre les idées les plus divergentes des points de conciliation très-commodes.

» Sans pousser plus loin une investigation que je me contente d'indiquer, j'entre dans le récit des mésaventures du chanoine *Joachim-Isidore Fretteau*, telles que je les ai trouvées racontées en vieux style dans la *Chronique* manuscrite de *Bruneau de Tartiffume*, dont votre ami, le savant M. *Bodin*, a déjà tiré de si curieux renseignemens.

» *Agnès de Beaupréau* vivait à *Angers* sous la tutelle de son oncle, un des chanoines de la cathédrale et connu dans les disputes théologiques par la subtilité de ses distinctions entre l'essence et la quintessence, la personne et la personnalité, le réalisme et la réalité, et autres matières de grave importance, débattues par ces docteurs qui divisaient un cheveu en quatre et trouvaient moyen de le subdiviser encore :

Who cut an hair into three parts.

» La belle Agnès, sa pupille, était, comme la plupart des femmes de son tems, dévote sans religion, et mieux instruite des lois d'une théo-

logie incompréhensible à nos intelligences bornées du dix-huitième siècle, que des règles d'une stricte moralité. On la surnommait *la belle Angevine*. Il y a cinquante ans, vous auriez pu voir encore son effigie en marbre, que l'on avait placée sur le sommet de la colonne dont je dois vous raconter l'histoire. Malgré la rudesse du ciseau de l'artiste, on reconnaissait, dans ce morceau curieux de sculpture, la beauté des traits et la grâce remarquable de mon héroïne. Une taille élancée et élégante, la plus belle main du monde, une tête digne d'exercer le talent de Phidias, et de se faire adorer sous le nom d'Hébé, des cheveux blonds flottans, dont la nuance contrastait avec l'éclat des yeux noirs les plus vifs et les plus doux; tel est le portrait que tous ses contemporains ont laissé d'elle, et la statue dont j'ai fait mention attestait que leur admiration n'avait point exagéré la perfection du modèle qu'ils voulaient peindre.

» Agnès atteignait sa seizième année; négligée par son oncle, elle n'avait, dans l'isolement de sa vie, que la lecture de saint Thomas d'Aquin et des *Actes de la vie des saints* pour distraire son ennui, et charmer ce doux tourment, cette

vague inquiétude dont la magie est si enivrante et si dangereuse à cet âge. Son oncle tenait tous les lundis des conférences sur des sujets mystiques. Ce fut dans une de ces réunions auxquelles la belle Angevine assistait; qu'elle eut occasion de voir celui qui fit le malheur de sa vie, et qui causa à la fin ses erreurs, son crime et sa mort.

» C'était un jeune chanoine auquel la protection d'une femme de la cour avait procuré le bénéfice de *Saint-Laud*: personne n'avait plus d'éloquence, de force, de grâce et de subtilité dans la discussion. Fretteau, tel était le nom peu romantique que lui donne l'histoire, réunissait beaucoup de talens, celui de composer des vers, de les chanter, de parler théologie en assez beau langage, et de séduire par ces aimables riens qui, de tout tems, ont charmé les femmes. Tant de qualités brillantes le rendaient semblable à son devancier Pierre Abeilard, et attirèrent sur lui un sort à peu près aussi terrible que celui du célèbre amant d'Héloïse.

» Isidore (je le nommerai ainsi) avait remarqué la jeune nièce, si attentive aux définitions des commentateurs d'Origène *Scotus*, qui péroraient

devant elle. Les premiers signes d'une passion mutuelle ne tardèrent pas à se trahir; et dès que la conscience réciproque d'un penchant qui fut aussi prompt à s'allumer qu'à se manifester fut entrée dans leurs ames, ils trouvèrent mille moyens de se communiquer leurs pensées secrètes et d'établir cette douce correspondance de sentimens et d'idées, sans laquelle l'amour est un supplice cruel. Tantôt le jeune chanoine mêlait à la troisième ou quatrième section de son discours sur l'amour de Dieu, une apostrophe véhémente à l'amour, dont la belle Angevine, grâce au commentaire que les regards d'Isidore y ajoutaient, faisait une application facile.... ; tantôt.... »

Ici je ne pus m'empêcher de prendre la parole. « Mon cher antiquaire, je vous arrêterai ici au milieu de votre narration. Permettez-moi de penser qu'une telle irrévérence s'accordait mal avec les mœurs profondément dévotes de nos ancêtres. Un narrateur aussi exact que vous l'êtes aurait pu éviter de mêler à son récit....

» — Ah! monsieur l'Hermite, vous doutez de la vérité des faits! Je ne reconnais pas, dans cette observation, la sagacité ordinaire de votre

coup-d'œil philosophique. Les passions les plus humaines, ou pour mieux dire, les plus grossières, se sont toujours mêlées aux spéculations de la spiritualité la plus raffinée. Cette alliance du profane et du sacré n'a rien qui étonne les dévots d'un siècle barbare; je pourrais vous citer le poëme de *Sannazar*, où la Vierge et Vénus sont en conversation réglée, et plus de cent ouvrages espagnols, dont les auteurs, en mêlant à des idées saintes des images grotesques, n'ont pas cru jeter le moindre ridicule sur les dogmes qu'ils profanaient par cette mésalliance. Vous citerai-je, par exemple, cette strophe portugaise d'un nommé *Luys de Escobar*, amiral de Castille? c'est l'une des quatre cents énigmes qu'il a publiées; un dindon à la broche y est décrit sous les couleurs les plus convenables à la passion de Jésus-Christ, le plus saint de tous les dogmes du christianisme : le voici tout entier :

Quien es el que fue nasiedo
Dos vezes, y condenado
Innocente sin peccado,
Y por dineros vendido,
Respojaronle primero
Sus vestidos y colores,

Y estava come cordero
Levantado eu el madero
Por nosotros pecadores?

« Quel est celui qui est né dans la basse-cour? Pauvre » innocent, condamné à mort, vendu par les siens, » destiné à mourir pour nous autres pécheurs? Quel » est celui que ses ennemis ont dépouillé des ses habits, » de ses honneurs, et suspendu à la croix, comme un » brigand? »

» Le mot de cette énigme impie, écrite sous les yeux de l'inquisition, est un *dindon;* je jurerais que l'auteur en la composant ne s'est pas douté de son blasphème. Mais revenons au sort d'Agnès et d'Isidore dont votre critique a interrompu le récit; j'ai prouvé que, sans choquer le goût du siècle, Isidore pouvait bien mêler à ses conférences quelques élans d'un amour moins pur et moins chaste.

» Bientôt les cœurs des deux amans s'entendirent : Isidore venait souvent rendre visite au chanoine; et comme tous les oncles du monde, celui-ci ne se doutait pas de ce que la ville entière savait. Mais de grands obstacles s'opposaient à leur bonheur. Isidore était entré dans les ordres; Agnès était destinée à la vie reli-

gieuse. A force de considérer leur position respective, tous les deux résolurent de s'affranchir de ce qu'elle avait de pénible. Isidore, en ouvrant un traité de Boëce *de Consolatione*, qu'il remit entre les mains d'Agnès, marqué d'un onglet à la page huitième, l'avertit ainsi de se tenir prête le soir même, à huit heures : tel était le mode de communication dont les amans étaient convenus. En effet, l'oncle chantait vêpres, ou, selon l'histoire, sommeillait dans la stalle de chêne qui lui était réservée, quand la belle Agnès et Isidore, sortant de la petite maison du chanoine, se dirigèrent ensemble vers l'un des faubourgs de la ville. Là Isidore possédait une petite habitation champêtre, et c'était là qu'Agnès avait consenti à passer ses jours dans ces liens d'un demi-mariage, que les convenances ecclésiastiques toléraient.

» Figurez-vous l'étonnement du chanoine, en trouvant dans son bréviaire une lettre de sa fille, où elle lui déclarait que « saint Isidore lui » ayant apparu la nuit, lui avait donné le con» seil de se placer sous la protection spéciale du » jeune chanoine, qui se trouvait sous son invo» cation, et renonçant aux joies du monde, de

» pratiquer, de concert avec le saint homme, » toutes les austérités de la vie ascétique. » Le vieux chanoine porta de vaines plaintes au présidial d'Angers. Isidore avait des amis puissans; et le lévite, imitant en cela l'exemple de la plupart des docteurs de la ville, goûta sans scandale tout le bonheur que le ciel permet à la terre.

» Malheureusement il joignait, à beaucoup d'ardeur et de passion, une égale inconstance. Le bruit de son aventure s'était répandu dans la ville, et les dames qui, au quinzième siècle, n'étaient ni moins faibles ni moins vaines que celles d'un tems plus rapproché, virent d'un œil favorable le conquérant de la belle Angevine. Agnès s'aperçut du changement qui avait lieu dans le cœur de celui qu'elle aimait. Son amour avait pris des forces dans la solitude, et son imagination dévote, mélancolique et véhémente exagéra les torts du volage. Le vieil oncle, instruit du lieu où Isidore l'avait cachée, n'avait pas manqué d'entretenir, avec les domestiques des deux amans, des relations que sa richesse et sa haine contre le jeune chanoine rendaient fort dangereuses pour tous les deux.

» Les intrigues d'Isidore n'étaient point se-

crètes. Le vieux chanoine avait soin de les révéler à la belle Agnès, par une vieille servante, dont le bavardage, payé par l'oncle, entretenait chez elle toutes les fureurs de la jalousie. Le trouble, les larmes, régnèrent bientôt dans l'asile d'amour que le jeune ecclésiastique avait ouvert à la nièce du théologien. Un enfant, né au milieu de ces tourmens domestiques, mourut peu de jours après sa naissance. Isidore, plus fatigué qu'affligé des orages que le caractère indomptable d'Agnès faisait naître autour de lui, chercha plus ardemment encore les plaisirs que lui offrait, dans la ville, sa réputation si bien acquise de chanoine à bonnes fortunes.

» Cependant le désespoir d'Agnès augmentait chaque jour. Une lettre anonyme, dictée par son oncle, lui fut remise par sa vieille confidente, et lui apprit que le soir même Isidore devait se trouver dans la sacristie de *Saint-Maurice*, et sous prétexte d'offrir à une pénitente des secours spirituels, convenir de l'heure et du lieu où il pourrait se livrer à ce nouvel amour. Hélas! le fait n'était que trop vrai. Agnès se revêt de la mante à capuchon dont les femmes avaient déjà adopté la mode; elle vole à Saint-

Maurice, laisse un voile tomber sur sa figure, et attend l'heure fixée pour le rendez-vous. O douleur! c'est lui-même : une jeune femme le suit. Elle s'agenouille derrière un pilier, à l'entrée de la sacristie ; elle entend distinctement ces paroles : *à neuf heures!* Certaine de son malheur, elle verse sur le marbre du temple des torrens de larmes, qui ne sont point des larmes de piété ni de pénitence. La clarté mourante des cierges, la sainte horreur du lieu, les transports de son imagination bouleversée, le silence profond qui règne dans l'édifice, tout allume chez elle un délire terrible. Elle rentre, et saisissant un rasoir, instrument dont l'histoire ecclésiastique a déjà conservé un souvenir semblable, elle attend le retour de son amant infidèle.

» A minuit, Isidore rentre : Agnès était couchée et paraissait dormir. Il se dépouille lui-même de ses vêtemens, prend soin de ne pas éveiller celle sur le front de laquelle des gouttes de sueur ardente trahissaient le délire qui l'embrasait. A peine le sommeil a-t-il fermé ses paupières, il s'éveille, baigné dans son sang. Agnès veut se frapper ; mais les cris du chanoine avaient attiré du monde, et malgré la rage de la mal-

heureuse Angevine et les soins prodigués à Isidore, elle conserva la vie, et il mourut peu d'heures après dans des tourmens affreux.

» Le dernier acte de cette tragédie est aussi horrible que ce qui précède. Agnès fut brûlée vive sur la place, vis-à-vis l'ancienne académie d'équitation. La maison du chanoine fut rasée, et une colonne de vingt pieds de haut fut érigée sur l'emplacement du bûcher. Au sommet, se trouvait la statue d'Agnès, avec une bride de cheval à la main droite, un rouleau de papier dans la main gauche, et une boule sous le pied gauche. Les auteurs contemporains expliquent d'une manière assez bizarre cette allégorie mystérieuse. Le rouleau de papier fermé signifiait, disent-ils, l'impénétrable destinée qui nous attend; la boule, l'instabilité des choses humaines, et la bride, emblème plus moral et plus facile à comprendre, indiquait la nécessité de réprimer ses passions.

» Telle est, mon cher Hermite, l'origine de cette colonne que vous avez vue et qui, si elle n'est pas un monument de l'art très-remarquable, est du moins un des plus singuliers monumens historiques, l'un de ceux qui nous ins-

truisent le mieux des habitudes réelles de nos ancêtres, de la barbarie de leur prétendue dévotion, et des crimes où entraîne le fanatisme, qui, en méconnaissant la nature, croit exalter l'homme et ne fait que le conduire à tous les égaremens. »

N° V. — 15 *mai* 1823.

LES MONUMENS ET LES SOUVENIRS.

—

> Cessez d'acheter des autres nations les alimens de votre luxe. Français, considérez ces mers qui, de trois côtés, baignent votre patrie : voyez vos riches provinces, voyez ces ports creusés pour recevoir vos vaisseaux : la gloire, l'intérêt, la nécessité, tout vous excite à l'industrie.
>
> THOMAS, *Et de Duguay-Trouin.*

Le lendemain matin, je me hâtai de commencer, accompagné de M. M***, ma promenade d'observation. J'admirai les flèches élégantes de la cathédrale dédiée à saint Maurice; elles s'élèvent au dessus du portail avec une hardiesse svelte et gracieuse. Si le goût a beaucoup à reprendre dans les formes et dans les détails de cette architecture si faussement appelée gothique, on doit avouer que la témérité même de ses formes, la mystérieuse grandeur de ses voûtes et l'imi-

tation hardie des feuillages antiques des forêts se trouvent dans une harmonie secrète et solennelle avec le caractère de la religion au culte de laquelle on l'a consacrée.

Mon guide me fit visiter l'ancien séminaire où se trouve la bibliothèque publique ; espérons que les jeunes séminaristes en tireront quelque profit. Elle est composée d'un très-petit nombre de livres. Je remarquai cependant quelques manuscrits précieux du roi René. La galerie de peinture, divisée en cinq salles, renferme plusieurs morceaux de très-bons maîtres ; un *Enlèvement des Sabines*, par Miéris, touché avec cette délicatesse et ce fini qui caractérisent le peintre flamand ; un *Alexandre visitant la famille de Darius*, par Lagrenée, l'un des peintres dont le talent a été séduit et corrompu par la facilité molle et le goût dépravé de l'école de Boucher, peintre du roi ; enfin le beau tableau qui a commencé la réputation de M. Mauzaisse, l'*Arabe pleurant son coursier*. Cette collection, où l'on compte peu d'ouvrages faibles, a été fondée par l'ancien membre du directoire, M. *Lareveillère Lepeaux*, qui, né dans la ville d'Angers, em-

ploya les loisirs de sa puissance à embellir sa cité natale. Ces nombreux ministres, qui depuis quinze années se sont légué le pouvoir, ont eu beaucoup trop à faire pour imiter un tel exemple, et les exigences du budget ont dû l'emporter sur le culte des arts.

Sans m'arrêter long-tems dans le cabinet d'histoire naturelle, qui me parut inférieur à celui que possède le Mans, je passai dans le jardin botanique, dont l'aspect plaît à l'œil et dont le dessin est élégant et pittoresque. Une fontaine, placée au centre, sert aux irrigations et de beaux arbres l'ombragent. M. de Tussac, colon de Saint-Domingue, directeur de cet établissement, nous dirigea dans notre promenade ; son mérite semble égaler l'affabilité de ses manières. Il nous montra plusieurs végétaux exotiques, qu'il est parvenu à acclimater à force de soins. Nous le quittâmes, sans que lui-même nous eût parlé le premier de la *Flore des Antilles*, ouvrage dont il est l'auteur, que les botanistes admirent et dont la réputation scientifique était parvenue jusqu'à mon hermitage.

M. M*** me montra successivement la fa-

çade de cinq différens hospices : c'est une manière de témoigner sa piété, c'est un acte de charité, aussi valable peut-être que la fondation de cinq abbayes. Les travaux utiles absorbent tous les soins et tout le tems des Angevins ; ils oublient les moines, mais on ne peut songer à tout.

L'académie d'équitation d'Angers attirait autrefois, de tous les pays de l'Europe, les amateurs et les adeptes de l'art hippiatrique ; le bâtiment seul subsiste aujourd'hui. Un vieil édifice, entouré de dix-huit grosses tours et de l'aspect le plus misérable, frappa ma curiosité : j'appris avec quelque étonnement que les fameux comtes d'Anjou avaient habité ce triste manoir, dont on a fait la prison publique et le dangereux dépôt des poudres. Si les princes étaient si mal logés, dans quelles huttes sauvages devaient croupir la misère et l'abjection des vilains !

Après avoir traversé de nouveau les trois allées d'ormes du *Mail*, le *Bout du Monde*, d'où la perspective est magnifique, et la *Tuerie*, promenade du quartier de la Doutre, nous terminâmes cette longue odyssée par la visite que nous de-

vions à ce bel établissement qui sert de succursale à l'école de Châlons-sur-Marne, l'école des arts et métiers. Elle occupe l'ancienne abbaye du Ronceré : quel scandale! Angers, qui possédait à lui seul cinquante églises, seize paroisses, huit chapitres, cinq abbayes, quinze couvens et deux commanderies de Malte, est veuf aujourd'hui de toutes ces gloires! Je plaignis, avec mon guide, la triste destinée de cette ville, déshéritée de tant d'appuis spirituels, et ne se confiant plus aux prières des moines, mais à l'industrie, au travail, au patriotisme de ses habitans.

« Je ne sais toutefois, reprit M. M*** en riant, si les Angevins croient bien mériter la commisération que nous voulons bien leur accorder. Ils sont gens à s'estimer plus heureux sous le règne des arts, de l'équité et même de nos élections préfectorales, que sous celui des comtes qui ravageaient leurs territoires, et des bons abbés qui *les taillaient* : s'ils regrettent jamais ce bon tems, j'irai le dire à Rome. L'amour du pays, celui de la science et de l'industrie, sont depuis long tems indigènes dans cette ville,

qui a repoussé avec une fermeté rare les troupes vendéennes contre lesquelles la retraite précipitée des troupes de la république la força de lutter seule. Les hommes éclairés et célèbres n'ont jamais manqué à cette cité. Elle est fière d'avoir produit *Jean Bodin*, le défenseur zélé des droits nationaux, celui qui, dans les états-généraux de 1576, déploya autant de courage que d'éloquence. Cet homme rare, qui avait deviné sous quelques points importans le système représentatif moderne, et dont le traité de *la République* a ouvert la carrière si glorieusement parcourue par Montesquieu, a payé tribut à son siècle. C'est un ange plutôt qu'un écrivain, dit Gabriel Naudé, et il ne se montre un homme que dans son ouvrage sur la sorcellerie. *La Démonomanie* de Jean Bodin est en effet l'un des plus étranges monumens de la crédulité d'un grand esprit; on ne peut la comparer qu'aux rêveries de Cardon, qui voyait le diable en se mettant à la fenêtre. Comment tant de raison et de folie peuvent-elles se réunir dans le cerveau d'un seul homme, et s'accoupler par la queue, comme dit Montaigne? »

L'infatigable M. M*** me cita encore le chancelier de France *Poyet*, qui subit, en 1548, un jugement honteux ; la famille des *Ayrault*, composée du père, savant jurisconsulte, de son fils, qui suivit la même route que lui, et de ses filles, qui rimèrent d'assez mauvais vers ; le théologien *Babin*, la marquise *de Boufflers*, *Bernard de Mervège*, écrivain, voyageur, et secrétaire de la chambre de Henri IV; le fameux *Bernier*, homme de sens, homme instruit, qui parcourut toute l'Asie, et dont les observations ont encore de la valeur ; un autre *Bernier*, curé de Saint-Laud, qui fut l'ame du conseil des Vendéens, opéra en grande partie la pacification de la Vendée, obtint l'évêché d'Orléans, et mourut, en 1805, sans avoir reçu le chapeau de cardinal, but unique de ses efforts ; le graveur *Boivin ; Bonnaire*, fondateur de la manufacture royale des toiles à voile pour la marine, le plus grand établissement industriel que possède la ville d'Angers ; M. *Joubert Bonnaire*, son gendre, qui a considérablement accru l'état florissant de cette manufacture ; *Bouju*, philosophe, poète, jurisconsulte, sans que personne

aujourd'hui s'en doute ; les frères *Delaunay*, l'un membre de l'assemblée législative et de la convention ; l'autre, membre de la convention, du conseil des cinq cents, de la cour de cassation, et mort en 1814, président de la cour royale d'Angers ; *Gallais*, écrivain politique, publiciste et érudit : *Legouz de la Boulaye*, voyageur, mort à Ispahan, où le schah lui a fait élever un tombeau ; *le Loyer*, homme savant et crédule, qui, comme Bodin, avait foi aux sorciers ; *Merler de la Boulaye*, botaniste savant ; *Moreau*, qui mit en musique les chœurs d'*Athalie* et d'*Esther ; Joachim de Rouault*, qui aida Charles VIII à chasser les Anglais de la Guienne ; *Gilles Ménage*, modèle des pédans, homme instruit de tout ce qu'il est inutile de connaître, auteur de la chanson de M. de la Palisse, et de petits vers grecs, espagnols et italiens, sans génie, sans grâce, et immortalisé par la terrible vengeance de Molière, dont il s'était déclaré l'ennemi, et qui le représenta sous les traits de Vadius ; le comédien *Montfleury ;* enfin *Volney*, l'une des célébrités les plus méritées des derniers tems, esprit fort, juste et sagace, doué

d'un talent de style original et vigoureux, observateur exact des mœurs de l'Orient et l'un des plus respectables objets de la haine de ceux qui voudraient mettre l'intelligence humaine en interdit.

N° VI. — 1er *juin* 1823.

SAUMUR.

—

La gentille, bien assise et bien aérée ville de Saumur.
CHRONIQUES.

Un auteur oriental compare les érudits à ces hommes, qui vont, dit-il, recueillir du phosphore parmi les ossemens et dans la poudre des tombeaux. L'érudition, jadis trop cultivée, aujourd'hui trop oubliée, jette en effet de la lumière sur l'histoire. La forme sous laquelle on la présente rebute; les fripiers l'ont décréditée : au milieu d'un fatras de faits sans ordre, vous cherchez inutilement le point réel de la question. C'est un magasin où tout est confus, et où vous êtes obligés, pour découvrir l'objet qui vous y attire, d'entreprendre un travail long et fatigant. La lecture d'un bouquin savant est pour moi l'occupation du monde la plus cruelle, et la conversation d'un homme d'esprit qui a de l'érudi-

tion me semble une des plus vives jouissances qu'une intelligence éclairée et juste puisse rechercher.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que dans ma longue pérégrination à travers le plus varié, le plus généralement beau, le plus diversement fertile des pays de l'Europe, j'aie eu soin de m'adresser aux plus exacts de tous les guides historiques que m'offrait chaque province : je cherchais à élever à mon usage un certain nombre de fanaux dont la lumière pût me guider d'une région à l'autre. Je savais que M. Bodin, auteur des *Recherches historiques* sur l'Anjou, peut-être le meilleur ouvrage dans son genre, demeurait près de Saumur, et j'avais eu soin de me diriger vers cette ville de second ordre, où les lumières de l'un des hommes les plus distingués de son tems devaient m'instruire et m'amuser.

M. M***, qui était aussi lié d'amitié avec M. Bodin, consentit à m'accompagner jusqu'à Saumur, quoique ses affaires ne l'appelassent point dans cette ville. Nous résolûmes de faire à pied une partie de la route ; cette méthode est plus longue ; mais les jouissances du voyageur sont plus variées et plus vives. Le ciel et la terre

semblaient rivaliser d'éclat, de luxe et de richesse. Il faudrait la magie de style qui appartient aux grands poètes, pour reproduire dans tout son prestige le spectacle de ces coteaux couverts de vignes et de bois, au milieu desquels se montrent de jolis villages et des châteaux construits avec élégance; de ce mélange perpétuel de verdure et d'édifices pittoresques, et de ce beau fleuve, qui, au milieu de tant de merveilles, déroule, en les répétant dans son sein, la nappe tranquille de ses eaux. Plus d'une fois j'aurai lieu de vanter les sites de la fertile Touraine; quiconque aura parcouru seulement cette province avouera que mes éloges n'ont rien qui approche seulement de la vérité, tant la nature s'y montre à la fois bienfaisante et aimable; je ne pourrais la comparer qu'à ces belles vierges de Raphaël, brillantes de tout l'éclat naïf de la première jeunesse, et intéressantes comme mères; symboles à la fois de la beauté idéale, de la pureté virginale et de la fécondité créatrice.

Nous cheminions sous un ciel admirablement pur; M. M*** s'arrêta devant un monument de la tendresse paternelle, moins connu que le célèbre tombeau de Julia Alpinula en Suisse, et

digne cependant de fixer les regards du voyageur. La tour de Rosseau, édifice de forme octogone, est couronnée par une balustrade : c'est de là qu'un père, qui venait de marier sa fille unique, allait chaque jour regarder le village des environs où elle s'était établie, sentiment délicat et exalté qui me fit considérer ce monument (le seul peut-être qui ait jamais été consacré à une telle destination) avec un attendrissement que mon compagnon de route partageait.

Nous traversons le bourg des Rosiers, beaucoup moins anacréontique que le nom qu'il porte, et nous apercevons la rive gauche de la Loire ; celui des Tuffeaux, qui a dû au voisinage d'un camp romain fort bien conservé, les fréquentes visites des antiquaires. Au bourg du Toureil, où nous passâmes la Loire, nous nous assîmes sur les débris épars de la *tour de Galles* (*turris Gallorum*), selon les érudits. Fatigué de cette longue course pédestre, dont la beauté de la route avait rendu la longueur moins sensible, je rencontrai enfin, à Sainte-Radegonde, M. Bodin, qui venait à notre rencontre.

« Grâces vous soient rendues, lui dis-je, c'est donc sous votre conduite que je porterai mes premiers pas dans la *gentille*, *bien assise et bien*

aérée ville de Saumur. Vous voyez que je connais un peu mes chroniques ; mais ne me regardez toutefois que comme un écolier humble et qui désire apprendre. — Je vous ferai, mon cher Hermite, grâce de plus d'un détail, ou, comme dit Gresset, de plus d'une laitue ; je ne vous compterai pas les chapiteaux ou les arcades de nos églises ; j'espère que vous vous reposerez quelque tems dans nos murs, et je me garderai bien de vous effrayer, par la vertu répulsive de cette érudition, qui se croit instructive, parce qu'elle est fatigante. — Vous savez que l'Hermite doit profiter du tems ; la vie est courte ; j'ai encore une longue route à faire, et Saumur, dont je viens surtout visiter l'historien, ne peut m'arrêter que très-peu de tems. »

Cependant notre caravane entra dans la ville ; M. Bodin nous fit visiter le faubourg de Fenet, au dessus duquel se trouve un rocher escarpé où nous aperçûmes des portes et des fenêtres creusées dans cet escarpement pour les fous de la *Providence*. J'appris que l'aspect et l'élévation de cette roche, semblable en effet à un mur, composé de pierres inégales et percé irrégulièrement, avaient fourni aux antiquaires une étymologie assez vraisemblable et plus conforme à la

raison que presque toutes les rêveries de ces messieurs. *Saumur*, d'après les étymologistes, vient de *murus*, mur; il porta même ce nom dans le quatrième siècle.

Rentrés dans la ville, M. Bodin nous montra une auberge assez misérable, en nous disant : « C'est le berceau de Saumur : l'écurie de cette vieille auberge fut jadis une église consacrée à saint Jean par *Pépin-le-Bref*, et le presbytère, qui sert maintenant d'hôtellerie, fut le premier noyau de la cité. Je vous permets, malgré mon titre d'antiquaire, de n'accorder qu'un regard passager à ces pierres antiques, dont aucun souvenir mémorable ne consacre d'ailleurs la fondation.

» J'aime mieux vous faire remarquer la caserne, l'un des plus beaux quartiers de cavalerie qu'il y ait en France, et, à proprement parler, le seul établissement important qu'il y ait à Saumur; il est occupé, depuis une dizaine d'années, par l'école de cavalerie : on y construit maintenant d'immenses écuries et des manéges couverts, autour d'une plaine très-propre aux grandes manœuvres : c'est une espèce de Champ-de-Mars.

» — Quel est ce bâtiment si vaste? — *Pa-*

nem et circenses. C'est la halle et la salle de spectacle réunies dans le même édifice. Ne trouvez pas ce mélange disparate : chez nous, comme sous la décadence de Rome, rien de plus naturel et de plus intime que cette alliance. Mais traversons, si vous n'êtes pas trop fatigué, ce beau pont jeté sur la Loire : il a huit cent soixante-deux pieds de long sur soixante de large : ses douze arches magnifiques résistent à toute la violence du fleuve. Les plans arrêtés par le gouvernement ont décidé que les autres ponts qui précèdent celui-ci seraient remplacés par un seul, et que ces îles riantes n'en formeraient plus qu'une seule. Suivez-moi, nous trouverons un bateau qui nous conduira jusqu'à la résidence qu'un de mes amis occupe dans le voisinage de la plus belle de ces îles, l'île *Poneau.* »

Dès que nous eûmes mis pied à terre sur le rivage de cette île, je dis à M. Bodin : « Est-ce dans les jardins d'Armide que vous m'avez conduit? — Non ; l'île Poneau ne peut se vanter d'aucun souvenir romantique ; mais ses sites frais, ses pelouses verdoyantes, les sentiers tortueux qui serpentent entre ces grands arbres,

valent, je crois, les arbustes et les fleurs magiques dont Armide parsemait ses retraites. »

Accueilli avec une extrême bienveillance par l'ami de M. Bodin, chez lequel M. M***, mon premier guide, fut obligé de me laisser, je m'abandonnai quelques jours aux délices de ce séjour enchanteur, que le hasard de la renommée n'a point rendu célèbre, et que l'on devrait placer sur la même ligne que l'île de Saint-Pierre et les fameuses îles Borromées, si la gloire des lieux comme celle des hommes et des livres n'avait ses caprices et ses injustices.

Je profitai de ce tems de repos pour causer à loisir avec l'aimable et savant M. Bodin sur l'histoire de Saumur. Le grand nombre d'anecdotes intéressantes, de traits curieux qu'il a extraits des chroniques anciennes, et que j'écoutai avec la plus vive attention, ne me laisse ici que l'embarras du choix. La rapidité de ces notes ne me permet que de consacrer quelques pages aux plus curieux de ces souvenirs locaux, que la plupart des historiens négligent et qui constituent la véritable histoire.

N° VII. — 15 *juin* 1823.

CAUSERIES DE L'ILE PONEAU.

Murnay, son confident, mais jamais son flatteur ;
Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence,
Servit également son église et la France ;
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé,
Fier ennemi de Rome et de Rome estimé.

VOLTAIRE.

La première tradition dont les chroniques saumuroises fassent mention, donne l'histoire, un peu longuement racontée par les chroniques, des voyages, de l'enlèvement, du vol et de la translation des os de saint Florent. Ce grand saint, qui avait tué un dragon énorme, mourut à cent vingt-trois ans et monta au ciel. Le vainqueur du dragon, homme merveilleux pendant sa vie, fit encore des miracles après sa mort : les fidèles bâtirent un monastère dans la solitude de Montglonne, où il avait expiré, et quand les Normands vinrent ravager la contrée, les pères de ce couvent, plus pieux que braves, se sau-

vèrent à Tournus, en Bourgogne, en emportant le corps précieux du saint. La cession de la Normandie au capitaine Rollon permit enfin à la France de respirer, et les moines de Montglonne retournèrent habiter leur ancienne demeure ; mais les gens de Tournus ne voulurent pas leur permettre d'emporter la relique de saint Florent, et ils partirent sans le cadavre. On avait brûlé leur monastère ; à leur retour, ils furent rendus à la vie laïque.

Si les bons moines eussent du moins, pour exciter la piété du peuple et l'engager à reconstruire leur couvent, conservé et rapporté les reliques du grand saint! Ils auraient pu faire agir les ressorts ordinaires, faire parler le ciel, stimuler par le triste spectacle d'une relique sans asile la commisération et la générosité des fidèles ; mais les Tournusiens, en gardant le vénérable saint Florent, les avaient privés de toute ressource. Chaque moine de Montglonne fut obligé d'aller vivre dans sa famille au milieu des soins du ménage avec son père ou ses sœurs. Le couvent paraissait à jamais détruit. Un novice, plus patient que Sinon et plus adroit qu'Ulysse, reconquit à la fin la précieuse châsse et fit re-

lever le monastère ; or, écoutez par quels moyens ce nouveau Godefroy vint seul à bout de son entreprise.

Absalon, petit moine, âgé de dix-huit ans, part de Saumur déguisé en pauvre, et arrive à Tournus à pied. Il contrefait le boiteux, édifie la ville par sa dévotion et s'introduit dans le couvent de saint Philibert, où son assiduité pieuse et son aspect d'humilité profonde gagnèrent le cœur des pères. Il y fait profession, y passe vingt-cinq années et finit par y être nommé sacristain : c'était là le seul but de ses efforts. Mais un obstacle nouveau se présentait. Comment, parmi les reliques de toute espèce que renfermait le saint des saints, reconnaître les débris de celui que recherchait Absalon ? par le soin même avec lequel on avait enveloppé dans une triple châsse le larcin pieux que l'on avait commis. Un mois environ s'écoule après cette découverte ; les moines de saint Philibert célébraient à table une fête solennelle ; Absalon quitte le réfectoire, où l'ivresse et la gaieté régnaient ; il s'empare de la relique, l'entoure d'une peau de cerf, part en courant et ne s'arrête que pour déposer entre les mains des ma-

gistrats de Saumur le trésor dont il s'est rendu maître. Aussitôt le monastère de Montglonne est relevé; les vieux moines en prennent possession et Absalon voit sa longue ruse et ses vingt-cinq années de patience couronnées d'un plein succès.

A cette narration ajoutez le récit de tous les fléaux que la guerre et la tyrannie peuvent verser sur les hommes, vous connaîtrez les annales primitives de Saumur, qui fit partie tantôt d'un royaume, tantôt d'un autre, et qui changea de maîtres sans changer de sort. Prise par le comte d'Anjou, Foulques Nera, cette ville fut reprise et incendiée en 1067 par le comte de Poitiers. Philippe-Auguste la réunit au domaine de la couronne, après la condamnation de Jean-sans-Terre. Guillaume Desroches, qui avait passé des bannières du monarque breton sous celles du roi de France, reçut l'investiture de Saumur et d'Angers, que saint Louis donna bientôt après à Charles son frère. Duguesclin choisit Saumur pour quartier-général, quand, à son retour d'Espagne, il entreprit de chasser l'Anglais de la France, et Charles VII vint y tenir sa cour en 1424 et 1425.

Saumur embrassa le protestantisme; le sang

coula sur les échafauds et sur les champs de bataille pour savoir si Dieu était dans l'hostie, *sub*, *in* ou *cum:* il fallait laisser les docteurs en décider à coups de plume. La Saint-Barthélemy sonna : le comte de Montsoreau, commandant à Saumur pour le roi, commença le massacre de sa propre main en égorgeant son lieutenant-général : le lendemain la ville fut un désert peuplé de cadavres. En 1576, le roi de Navarre, qu'on avait enchaîné au catholicisme, vient l'abjurer dans la ville de Saumur. Les malheureux citoyens ne respirèrent qu'en 1589, époque où le lâche Henri III accorda cette place de sûreté à notre Henri IV, qui marchait à grands pas vers le trône. Duplessis Mornay, auquel le Béarnais donna le gouvernement de Saumur, fut le bienfaiteur de la ville : elle lui devait une statue et ne lui a pas encore consacré un souvenir.

La vie de Duplessis-Mornay a le caractère simple, vigoureux et grand des vies de Plutarque. Il était savant, brave, éclairé : il fut l'ami de Henri IV. Né en 1594, d'une famille illustre, ses oncles le destinaient aux dignités ecclésiastiques ; mais sa mère, protestante, l'élevait en secret dans les doctrines de Calvin, et

préparait la gloire de ce *pape des huguenots*. Jeune encore, il parcourut le nord de l'Europe, où les nouvelles croyances s'étaient répandues, la Suisse, le Palatinat, l'Autriche, la Hongrie, la Bohême, cherchant et recueillant des lumières, et s'instruisant à la fois de la science des livres et de celle des hommes. Il revint par Venise et Rome, échappa aux poursuites de l'inquisition, qui le signalait comme entaché d'hérésie, et passa en Hollande, où le prince Guillaume de Nassau l'accueillit avec honneur. Ses écrits avaient déjà servi utilement la cause du calvinisme, lorsqu'il se présenta à la cour d'Elisabeth, où il fut reçu avec la faveur la plus distinguée.

Il revient en France en 1552, devine, au milieu des fêtes de la cour et des bassesses de Catherine de Médicis, les fureurs prochaines de la Saint-Barthélemy, avertit Coligni du danger, le voit se perdre par sa confiance, et n'échappe lui-même que par un miracle au sort de ses coréligionnaires. Il se réfugie à Londres et ne rentre dans sa patrie qu'en cédant aux sollicitations du brave Laume. Un seul prince était digne de lui commander, c'était le roi de Navarre. Après

avoir servi quelque tems le duc d'Alençon, il passa au service du Béarnais, et l'attachement qui les réunit depuis cette époque brava les années, les hasards de la fortune et les orages des cours. Il combattit pour le bon roi avec sa plume dans ses ouvrages politiques et dogmatiques, avec son épée sur le champ de bataille. Il lui voua son éloquence, sa bravoure, son talent, sa vie, ses conseils.

C'est à ce grand homme que Saumur a dû sa naissante prospérité. Il l'entoura de fortifications, y fit fleurir l'industrie, y fonda une université célèbre dès son origine. La tolérance et l'équité appelèrent une nombreuse population dans son enceinte; ce fut l'asile des sciences et de la paix. Les protestans y affluèrent. De savans professeurs, Greig, Trocorèges, l'Ecossais Duncan, Dailly, Cameron, Amirault, Laplace, Tanneguy Lefèvre, père de madame Dacier, y professèrent avec éclat. Duplessis-Mornay se plaçait, par l'étendue et la vigueur de son esprit, à la tête de ces savans, tandis que sa justice et sa bonne foi le distinguaient parmi ceux qui ont gouverné les hommes.

La vieillesse de Mornay, empoisonnée par la

perte de son fils unique et par l'assassinat de Henri IV, reçut en outre de Louis XIII un affront cruel auquel ce grand homme ne survécut pas long-tems. Ce roi faible, dépossédant Mornay de son gouvernement par une perfidie indigne, vint s'emparer de la citadelle, sous le prétexte d'y loger. Mornay mourut deux ans après. Il unissait la vertu de Socrate, la force d'ame de Caton, la piété de Fénélon, la bravoure de Bayard.

Le gouverneur calviniste avait fait prospérer Saumur, qui comptait trente mille citoyens : Louis XIV révoqua l'édit de Nantes, et la ville fut frappée comme de la foudre. Commerce, population, académie, en un jour, elle perdit tout; elle commence pourtant à se relever de sa langueur; mais à peine aujourd'hui même la totalité de ses habitans s'élève-t-elle à douze mille ames.

Une foule de particularités intéressantes que je suis forcé d'omettre se mêlaient au récit de M. Bodin : cette causerie solitaire sur les tems passés, causerie dont nous jouissions dans les plus beaux lieux du monde, avaient beaucoup de charme pour moi. Cependant je trouvais en-

tre ces souvenirs de désolation et cette nature parée de sa fraîcheur et riante dans son luxe, un contraste pénible. Ainsi l'une des contrées que les bienfaits du sol, la beauté du ciel, la douceur du climat devaient rendre les plus paisibles, n'a cessé d'être dévastée par la guerre, le fanatisme et l'avarice : la Providence a eu beau faire pour les hommes, les crimes des puissans causeront toujours le malheur des sujets.

« Il est trop vrai, me répondait mon ami, à qui je commmuniquais ces observations mélancoliques. Tandis que les moissons germent et que le fleuve roule avec ses eaux la fertilité au sein de nos plaines, les travers de l'esprit humain, l'orgueil des dogmes, la cruauté de la puissance répandent sur la terre la mieux partagée du ciel un torrent de maux que des siècles ne répareront pas. Saccagée par Foulques, en 1026, incendiée en 1068, ensanglantée en 1572 par les poignards de la Saint-Barthélemy, submergée en 1631 ; réduite, en 1632, à toutes les horreurs de la famine par l'imprévoyance de l'administration ; foudroyée en 1632, pendant les guerre de la Fronde, par l'artillerie de la citadelle ; anéantie dans son commerce, dans ses

richesses, dans ses ressources, par la révocation de l'édit de Nantes, notre ville a pu résister à tous les fléaux qui précédèrent ce dernier acte de Michel Letellier et de son royal pénitent; c'est ce dernier malheur qu'elle ne pourra jamais réparer peut-être; c'est de là qu'elle ne se relèvera jamais.

» La guerre de la Vendée fut pour Saumur une nouvelle calamité. Les troupes de la république essayèrent de la défendre contre les Vendéens, déjà vainqueurs; en vain le général Menou, mal secondé par une armée indisciplinée, fit quelques dispositions à cet effet. Le 19 juillet 1793, à quatre heures du soir, l'armée royale, dirigée par les généraux de Lescure, de Larochejacquelein, Demagny, de Marigny, attaqua Saumur. On se battait sous ses murailles, lorsque Henri de Larochejacquelein, dont le nom était déjà redoutable, ose pénétrer dans la ville accompagné de quatre des siens. Sa vue répand la terreur : les soldats se débandent et croient trouver leur salut dans la fuite. Saumur est pris, la garnison du château capitule. Cependant le général Coutard propose une manœuvre hardie qui peut rendre la victoire à la république : on fait avancer cent soldats de la légion germani-

que : « Où faut-il aller? — A la mort : le salut » de la patrie l'exige. » Weisen obéit; son attaque ébranle le corps ennemi ; mais les troupes de Coutard fuient, et Saumur reste aux royalistes. »

Plusieurs jours s'étaient passés comme un seul jour, et cette résidence, fort longue pour un homme qui a tant de choses à voir, m'empêcha d'aller visiter le château de Brissac et la célèbre abbaye de Fontevrault. Je n'avais plus qu'une soirée à passer dans Saumur, et je voulus l'employer, non pas à me faire présenter dans un des salons du lieu, où la société est, dit-on, fort aimable, mais à donner un dernier coup d'œil aux monumens de la ville.

N° VIII. — 1er *juillet* 1823.

DERNIER COUP-D'ŒIL,

OU

LES MONUMENS ET LES HOMMES.

... A's deposed and B with pomp restored.
POPE.

Femme érudite, dont l'occupation était de faire la guerre aux syllabes, et de détrôner la lettre A pour mettre la lettre B à sa place.

Je rentrai dans *Saumur*, escorté de mon guide, qui savait que tous mes momens étaient comptés, et qui se hâta de me conduire à travers une promenade très-agréable qui précède un quai magnifique, jusqu'à l'église de *Notre-Dame-des-Ardilliers*. Elle est couronnée par un dôme de soixante-deux pieds de diamètre. On lit au-dessous des vitraux, dans la frise de l'entablement, une inscription latine dont voici le sens : *Louis XIV a détruit l'hérésie dans tout son*

royaume, et en a poursuivi les sectateurs par mer et par terre.

Ce triste témoignage d'un crime, d'une faute et d'une sottise, avait disparu pendant la révolution. Je m'étonnai d'apprendre qu'on l'avait rétabli depuis 1814. « Autrefois, m'a dit M. *Bodin*, la chapelle de la Vierge abondait en *ex voto*, représentant des cœurs, des couronnes, des nacelles, des croix, figurés en or, en argent et en ivoire. Elle n'a gardé de tous ces trésors qu'un seul, dont la conservation est sans doute bien peu importante pour les marguilliers du lieu, puisqu'ils ne songent pas à opposer un remède aux causes qui le détériorent. C'est un des meilleurs tableaux de *Philippe de Champagne*, et presque ignoré. Le voilà devant vous; il représente *Siméon tenant le Sauveur dans ses bras.* » J'admirai l'ordonnance, le beau coloris, le dessin vigoureux du grand maître, et je plaignis la destinée des œuvres du génie que l'ignorance ou la négligence peuvent livrer au néant. Des moines imbéciles ont coupé le tiers de *la Cène* de *Léonard de Vinci* pour entrer plus commodément dans leur réfectoire : si l'on ne

sauve le chef-d'œuvre dont je parle de l'humidité qui le dévore, il sera bientôt détruit.

Deux édifices d'une construction bien différente s'élèvent en face l'un de l'autre; l'un, l'hôtel de ville, rappelant par ses formes gothiques et contournées l'architecture en usage du tems de la chevalerie; l'autre bâti avec une élégance toute moderne et consacré à des bains publics. M. Bodin, tout en m'entretenant de quelques personnages célèbres que Saumur a vus naître, me conduisit au château, du haut des remparts duquel on jouit d'une vue immense et admirable; au *Dolmen* de Bayeux, vieux monument druidique; à l'abbaye de *Florent*, qui naguère était un chef-lieu de sénatorerie, et à l'église de *Nantilly*, construite au sixième siècle, monument précieux de l'architecture d'un tems si reculé.

L'heure du départ était venue, et je ne quittai pas sans regret un guide aussi aimable qu'instruit. Je renverserai l'ordre des tems, et je le placerai à la tête de la courte biographie que je dois aux hommes illustres de Saumur. Issu de la famille du célèbre auteur de la république

dont j'ai eu déjà occasion de parler, il a exercé pendant vingt ans avec honneur plusieurs emplois de l'administration française. En 1815, il était receveur particulier de Saumur, et les services qu'il a rendus à son pays en exposant sa fortune pour faciliter le licenciement de l'armée de la Loire, lui ont assuré la reconnaissance de ses concitoyens. Ses *Recherches sur Saumur*, et celles sur *Angers* et le *Bas-Anjou*, sont des modèles d'érudition utile et de science historique. Le département de Maine-et-Loire a nommé, en 1820, M. Bodin membre de la chambre des députés; c'était acquitter une partie de sa dette.

M. *Félix Bodin*, fils de M. Bodin, esprit lumineux, écrivain élégant, et bon citoyen, mérite d'être classé, malgré sa jeunesse, parmi les hommes dont cette contrée doit s'honorer.

Madame *Dacier*, Anne *Lefèvre*, fameuse par une autre espèce d'érudition, est née à Saumur en 1651, dans une maison située rue de Paradis, n°. 1, et que M. Bodin m'a montrée. On connaît son admiration fanatique pour les anciens, et sa guerre contre *La Mothe*, et ses plaidoyers pour Homère. Fille d'un savant, sœur d'un savant, mariée à un savant, elle n'avait

que les défauts dont le pédantisme est entaché. Les mouvemens violens de sa passion scientifique lui firent insulter à plus d'une réputation célèbre, et l'on sait jusqu'où alla sa véhémence contre le père *Hardouin*, homme assez bizarre en effet, qui prétendait que Virgile était un moine du neuvième siècle. A ces grands talens, mêlés de petits ridicules, elle mêlait une parfaite égalité d'ame et de caractère. Elle mourut le 17 août 1720*.

* Dans une lettre de Brossette à J.-B. Rousseau, on lit : « Le jour de la mort de madame Dacier a été un » jour malheureux pour les gens de lettres, car M. Ver» gier, ci-devant commissaire de la marine à Dunker» que.., fut enlevé au monde le même jour, ou plutôt » la nuit suivante. » Cette lettre de Brossette est datée du 10 septembre 1717; mais elle est rangée dans les lettres de 1720; il y est d'ailleurs question de la peste de Marseille, qui, comme l'on sait, eut lieu en 1720. Madame Dacier existait encore à la fin de 1719, puisque son mari, traitant avec l'abbé Bignon de la charge de garde des livres du cabinet du Louvre, non-seulement en conserva les prérogatives pendant sa vie, mais obtint la survivance de cet honneur pour sa femme. C'est donc en 1720 qu'il faut placer la mort de madame Dacier; quant au jour, on est d'accord que ce fut le 17 août.

Je n'oublierai pas *Aristide du Petit-Thouars*, né au château de Boumois en 1728. Aux combats d'Ouessant et de la Grenade, il se distingua par son habileté et son courage. Il forma en 1792 le projet magnanime d'aller à la recherche de *Lapeyrouse*. La souscription qu'il ouvrit à cet effet ne lui suffit pas; il vendit le domaine de son frère et le sien pour compléter la somme. Trahi au Brésil, au moment où il voulait arracher à la mort quarante Portugais, il fut envoyé prisonnier à Lisbonne, et le bâtiment que sa générosité avait équipé fut brûlé sur la côte. A son retour il remboursa de ses deniers les avances qu'on lui avait faites. Il commandait à la fatale bataille d'Aboukir le vaisseau *le Tonnant;* frappé par un boulet, il fait étancher son sang, commande tant que ses forces soutiennent l'énergie de son ame, et expire en criant : *Equipage du Tonnant, ne vous rendez pas!* Quelle vie et quelle mort! Son frère, *Aubert du Petit-Thouars*, est un de nos savans distingués.

N° IX. — 15 *juillet* 1823.

DE SAUMUR A TOURS

Ne perdons point le tems; c'est l'étoffe dont la vie est faite.

BENJAMIN FRANKLIN.

UNE bonne chaise de poste m'entraîna d'une course rapide loin de M. Bodin et de Saumur. Sur la belle levée de Tours, que je parcourus tout entière, la route, exhaussée entre le fleuve et des précipices, forme un long quai fort étroit qui n'est point bordé de parapets, et rendait assez dangereuse ma manière de voyager; mais, en revanche, on ne perd pas, de Saumur à Tours, un seul des points de vue qu'offrent les rives de ce roi des fleuves de France. Soit pour me distraire sur l'espèce de risque que je courais, ou par suite de cette habitude de ne perdre aucune des parcelles de mon tems, je me mis à lire ma cor-

respondance, pendant qu'un postillon, aux jambes avinées, moins raisonnable que ses bêtes, échappait, grâce à leur instinct, à sa propre maladresse, qui le menaçait sans cesse de le précipiter avec elles et moi, ou sur les buissons et les chaumières qui se trouvaient à gauche à quarante pieds de profondeur, ou dans les eaux du fleuve qui coulait majestueusement à notre droite.

Je regrette de ne pouvoir transcrire dans son intégrité la lettre d'un habitant de Mamers ; on jugera par les fragmens que j'insère ici du ton spirituel qui caractérise cette épître et de la sévère impartialité de son auteur.

Je passe rapidement sur un début, plein de grâce et de politesse, sur l'histoire de Mamers, qui malheureusement se trouve un peu perdue dans l'histoire de la France, sur une chronologie des préfets de la Sarte, puissances éteintes dont je craindrais de troubler les cendres ; je prends l'histoire de Mamers en 1789 :

« Mamers salue avec joie ce réveil de la France, cette aurore d'un état moins barbare que la confusion d'intérêts et de droits qui régissaient l'Europe depuis si long-tems. Nulle part on

ne courut aux armes avec plus d'ardeur pour défendre sur les frontières le sol antique et la nouvelle patrie. Nulle part aussi les excès de la démocratie déchaînée, les violences de 1793 ne se firent moins sentir. Les chouans parurent, toute la population se leva comme un seul homme, et sa fière attitude éloigna ces brigands, qui se disaient amis du roi et qui n'aimaient que le désordre. Dès lors Mamers fut paisible ; mais les guerres étrangères de Bonaparte décimèrent ses habitans. En 1814, le mode de conscription fut supprimé, et les Mamertins virent avec plaisir le retour d'une dynastie qui leur rendait la paix et leur promettait la liberté.

» Cependant 1815 vint jeter le désordre parmi ces citoyens jusque là si paisibles et si unis ; les légions allemandes vinrent camper et loger chez chacun d'eux : les parens les plus proches devinrent ennemis ; on s'accablait de reproches, d'injures et d'accusations mutuelles.

» L'ordonnance du 5 septembre 1816 rendit au parti constitutionnel toute son énergie. Des élections exprimèrent fidèlement le vœu de la majorité. Mais une loi nouvelle ayant renversé la

première et tout accordé à l'aristocratie, celle-ci, représentée à Mamers par une famille puissante, ne tarda pas à tout envahir. Electeurs, administrateurs sont également sous sa main. Il serait difficile de peindre l'imprudence et la violence de certaines mesures; la France, d'ailleurs, ne l'ignore point, et ce tableau serait aussi inutile que pénible. »

Si j'étais plus malin, je pourrais vous dire que la famille directrice avait acheté, par un long apprentissage, le droit de servir la puissance et de commander à la roture. Son encens avait fumé sur les autels de Bonaparte, et quand la visite de Napoléon nous fut promise, la fille de notre maire avait déjà appris par cœur un compliment de bienvenue dont elle a pu faire usage dans une autre circonstance.

« Mamers s'est embellie depuis une dizaine d'années. Des contributions assez fortes, subies par les propriétaires, ont servi à la construction de plusieurs établissemens utiles qui nous manquaient. On a percé des rues, planté des promenades, bâti des halles, irrégulières il est vrai, mais assez élégantes; érigé sur la place principale des prisons saines et aérées; réparé

et entretenu les routes et les chemins vicinaux. On va rejeter de notre enceinte un cimetière qui l'infecte; élever une fontaine que la salubrité réclame; enfin nous donner, pour notre argent, ce qui nous est nécessaire.

» Si vous voulez savoir à quoi se réduit le catalogue des hommes célèbres (excepté l'économiste *Véron de Forbonnais*, né près de Mamers), frappez à la porte des frères Michaud, consultez leur *Biographie*, page 102. Vous jugerez aisément qu'il est plus facile de trouver chez nous des favoris du ministère que des favoris de Mars ou d'Apollon.

» En voilà bien long; en voilà trop, peut-être, pour nos obscurs pénates. Mais enfin l'honneur du Saônais m'est cher, puisque j'y ai vu le jour. Notre ville est la seconde du département de la Sarte, en dépit des prétentions de la Flèche, cité rivale qui nous oppose ses jésuites, son cercle militaire, sa rivière navigable et ses cent portes cochères. Ai-je besoin de vous dire que nous sommes chef-lieu de sous-préfecture, que nous possédons un tribunal de première instance, que la Vire coule dans nos murailles; enfin que nous comptons à peu près six

mille habitans, et que notre principale industrie consiste dans des manufactures de grosses toiles?

» J'ai tout dit et j'achève, selon l'usage, par etc., etc. »

La véracité de la personne qui m'adressait cette lettre lui donnait encore plus de prix à mes yeux. Pourquoi ne peut-on pas tout voir lorsque l'on court le monde? J'aurais voulu aller m'informer dans Mamers, ville à laquelle je commençais à attacher plus d'importance, quel était ce personnage mystérieux et illustre dont la *Biographie Michaud* a encadré le nom dans ses pages. Comme on pense bien que je voyage sans être escorté de cette œuvre volumineuse, j'ai été forcé de réduire ma curiosité au silence. La célébrité des abbayes, la gloire mondaine acquise par ceux qui gagnent les biens de la terre en montrant le ciel aux hommes, me touchent peu, je dois l'avouer. Cependant mon caprice me porta à visiter les débris de la fameuse abbaye de Marmoutiers, où tant de riches serviteurs de Dieu venaient faire profession d'indigence. Toutes les anciennes constructions sont démolies. Un escalier magnifique, seul reste de

tant de splendeur, est de construction moderne : c'est un chef-d'œuvre dû à l'architecte Lenau. Ce bel escalier, qui ne mène à rien, ressemble à plus d'un système de nos docteurs. On le bâtissait en 1789; en 1792, il ne servait plus à personne : je laisse mes lecteurs suppléer et continuer mes propres réflexions sur l'instabilité des choses humaines et la folie de ce que le vieil Horace appelait si bien les longues espérances.

Je dois parler ici d'une singularité caractéristique que je remarquai, non-seulement près de Tours, mais dans tous les départemens du centre de la France. Ce sont des monumens curieux de la vie sauvage et primitive : des grottes creusées dans le roc, à différens étages, et servant d'habitation aux pauvres gens. Les deux rives de la Loire sont bordées de ces constructions naturelles où le toit, les murs et le parquet sont de la même espèce, et qui ne sont pas soumis aux impôts supportés par les édifices bâtis de la main des hommes. J'eus la curiosité de visiter un de ces hermitages; une porte, une fenêtre sont les seules ouvertures qui en éclairent l'intérieur. Le roc est une pierre calcaire très-tendre et très-facile à tailler. De jolis buissons, des plantes

rampantes s'élèvent tout à l'entour, et la fumée du foyer qui s'en échappe trahit seule la présence des êtres humains qui habitent ce singulier séjour ; des maisons, si solides en apparence, s'écroulent quelquefois sur la tête des malheureux cultivateurs. Là tout est confondu, le champ, le jardin, l'habitation. Je me crus transporté dans les retraites de la Thébaïde ou parmi les premiers habitans de ce globe terraqué, et je pensai aux immenses progrès d'une civilisation qui nous fait regarder avec surprise aujourd'hui la plus naturelle de toutes les habitations que les hommes aient dû construire ou pratiquer pour leur usage.

N° X. — 1er *août* 1823.

TOURS.

All these lands.....
With shadowy forests and with champaigns rich
With plenteous rivers and wide. Skirted meads...
SHAKESPEARE, *King Lear.*

Là les campagnes sont enrichies par de vastes fleuves, des prairies immenses y déroulent leurs gazons, de belles forêts y étendent leur ombrage.

UNE des observations qui trahissent le plus vivement la sensibilité profonde de notre La Fontaine, c'est celle qu'il a consignée dans une de ses fables, où il se plaint d'admirer seul, et de n'avoir à qui le dire. On aime à communiquer les sentimens et les émotions qui nous pénètrent; c'est ainsi qu'en approchant de Tours, je m'aperçus pour la première fois que j'étais seul. A l'aspect de cette ville si heureusement située, je regrettais de ne pouvoir faire partager à autrui mes propres sensations.

Un pont immense, de deux cent vingt-deux toises de long sur sept de large, conduit à la ville, et se termine par deux places fort vastes. Des quais, bordés de constructions remarquables, y aboutissent. Les eaux de la Loire sont couvertes de bateaux qui s'avancent à l'aide de la voile et de la rame. L'œil pénètre dans la grande rue de la ville, dont la régularité peut rappeler aux habitans de Versailles les édifices de leur cité. Les regards se reportent ensuite avec délices sur les accessoires qui servent de cadre à ce tableau : partout un calme riant, l'abondance et la grâce, la fertilité, la beauté, toutes les séductions de la nature. C'est un lieu choisi, un séjour de paix et de jouissances, où il semble que la vie doive s'écouler exempte de travaux et de peines ; aussi m'a-t-on assuré que l'indolence tourangeaine est devenue proverbiale dans le pays : un parler lent, peu de mouvement dans la ville, de la douceur et de la lenteur dans les habitudes sociales, frappent d'abord le voyageur. Je ne doute pas que le climat du pays de Cocagne ne ressemblât à celui de la Touraine bienheureuse.

A peine descendu dans l'excellente auberge

101982

du *Faisan*, je cherchais dans mes souvenirs à quel complaisant *cicerone* je m'adresserais pour m'orienter, quand le dîner fut servi; je m'assis à table d'hôte, et, parmi les originaux dont un repas de voyageurs ne peut manquer de réunir un nombre compétent, je choisis précisément le plus insupportable, et cela pour mon propre usage et ma satisfaction personnelle. Il était bavard, pédant, assez instruit, vain jusqu'au ridicule, membre de six académies, amateur de scandale, le prenant de toutes parts, et le rendant en échange avec une surprenante volubilité de discours. J'étais sûr que ce caractère, si je me nommais une fois, se développerait pour mes menus plaisirs, et à l'avantage de mes notes scientifiques, que je comptais bien toutefois rectifier et vérifier après lui. En effet, lorsqu'il apprit que le voyageur Hermite se trouvait à ses côtés, ma tâche devint facile; je n'avais plus rien à dire : il ne me restait qu'à écouter.

« Ah! monsieur l'Hermite, la ville de saint Martin, la ville de César, Tours enfin, est honorée de votre visite! C'est une véritable faveur, et dans mon discours à la *Société mensuelle des arts, sciences, lettres, industrie, beaux-*

arts de Châteauneuf, je ne manquerai pas de citer, au nombre des choses dont le département doit se vanter..... »

J'arrêtai ce torrent d'éloges, dont l'exagération n'avait rien de très-flatteur. Un prince de l'antiquité avait raison de dire : « Quiconque loue trop est sûr de blesser. » Je le priai de me mettre au fait des particularités de la ville, au lieu de me louer *bride abattue*, comme disait madame de Sévigné, et de me louer en face, ce qui n'est jamais de bon goût.

« Eh bien, puisque vous êtes aussi modeste que l'empereur Trajan, je commencerai par une discussion sur les deux quartiers anciens qui divisaient la ville de Tours : *Cæsarodunum* ou *civitas Turonum*, et *Martinopolis* ou *Châteauneuf*. Vous dirai-je que saint Martin, notre patron, était le saint le plus accrédité à la cour de France ; que les rois avaient une considération spéciale pour lui ; qu'ils prenaient fièrement le titre de chanoines et d'abbés de Saint-Martin de Tours ; qu'enfin leur trésor particulier fut rarement aussi bien garni d'objets précieux que le trésor de notre cathédrale? Quant aux miracles, j'en ai à votre service une série assez

longue pour remplir un volume in-8° des actes de *Bollandus* et *Papebrock*. Mais vous êtes philosophe, et vous attachez peu d'importance aux quatre-vingt-dix volumes que ces deux jésuites ont consacrés aux actes de tous leurs saints. Je passe donc rapidement aux annales de notre ville, *domestica facta*, comme vous savez. »

Il m'apprit, en assez longs discours, dont j'ai soin d'élaguer les citations inutiles, les comparaisons affectées et les retours d'égoïsme académique et littéraire, que la Touraine avait été subjuguée par les Romains en 1040; que Clovis s'en empara, et lui donna des comtes amovibles qui ne devinrent héréditaires que vers le commencement de la troisième race; que Tours fut la propriété des comtes de Blois, et ensuite des comtes d'Anjou; qu'en 1256, Henri III, roi d'Angleterre, en céda la souveraineté à saint Louis; que le roi Jean l'érigea en duché-pairie pour son fils Philippe, depuis duc de Bourgogne; et qu'enfin cette province, réunie à la couronne, en ressortit plusieurs fois, à titre d'apanage accordé aux fils de France. François, duc d'Alençon, frère de Charles IX,

fut le dernier qui la posséda. En 1470, 1484 et 1506, les états-généraux de France furent convoqués à Tours ; le parlement y fut transféré lorsque la ligue eut usurpé, avec ses moines et ses Espagnols, la souveraineté de Paris.

Mon voisin, qui me parla de beaucoup de choses que j'ai eu le bonheur d'oublier, m'entretint long-tems de *Grégoire de Tours*, le père des historiens français ; il professait une vénération sans égale et sans réserve pour ce Tite-Live gaulois. J'opposai quelques objections à cette admiration exclusive : je cherchai à lui faire sentir que l'évêque de Tours est crédule et vain, stérile en grandes vues, et fécond en détails stériles. Je comparai ce défaut notable à l'exécution de ces paravens chinois, où le sujet principal est représenté dans des dimensions très-petites, tandis que les accessoires ont des proportions démesurées. Mon antagoniste, qui semblait avoir puisé dans les biographies et les abrégés tout ce que son érudition lui fournissait, éluda la discussion, et me parla de la chronique scandaleuse de Tours : coquetterie, légèreté, liaisons secrètes et divulguées, toutes les annales des dames tourangeaines ou tourangeaudes

se déroulent à mes yeux. J'ai trop de respect pour elles, et je connais trop bien la ressemblance qui se trouve entre cette ville et toutes les villes du second ordre, pour fatiguer mes lecteurs de ces narrations plus ou moins plaisantes, plus ou moins intéressantes, et faites pour amuser les loisirs des jeunes *beaux* de la ville de Tours.

Cependant, nous convînmes de nous retrouver le lendemain à dix heures précises, et je m'abandonnai à ses directions. Il me montra les deux tours, seuls débris subsistans de la cathédrale de Saint-Martin : l'hôtel-de-ville, le palais archiépiscopal, la préfecture, me semblèrent construits avec régularité, même avec élégance et noblesse. J'admirai la promenade du Mail, allée d'une demi-lieue, bordée de beaux arbres ; et la place *Joséphine*, souvenir d'une femme bienfaisante et aimée, m'a causé un étonnement plus vif encore. Les aigles qui foudroyaient l'Europe ont perdu leurs foudres, et sont effacés du Louvre : le nom de la charitable maîtresse de la Malmaison s'est conservé au sein des bouleversemens politiques.

Tout, dans cette ville, porte un caractère de

grandeur, et semble participer de la majesté du fleuve qui l'arrose : les remparts, les quais, le château féodal où fut enfermé le jeune duc de Guise après la mort de son père *le Balafré*, assassiné aux états de Blois, attirèrent mon attention. Mon guide eut soin de me raconter l'évasion de ce jeune guerrier, évasion que Henri IV favorisa, pour augmenter le nombre des concurrens au pouvoir et diviser leurs forces. En compliquant ainsi les obstacles que la ligue devait surmonter, le roi de Navarre montrait cette habileté profonde que la franchise de ses manières soldatesques cachait aux yeux du vulgaire, et que la sagacité de l'histoire doit reconnaître chez lui.

Dans la bibliothèque publique, à laquelle sont assignés les bâtimens de l'ancienne intendance, je vis quarante mille volumes entassés pêle-mêle; c'est l'image de l'intelligence confuse de certains érudits. On me montra l'Evangile en lettres d'or, sur lequel les rois de France prêtaient serment en qualité d'abbés de Saint-Martin, ce qui était une grande dignité pour un roi de France.

Ce ne fut pas sans peine que j'obtins de mon

nouvel ami quelques renseignemens sur l'industrie présente et sur l'industrie ancienne de la ville de Tours. Il partageait malheureusement le dédain aristocratique de certains partis pour cette puissance immense de richesse et de vertu à laquelle s'adressent aujourd'hui nos espérances les mieux fondées. Cependant mes questions réitérées parvinrent à lui arracher quelques renseignemens qui m'ont été confirmés d'ailleurs. Louis XI, qui, despote abominable, s'appuyait cependant sur les communes pour écraser les nobles, ouvrit à la ville une branche d'industrie précieuse, celle des soieries. Il encouragea des plantations de mûriers dans les environs, et appela des artisans italiens et grecs habiles dans l'art de préparer la soie. Cette industrie fleurit alors à un tel point que, sous Louis XIII, elle occupait, dans la seule ville de Tours, et alimentait plus de soixante mille personnes. Louis XIV règne : la révocation de l'édit de Nantes, que l'on retrouve partout comme une cause générale de décadence, porta le premier coup à cette prospérité. La ville de Lyon, plus voisine de l'Italie, s'empare d'une branche déjà morte dans la ville de Tours. Elle tire du Mila-

nais les matières premières, et la richesse générale des habitans, contribuant à augmenter la prospérité sous ce nouveau rapport, Tours voit dépérir complètement le commerce de ses soieries. Cette dernière ville n'a plus, pour source de richesses, que ses pruniers, dont les fruits, confits et conservés, n'ont pas vu leur réputation diminuer depuis cent ans, et que j'ai eu soin de mettre à contribution avant de quitter ses remparts.

Parmi les noms plus ou moins historiques que mon guide me cita comme faisant partie des hommes illustres de Tours, je nommerai seulement le cardinal *d'Amboise*, bon ministre, exemple rare d'un administrateur sans égoïsme et sans tyrannie, homme qui avait des défauts et non des vices, et qui fut le Sully de Louis XII;

L'élégant père *Rapin*, qui consuma sa vie à polir des vers latins fort estimés de ceux qui s'égarent sur le Parnasse des poètes latins modernes;

Le malheureux traducteur de tous les écrivains de Rome, leur interprète ou plutôt leur bourreau infatigable, l'abbé *de Marolles*, qui,

semblable à un valet bavard et sot, répétait tout ce que disaient ses maîtres, et ne le répétait que pour en faire des sottises;

Néricault Destouches, ambassadeur et poète comme l'anglais *Matthew Prior*. Auteur dramatique sans vérité, il a le premier essayé de mêler à un sujet gai des scènes intéressantes. C'est le premier imitateur de Térence et le précurseur de La Chaussée. Il est aussi éloigné de l'atticisme de l'auteur latin, qu'il est supérieur à l'auteur faible et fade du *Préjugé à la mode*. Dévot sur ses vieux jours, il fit contre les philosophes douze cents épigrammes; c'était trop de douze cents: pas une n'a survécu. Il a eu le malheur d'inspirer à Voltaire un détestable madrigal, le seul mauvais fragment poétique échappé dans ce genre à l'immortel auteur de *la Henriade*;

L'horloger *Julien Leroi*, de qui le même Voltaire disait que lui et le maréchal de Saxe avaient battu les Anglais;

M. *Bouilly*, auteur de *Contes* célèbres dans la littérature enfantine; homme excellent, écrivain dramatique connu par de nombreux succès;

Enfin *Gabrielle d'Estrées*, née à Tours, et que j'allais oublier pour l'honneur de Henri IV ; son ombre ne m'eût cependant jamais pardonné cette omission. Elle mourut en disgrâce, et paya d'une longue et triste solitude le malheur d'avoir été trop aimée d'un grand roi.

N° XI. — 15 *août* 1823.

UNE SOIRÉE DE LOUIS XI.

Voyez d'ici briller cent hallebardes
Aux feux d'un soleil pur et doux!
N'entend-on pas le *qui vive* des gardes
Qui se mêle au bruit des verroux?

BÉRANGER.

Je trouvai dans ce Gascon de la Touraine, dont j'avais accepté les secours d'érudition, assez de véritable savoir pour servir de compensation à la ridicule vanité que lui inspiraient ses titres de membre de plusieurs académies et d'associé de plusieurs autres. Il m'offrait d'ailleurs, par la bizarrerie des travers que son pédantisme réunissait, un assez curieux sujet d'observation pour me faire pardonner ce que ses souvenirs avaient d'indigeste, et sa critique érudite de peu conforme à la raison et à la philosophie de l'histoire. Nous déjeunions ensemble à l'auberge du *Faisan*, lorsqu'il vint à me parler de *Plessis-*

lez-Tours, et les idées que ce nom terrible éveilla chez moi m'empêchèrent de prêter grande attention à ses discours sur la fondation et la destinée du château qui avait servi d'asile ou de repaire à la tyrannie de Louis XI. Je compris seulement qu'il me promettait, pour le soir, une description détaillée de Plessis-lez-Tours, extraite des chroniques saintes du bienheureux saint Wandulfe, canonisé incognito sous le règne de François Ier, à la requête des moines de Josaphat-en-Beauce, à la confrérie desquels il avait appartenu. Je le remerciai de cette offre obligeante, et nous fixâmes notre voyage à Plessis-lez-Tours au lendemain matin.

Je mis à profit, pendant la journée, plusieurs lettres que M. *Bodin* m'avait confiées pour ses amis de Tours, et le soir, en rentrant à l'auberge du *Faisan*, j'y trouvai une docte épître de mon guide avec un petit paquet où étaient incluses et embellies de force abréviations les pages suivantes, extraites de la chronique en question. J'appelai mon hôte du *Faisan*, je lui donnai la clef, ou, selon la prononciation tourangeaude, la *cleffe* de ma chambre, et je lui recommandai de me faire éveiller le lendemain à

six heures précises. La fatigue de la journée fermait déjà mes paupières, quand je parcourus, à moitié endormi, l'extrait du chroniqueur saint Wandulfe.

« C'est sur une montée peu rapide et qui n'est ombragée par aucun arbre, buisson, arbuste, ni décorée de fleurs d'aucune espèce, qu'est édifié le château de Plessis-lez-Tours. L'art des fortifications a découvert ainsi cette place, non qu'elle fût plus stérile que les autres belles parties de la Touraine ; mais on a jeté sur le sol, pierres, gravats, troncs de chênes, fragmens de roches, sables et autres ingrédiens pour que les arbres n'y pussent provenir, et que l'ennemi fût, en cas de guerre, aperçu du haut des tourelles à la plus grande distance possible.

» En outre de cette première précaution, plusieurs chausse-trapes sont répandues çà et là sur le terrain, ce dont on ne peut trop avertir le voyageur imprudent qui pourrait aller s'enferrer dans leurs pointes aiguës. Le château présente d'abord au coup d'œil trois murailles qui s'élèvent l'une derrière l'autre, et chacune plus haute que la précédente. Devant la première, qui est plus basse, il y a un grand fossé rempli d'eau et

bordé, à l'intérieur, de longues pointes de fer. Entre chacune des autres murailles se trouve (comme j'ai pu expérimenter quand j'allai porter la sainte hostie à messire le cardinal de la Balue, en prison) un fossé pareil au premier et défendu de la même manière. C'est au milieu de ces trois fossés et de ces trois remparts que vit mon très-honoré, très-clément et très-noble maître, Sa Majesté Louis XI, fils aîné de l'église et soutien de la chrétienté.

» Toutes ces fortifications sont très-noires, bien qu'elles soient nouvelles, et cela parce que, de l'ordre exprès du roi, on a mêlé au ciment avec lequel les tours et les murailles ont été construites, de la suie et des briques noires pour en rendre l'effet plus terrible.

» Au milieu se trouve le château. Il est composé de bâtimens inégaux, dont le plus élevé est une tour gigantesque qui n'a pour fenêtres que des trous oblongs, ou barbacanes, pour placer les mousquets et les javelots et de là tirer sur l'ennemi. Il n'y a point de fenêtres à l'extérieur, et, pour dire le vrai, l'effet n'en est nullement plaisant ; car les seules ouvertures pratiquées

donnant dans une cour intérieure, vous diriez plutôt une geôle qu'un palais.

» Des tours fort grosses sont placées à toutes les murailles; il y en a deux surtout qui défendent la porte d'entrée et qui sont remarquables par leur grosseur. D'autres tours flanquent les deux remparts intérieurs, non pas sur la même ligne que les tours du mur extérieur, mais à des distances et dans des directions différentes; de sorte que ces tours, étant placées en échelon sur les trois remparts, le château paraît, dans le lointain, être entièrement garni de tours. »

J'abrége un peu ici la description trop détaillée du chroniqueur, qui explique en trois pages comment les portes qui conduisaient au château, loin d'être placées dans une ligne directe, forçaient celui qui entrait dans un séjour si formidable, à circuler entre les remparts pour trouver l'issue qu'il cherchait, et comment, pour s'introduire dans la cour au centre de laquelle s'élevaient les bâtimens, il fallait subir les dangers de deux défilés obscurs, étroits, dangereux, et rester exposé à l'artillerie des deux murs intérieurs. Le bon historien, qui se rencontre en

cela avec Philippe de Commines, le traître, décrit à peu près aussi longuement les nids d'hirondelles ou guérites de fer, placées comme des niches le long de tous les remparts, et d'où chaque soldat avait ordre de foudroyer celui qui oserait se présenter sans avoir le mot d'ordre.

Le vieil historien termine ainsi son récit : « Le village voisin, nommé *Plessis-du-Parc*, a été appelé Plessis-lez-Tours, depuis que notre bon roi a fait entourer son manoir de fortifications si artistement combinées, qu'elles passent pour les plus redoutables de la chrétienté. Les habitans vivent en grande terreur des exécuteurs de sa Majesté, et surtout du beau sire Olivier-le-Daim, son barbier et son ministre. Sa Majesté aime à prendre le costume d'un simple bourgeois, et quelquefois, ayant ses exécuteurs à distance, il s'achemine jusqu'à la belle ville de Tours, égayant le chemin par ses jovialités, momeries et bons mots, tels que l'on pourrait les attendre du plus facétieux des convives à la bonne table d'un prince. »

J'avais parcouru ces pages, et les couleurs sous lesquelles l'histoire présente Louis XI se mêlaient dans mon esprit à ces nuances naïves

sorties du pinceau dont je viens de copier l'esquisse incorrecte. Je voyais ce roi vulgaire, dont toutes les passions étaient basses et dont l'intelligence était forte, écraser la féodalité, étouffer la chevalerie; entouré de petits monarques indépendans, braves et féroces, se tapir comme le léopard dans son antre, les y attirer et les y dévorer; servir la cause des communes, non par amour des hommes, mais par haine pour les grands; réunir les jouissances d'un bourreau et les vues d'un grand politique, et par ses vices mêmes, ses crimes et l'odieuse atrocité de son despotisme persévérant changer la face de la France. Je me souvenais de ces paroles de Duclos, qui, en terminant son histoire, s'écrie: « Il fut roi! » la plus sanglante épigramme que l'on ait jetée contre les diadèmes.

Cependant, grâces aux pensées que le manuscrit confié par mon guide avait fait germer dans mon esprit, je passai une nuit fort agitée. A force de rêver à ces chausse-trapes ouvertes dans la campagne, à ces retranchemens avancés, à ces triples défenses, à ces patrouilles, commandées par le farouche Tristan-l'Hermite, et courant çà et là pour arrêter et égorger tous ceux qui se

seraient égarés dans ces parages ; à ces herses pesantes, toujours prêtes à s'abattre ; à cette cour de délateurs, d'espions et de bourreaux qui environnaient le premier monarque qui ait pris le nom de *très-chrétien*, toutes ces images, d'abord confuses, acquirent de la consistance et de la réalité dans mon esprit, et, au moment où je m'endormais, la figure même de Louis XI apparaissait à mes yeux.

Il était seul à genoux dans un petit oratoire obscur, éclairé par une vieille lampe suspendue au dessus d'une madone noircie ; son bonnet de fourrure grise était placé à terre sur un coussin de velours; un chapelet à gros grains, de la forme la plus commune, se déroulait entre ses doigts décharnés. Il murmurait une longue prière, frappant de tems en tems sa poitrine et laissant échapper des sanglots ou plutôt des hurlemens qui me pénétraient d'effroi. Quand il releva ses yeux vers la madone, je voulus observer ses traits, qui me semblèrent d'abord vulgaires : il se leva, remit son bonnet, espèce de coiffe ronde et basse, entourée d'images de plomb, et dont la forme ignoble et surbaissée, ajoutait encore à la grossièreté triviale et re-

poussante de sa physionomie. Alors, sans quitter le chapelet, il se promena lentement dans l'oratoire et finit par aller s'asseoir dans un vaste fauteuil gothique. Sous les arcs épais de deux sourcils noirs étincelaient deux yeux, dont le chatoyement incertain et l'éclat équivoque peignaient la perfidie et la cruauté. Sa bouche était grande, ses lèvres minces, sa figure ridée, son teint jaunâtre. Son costume se composait des habits les plus communs d'un bourgeois de cette époque; ils étaient faits d'un drap noir usé et déteint; ils serraient la taille et semblaient trop étroits pour le monarque qui les portait. Sous cet accoutrement vil se mouvait un être plus vil encore, mais que des passions violentes semblaient dominer. Il fixait ses regards sur le parquet, les relevait tout à coup, sortait de sa rêverie, laissait quelques mots sans suite échapper de sa bouche. « Ai-je oublié, s'écria-t-il?... » Je le vis entr'ouvrir son justaucorps, examiner si les agraffes d'acier de sa cuirasse étaient solidement attachées, puis, soulevant une tapisserie suspendue dans le fond de l'oratoire, choisir une dague et la placer à son côté, entre ses vêtemens et la cuirasse.

« Ils me tueraient ; n'ont-ils pas déjà, et au commencement de mon règne, levé leur étendard contre leur roi ! Leur ligue du bien public est abattue. Où sont-ils ces grands vassaux? Fous, extravagans, vieillards tombés en démence, qu'ils recommencent aujourd'hui leurs tournois, leurs carrousels et leurs fêtes magnifiques! Mon beau-cousin le duc de Bourgogne, nous verrons, nous verrons un jour! O bon Jacques de Compostelle, grand saint, aide-moi dans mes entreprises ! »

Alors il ôta de nouveau son bonnet, le retourna long-tems entre ses doigts, choisit une amulette de plomb attachée par un ruban, la plaça dévotement sur son prie-dieu, et pliant de nouveau le genou !

« Bon saint Jacques de Compostelle, grand saint, dont les mérites sont ineffables, je suis fâché de te troubler pour une affaire de meurtre et de sang, toi dont le cœur est si bon, dont les affections sont si tendres. Mon bon saint, il est vrai que j'ai menti, que je me suis parjuré, que j'ai tué, que j'ai pris le bien d'autrui. Oui, j'ai tenté d'assassiner mon pauvre père, et que Dieu

veuille avoir son ame ! oui, j'ai empoisonné mon frère, que je recommande, ô grand saint, à ta puissante intercession ; mais je n'ai pas cru trouver de meilleurs moyens, suivant mes faibles lumières, pour mettre la paix dans mon royaume. Mon bon saint, ne fais pas attention à ces misères, ce sont mes fautes, mes fautes, mes très-grandes fautes. Je te devais un pélerinage, je le ferai, ô grand saint Jacques! je le ferai. Mais délivre-moi de mes ennemis ou plutôt livre-les-moi. Je t'en prie, ne protége pas devant Dieu ce maudit Nemours, qui est si puissant et qui me ferait trembler demain si je ne le faisais mourir aujourd'hui, ainsi que je vais l'exécuter, bienheureux saint Jacques, sous ta protection et de ton aveu spécial. Ne pense pas à lui, ne fais pas de prières pour lui, je t'en prie, car je te jure qu'il est schismatique au fond du cœur. Reçois ma parole royale, ô mon intercesseur, que si cette affaire réussit, si l'Armagnac meurt de sa belle mort, et sans que mon royaume soit troublé, je te fonderai deux abbayes dans mon nouveau comté d'Anjou ! *Amen ! amen !* »

Sa ferveur augmentait ; et détachant tour à

tour toutes ses reliques, il se mit à crier en sanglotant : « *Sancte Juliane, sancte Huberte, sancta Genovefa, adeste omnes miserabili peccatori !* » (Saint Julien, saint Hubert, sainte Geneviève, ah! venez, venez tous au secours d'un misérable pêcheur!

Cette épouvantable prière, que les fantaisies de mon rêve plaçaient dans la bouche du roi très-dévot, n'était pas seulement le fruit d'une imagination échauffée par le souvenir historique de Louis XI : il y avait peu de jours, l'érudit aimable avec lequel je m'étais entretenu si longtems dans l'île Poneau me l'avait montrée dans Brantôme, et le jeu bizarre d'un songe la reproduisait tout entière dans sa superstition de cannibale. Je suivais des yeux l'auteur de cette homélie, quand je le vis placer son pied sur une trappe pratiquée dans le parquet : en faisant ce mouvement, il avait ébranlé une sonnette, et bientôt une voix basse se fit entendre à l'extérieur de l'appartement. « Tout est prêt, disait la voix. — Le banquet? — Oui, messire. — Et l'autre banquet, celui que Tristan doit servir, eh! eh! — Tout est prêt, votre Majesté. — Ah!

le Daim, le Daim-le-Diable, le Daim-le-Noir, j'ai reconnu ta vivacité accoutumée. Fais appeler ce vieux satyre empourpré, la Balue, et.... Mais je t'en dirai davantage. Je descends. »

Louis, posant la main sur sa dague, se baisse, applique une clé secrète à la trappe que j'avais aperçue déjà, ouvre la boiserie et me fait découvrir un escalier intérieur que la trappe, en se levant, avait déroulé par un mécanisme secret et ingénieux. Je le vois descendre par les degrés de cette espèce d'échelle dans une salle où un festin splendide était déjà servi, et dont les portes étaient ouvertes. Olivier-le-Daim, barbier, confident du monstre, était déjà placé derrière le fauteuil que le roi devait occuper. C'était une physionomie sombre et fausse, dure et sournoise, des traits aiguisés pour ainsi dire, un regard errant et inquiet, un costume magnifiquement ridicule et une roideur de contenance qui voulait prétendre à la dignité. Quand Olivier-le-Daim s'adressa au roi, je ne reconnus plus cet accent mielleux et patelin que j'avais entendu à travers la porte de l'oratoire. « Sire, dit-il d'une voix sombre, on n'attend que votre

ordre. Vous tardez, ce semble. — Oh! oh! notre ami, comme vous y allez; vous fâcheriez les hommes comme vous enlevez une barbe! Au nom du bienheureux saint Jean (à la gloire immortelle duquel je me recommande), donnez-nous le tems d'y penser. Ne tenez-vous pas toute la race des vipères en lieu sûr. — Dans la grosse tour, chambre d'airain. — N'avons-nous pas ici tout ce qu'il nous faut? — Certes, sire; mais ce qu'on diffère..... — J'admire, Olivier, par la Pâques-Dieu, le ton de franchise que vous prenez avec moi. Cela prouve que vous me connaissez bien, et que vous ne croyez pas précisément nécessaire d'emprunter, quand vous me parlez, le ton doux et l'accent flûté que vous avez ailleurs quand il vous plaît. Je suis content de voir qu'on ne se méprend pas sur mon compte, et qu'on sait que je me connais en hommes. Cher barbier, mon ami et mon zélé ministre, appelez le cardinal. Chut! appelez aussi (ce dont tous les saints du Paradis puissent me laver devant la chaste et douce mère de Jésus!), appelez la belle Lyonnaise! Hélas! les soins d'un royaume sont si terribles, et les fragilités de la chair, dont je

me punis si souvent, sont si excusables chez les monarques qui ont de grands différends et de vastes intérêts à régler! Encore celle-ci, encore celle-ci, bonne vierge! et je te voue trois neuvaines! »

A ces mots, prononcés avec une componction vraiment touchante, Olivier-le-Daim se retira en disant du même ton farouche que le roi avait admiré chez lui : *Oui, sire!* Louis XI resta seul et tira sur diverses images de saints placés dans les embrasures et le long des murailles, de petits voiles ou rideaux qui semblaient disposés à cet effet. Tristan-l'Hermite entra et jeta lui-même plusieurs fagots énormes de bois de chêne dans l'immense foyer qui s'élevait, selon la coutume du tems, à plus des deux tiers de la hauteur de la salle. Le soupçonneux monarque exigeait de ces courtisans tirés de la fange tous ces services domestiques auxquels leur naissance les avait accoutumés, et qu'il aurait craint de confier à d'autres qu'à ses complices. « Et toi, lui dit-il, mon pauvre Tristan à la longue barbe, toi qui tonds de si près mes peuples, quand je te les livre pour le bien de l'état, tu

viendras souper avec nous, et apporter ta mine hâve à côté des grosses joues et du teint vermeil de notre ami le cardinal. Mais quand l'affaire sera faite! point avant, tu m'entends bien! »

Tristan se retira en inclinant la tête. Plus je considérais ce vieux roi resté seul, plus je m'étonnais que l'amour pût encore être un des mobiles de son existence : le dégoût et le mépris étaient les seuls sentimens que son apparence même pût inspirer. Il était évident que la sensualité la plus grossière lui tenait lieu d'amour, comme le fanatisme le plus bas et le plus atroce lui tenait lieu de piété. Son chapelet, qu'il avait glissé dans la manche de son pourpoint, en ressortit, et fut de nouveau accompagné d'exclamations et de murmures sacrés, pendant que, les pieds placés sur les chenets gothiques sculptés en bronze et portant l'écu de France, il se chauffait en attendant la belle Lyonnaise et le cardinal la Balue.

La scène, qui avait déjà pris un caractère assez bizarre, devint plus singulière encore lorsque le chef de la monarchie française se

trouva assis entre une femme assez belle, mais dont le visage et l'allure trahissaient les habitudes du vice, et le prince empourpré de l'église romaine. En face se trouvaient les fauteuils d'Olivier et de Tristan, qui servaient et qui desservaient avec la célérité et l'adresse d'hommes depuis long-tems façonnés à ce métier de servitude. Il serait long et déplacé de répéter ici tous les propos égrillards, toutes les plaisanteries de mauvais lieu que se permettait ce Tibère, devenu Rabelais. « Tristan, dit-il vers le milieu du repas, quel dessert avez-vous? » Puis, sans attendre sa réponse, et en fronçant un de ses sourcils : « Mon ami Tristan, je vous recommande le fruit du roi, le *messire Jean*, entendez-vous? c'est un fruit excellent pour ma soif royale. Déjà la Touraine vous doit plus d'un fruit nouveau suspendu aux branches de ses arbres. Que saint André nous le pardonne; nous ne voulons que le bien de notre royaume et la gloire de Dieu! »

Il fit alors le signe de la croix, et Olivier Tristan sortit. Le roi s'amusa long-tems à plai-

santer le cardinal la Balue sur sa gourmandise, sa paresse et sa luxure. Ses railleries bourgeoises ne manquaient ni de sel ni de trait : le malheureux prélat, gonflé d'orgueil, avalait l'humiliation à pleines coupes à ce repas intime, et l'on pouvait voir percer dans son dépit mal caché quelques indices de cette trahison qu'il osait méditer déjà, et que son convive lui fit plus tard expier par une longue détention dans ce même château.

Cependant, malgré la fantasmagorie de ce songe, je me lassais du spectacle d'une orgie triviale, mêlée de sarcasmes qui tenaient à la fois à des habitudes basses et à un cœur méchant. Un nouveau tour de conversation lui prêta plus d'intérêt. La pénétration de Louis XI lui avait fait deviner les pensées secrètes du cardinal, et la trahison à peine conçue. Quittant les agaceries grossières dont la belle Lyonnaise était l'objet : « Mon révérend prince et beau cousin, buvez donc de ce vin d'Orléans, et quittez ce visage sombre, qui ne va pas mieux avec l'écarlate de votre robe qu'un homard qui serait resté noir au milieu d'un plat d'écrevisses

rouges. Il ne faut pas avoir de l'humeur, mon cher cardinal, contre un roi qui vous admet à sa table, et qui a de grands secrets politiques à transmettre à votre prudence. Le dépit est père de la perfidie, et la perfidie.....» Tristan, s'écria-t-il sans se lever, mais d'une voix forte et rauque, *le messire Jean! le messire Jean!*

Aussitôt je vois deux portes s'ouvrir, et un corps, balancé par un nœud coulant, agité en dehors et en dedans de la salle, s'offrit à mes yeux épouvantés. Tristan, et deux exécuteurs du second ordre, se tenaient derrière la victime. Le cardinal, pâle et défait, laissa tomber son verre, et se mit à sourire avec la grimace la plus hideuse dont jamais mortel ait été capable. La femme poussa un grand cri, et Louis XI, reprenant le ton doucereux et calme : « Ah! messire Jean d'Armagnac, vous voilà bien bas, ou plutôt bien haut! Ce sont de tristes nécessités de notre devoir de roi, n'est-ce pas, Tristan? Vous siéger auprès du cardinal, dont la figure a blanchi comme un champ qui se couvre tout à coup de neige, et qui, sans doute, ne voudrait pas prendre en main la cause de celui

qui menaça notre autorité, messire Jean de Nemours-Armagnac, ici présent. Pauvre pécheur! j'ai dû exercer la justice divine sur sa personne. Mais fermez ces portes; je veux que le cardinal digère à son aise. Tristan, les patrouilles sont faites, les herses levées, les nids d'hirondelles garnis? Quant aux enfans, je les réserve..... »

Une horreur inexprimable m'éveilla, couvert d'une sueur froide et abondante. Il me semblait que j'allais suivre ces malheureux enfans jusqu'à Paris, où, par un raffinement de cruauté inconnu aux Héliogabale, on décapita de nouveau le cadavre défiguré du malheureux, en forçant ses trois fils à rester placés sous l'échafaud! Le lendemain, j'allai visiter le château du monstre. Une métairie en ruines, des voûtes comblées, des puits à moitié détruits, voilà tout ce qui reste de ce repaire. De petits enfans jouaient dans les *oubliettes*, et une vache ruminait paisiblement sur un débris de tour renversée, où je reconnus la forme des anciens créneaux. Le tems, qui a détruit la caverne de Louis XI, n'a pas respecté davantage l'histoire

que Montesquieu avait tracée de son règne : mais son nom reste, son souvenir subsiste ; et, en dépit de l'éloge satirique que Duclos a consacré à ce génie pervers, les historiens continueront à classer Louis XI parmi les hommes célèbres, comme Buffon a classé la hyène dans son système de la nature.

N° XII. — 1er *septembre* 1823.

DEUX CARACTÈRES.

Age mellows the anguish of the heart.
BURTON, *Anatomy of Melancholy.*
L'âge adoucit les chagrins du cœur.

J'ÉTAIS incertain, je l'avoue, sur la route que j'allais prendre. Des régions que je n'avais pas encore explorées me cernaient, pour ainsi dire, sur trois points. J'avais à choisir entre l'Auvergne, la Bourgogne et l'Orléanais. Je me souvins qu'une personne de ma connaissance demeurait à *Veuves*, à peu de distance de Tours : ce souvenir fit pencher la balance; j'écrivis à Veuves, et j'allais suivre immédiatement ma lettre, lorsque mon hôte du *Faisan*, véritable prototype du *Falstaf* de Shakespeare, vint me demander, le bonnet à la main, si je ne pourrais pas prendre une place dans une chaise de poste

qui allait repartir pour *Périgueux*, sous la conduite d'un ecclésiastique qui se rendait dans cette ville.

Cet homme avait-il lu sur mon visage ma qualité de voyageur errant et deviné l'extrême incertitude de mes plans de pérégrination? Un sourire qui se dessinait grotesquement sur sa face arrondie me l'eût presque fait penser. Je lui répondis que mon dessein était de me rendre à Veuves, pour aller à Orléans; que je ne comptais me rendre à Périgueux que dans un mois, après avoir visité la Rochelle, Rochefort et Saintes.

On porta ma réponse.

Un homme de taille haute, de stature bizarrement élancée, au visage maigre, au long nez, à la chevelure noire, surmontée d'une calotte également noire, entra dans la chambre où j'étais. Il y avait de la sévérité dans ses traits, mais point d'affectation ni d'hypocrisie. Il vint à moi d'un air ouvert et franc qui me prévint en sa faveur. « Qu'à cela ne tienne, me dit-il *ab abrupto*, vous voyagez pour votre plaisir et moi pour le mien. L'état stationnaire me fatigue, et la solitude me pèse; aussi je voyage et je choisis

mes compagnons de route. On m'a parlé d'une tournée que vous voulez faire dans l'Orléanais; j'en viens; je ne puis vous y accompagner, mais j'ai moi-même quelques visites d'ancienne amitié à faire à Châteauroux et Amboise; et si vous y consentez, dans un tems donné, nous nous retrouverons ici pour accomplir ensemble le voyage de découverte, où je suivrai votre allure. »

J'accédai facilement à des propositions si aimables et nous convînmes mutuellement de nous retrouver à Tours dans un mois, jour pour jour, dans cette même auberge. Il continua:

« Je suis prêtre; j'étais curé. J'ai dû cesser de l'être. Quand je suis devenu riche, j'ai voulu faire le bien, ouvrir des écoles, et concourir à la prospérité de mon petit pays. On ne l'a pas voulu : je suis parti, décidé à chercher sur la face de la terre, comme l'Alceste de Molière,

Un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on eût la liberté.

Je ne l'ai pas trouvé encore.

» — Vous avez donc bien tourmenté vos paroissiens?

» — Non, monsieur, ils ne me reprochent rien.

» — Mais quel est votre crime?

» — Je suis janséniste ; et puisque notre liaison d'un moment doit se continuer, je vous dirai mon nom ; je me nomme *Mersan*. J'ai cru pouvoir expliquer la religion à la manière de Bossuet, préférer saint Augustin à M. de Maistre, et les doctrines sévères d'Arnault à la dévotion aisée d'Escobar. J'ai cru que la puissance spirituelle devait laisser la temporelle agir en liberté, que l'église universelle ne se rencontre pas dans un seul homme ; que les seuls sauveurs de la monarchie ne peuvent se trouver dans les rangs des meurtriers du meilleur des princes : voilà mes dogmes, voilà mes crimes. Anathème! anathème! s'est-on écrié. Le loup était dans la bergerie. Je me suis hâté de quitter un troupeau que j'aimais, et dont le renard s'est bientôt rendu maître. »

Je tendis la main au brave ecclésiastique dont les yeux se mouillaient de larmes au souvenir de ce troupeau qu'il avait quitté. « Vous me forcez, lui dis-je, à regretter beaucoup la lettre que je viens d'écrire et que ma présence à Veuves doit suivre immédiatement. Je suis plus fâché que je ne puis vous le dire de ce retard d'un mois, qui

diffère notre voyage. Mais croyez que je ne souffrirai pas que vous vous détourniez de votre route. Je suivrai la vôtre et je prendrai le chemin de l'école, c'est-à-dire, le plus long pour arriver à mon but.

» — Les hommes, me dit-il en souriant, s'y prennent-ils d'autre manière? »

Nous fixâmes définitivement le jour précis de notre rendez-vous, et je le quittai, non sans quelque dépit d'avoir, par ma précipitation, manqué l'occasion favorable de connaître mieux un homme spirituel et distingué, dont la lutte contre l'injustice des hommes me semblait porter tous les caractères d'une ame belle et généreuse: en dépit du proverbe : Ce qui est différé est bien souvent perdu!

Je partis de Tours, et le lendemain, d'assez grand matin, en arrivant à Veuves, petit village situé sur la rive droite de la Loire, je m'empressai de m'informer de l'endroit où logeait le fils de l'un de mes anciens amis, long-tems membre de l'une de nos principales cours de justice. On m'indiqua une closerie charmante, dont les vignes sont baignées par le fleuve, et dont le peu d'étendue est compensé par les beaux as-

pects qu'elle commande et par l'excellent rapport du vignoble, c'est là que je trouvai ce jeune homme, que j'avais eu occasion de voir à Paris et de surveiller pendant le cours de ses études. A peine eut-il reconnu le vieil Hermite, qu'il me sauta au cou et me dit : « On vit tant aujourd'hui en peu d'années, et les leçons que donne la vie sont si nombreuses et si fortes, que l'on peut, comme vous voyez, anticiper sur l'âge de la philosophie et devenir, avant la maturité, presque aussi sage qu'un saint homme comme vous. J'espère, mon cher anachorète, que vous ne dédaignerez pas la solitude de votre jeune ami, dont vous avez, il y a dix ans, surveillé les travaux, protégé l'étourderie et grondé la folie. Il faut vous reposer, et goûter un peu de ce vin clairet qui n'est pas mauvais, bien qu'il soit de mon crû. Je vous demanderai ensuite la permission de vous présenter ma femme, tout occupée de ses soins champêtres et de l'éducation de mes deux enfans, *Germain* et *Ninette*. J'ai été avocat, peintre, poète, soldat; je suis vigneron. Je ne dépends plus des hommes, mais des caprices de la saison. Dans cette belle province, et sur ce coteau fertile, où mon père m'a

laissé cette petite maison que j'embellis tous les mois, il est rare que j'aie à me plaindre d'une mauvaise année. Je dépensais beaucoup plus dans le monde, et ma récolte était beaucoup moins productive. Misanthrope de bonne heure, j'ai pris mon parti; je laisse la sottise et la circonstance dominer les familles comme les empires, l'intrigue et l'avidité disposer de la fortune; les uns exploiter l'ignorance publique, et les autres aviver, à leur profit, les sources de la guerre civile; j'entends de loin le bruit du monde, comme le murmure vague d'un orage éloigné, et je me trouve heureux, autant qu'il est permis à l'homme de l'être. »

J'admirais la singularité de ce langage, mêlé, comme on voit, de misanthropie, de raison et de poésie; je comparais ce caractère, à la fois fougueux et tendre, avec la résignation beaucoup plus philosophique du respectable M. *Mersan;* j'établissais un parallèle entre le jeune misanthrope casanier et le vieux janséniste voyageur. Je félicitai cependant *Valbreuse* (c'est le nom que je prête à mon jeune élève) de ce qu'il avait pu, sans regret et sans peine, échapper à ces plaisirs bruyans dont le souvenir

poursuit presque toujours ceux qui prétendent s'en isoler. Sa maison était réellement le plus joli des hermitages : au-delà du vaste lit de la Loire, la Sologne offrait un rideau de pins, de peupliers, de bruyères et de buissons ; le regard parcourait avec délices les collines de la rive droite du fleuve, toutes couvertes de vignobles mêlés d'arbres à fruits. Je visitai le petit enclos de Valbreuse, dont je trouvai la femme occupée à donner ses ordres pour la taille des vignes. Après avoir causé quelque tems avec elle, je fus persuadé que le bonheur dont mon jeune ami m'avait fait une description si intéressante, ne dépendait pas uniquement, comme il paraissait le croire, de la situation indépendante où il avait su se placer, et de l'heureuse contrée dont il était l'un des plus humbles et des plus aimables habitans.

On se lève de bonne heure à la campagne, et quatre heures du matin n'avaient pas encore sonné à l'église de Veuves, quand Valbreuse me trouva assis sur un petit banc rustique qu'il avait placé sur le penchant du coteau, à l'endroit d'où la perspective se présentait sous l'aspect le plus magnifique et le plus complet. « J'a-

vais déjà parcouru dans ma première jeunesse, dis-je à Valbreuse, cette partie de la France, ou plutôt ce jardin continu, arrosé par le plus beau fleuve du royaume. Mais, dans l'âge des passions, la beauté de la nature physique frappe moins vivement l'esprit : l'ame, toujours émue, toujours charmée ou tourmentée par les voluptés ou les chagrins qu'elle se crée, semble à peine avoir le tems de s'intéresser aux spectacles brillans ou terribles qui l'environnent. A mesure qu'elle se refroidit et se calme, elle s'occupe moins d'elle-même; et se mêle davantage aux scènes de la nature. C'est maintenant surtout, dans le silence des désirs et des folles espérances, que je remarque avec enthousiasme les beautés de ce pays enchanteur. La nature n'est ici ni imposante ni sévère : tous ses tableaux sont gracieux, toutes ses productions utiles et belles; arrosée sur tous les points par une foule de ruisseaux rapides, c'est la contrée heureuse dont parle le poète :

La terra molle, dilettosa e felice
Simili a se gli abitator produce.

Il y a des régions plus majestueusement pit-

toresques ; aucune ne réunit à cette variété de paysages, toujours gracieux et gais, des fleuves aussi limpides, des coteaux chargés de vignes aussi fécondes, qui, suspendues sur leurs flancs, se mêlent à des bouquets de bois, et entourent de jolies chaumières habitées par une population laborieuse et paisible. Nulle part la vue n'embrasse un horizon plus riche en cultures diverses, ou couronné par de plus vertes forêts : c'est, comme on l'a dit depuis long-tems, le jardin de la France, et je ne m'étonne pas que les rois l'aient, en effet, choisi pour leur séjour de prédilection.

» — Il y a, me dit Valbreuse en souriant, une ombre à ce charmant tableau. Devant vous est la Sologne, couverte d'eaux stagnantes, de genêts, de bruyères, de sables stériles, et habitée par une population languissante et pauvre, qui long-tems arrosa de ses sueurs un sol ingrat qui suffit à peine à la nourriture de ses rares habitans. Heureusement des desséchemens progressifs, et la présence de quelques riches propriétaires, semblent promettre à cette partie du département un avenir moins triste.

» — Oui, lui dis-je en fixant mes regards

sur la rive gauche de la Loire, c'est une singularité fort bizarre que cette espèce d'*Oasis* inculte, au milieu de la région la plus fertile. Vous avez piqué ma curiosité d'observateur, et ne fût-ce que pour jouir plus complètement, par le contraste, des beautés de la Touraine, je compte me détourner un peu de la route que je m'étais promis de parcourir, et m'enfoncer sans crainte dans le pays sauvage dont vous me parlez.

» — Dans ce voyage, qui ne peut être de long cours, vous me permettrez, j'espère, d'être votre guide. Je dois précisément me rendre à *la Loge*, village situé au centre de la Sologne, où j'ai à régler quelques affaires d'intérêt, des baux de fermages à renouveler, et une légère liquidation à finir : c'est le seul souci litigieux que j'aie conservé dans ma retraite. Eh vite, bon Hermite : aujourd'hui même, si vous le voulez, nous passerons la Loire, et nous nous acheminerons, en pélerins véritables, vers ces rives inconnues. »

N° XIII. — 15 *septembre* 1823.

UNE TOURNÉE EN PAYS PERDU.

And nearest to those grounds of happiness...
The meagre herbage, fleshless, lank and lean;
For now he passed through lanes of burning sand
Bounds to thin crops of yet uncultured land.
CRABBE's *Poems.*

Près de cette région heureuse était un pays inculte, où ne se trouvaient que de maigres herbages. Il traversa des chemins frayés dans un sable stérile, et ne vit partout qu'un sol dont la culture était loin de corriger l'infécondité naturelle.

Je me mis donc en route avec ce jeune misanthrope, qui corrigeait, à force d'amabilité, ce que cette triste doctrine peut avoir de repoussant et surtout de peu convenable à l'âge des plus douces illusions.

Je fais grâce à mes lecteurs et des préparatifs de notre départ et du passage de la Loire dans un bateau qui appartenait à Valbreuse. Cependant cette courte traversée n'était pas sans intérêt; il faut avoir comme moi vu le soleil se

lever et atteindre son zénith sous toutes les latitudes, il faut pouvoir comparer dans sa mémoire les pompes de la nature sous le tropique et les beautés plus modestes et pour ainsi dire plus chastes de nos régions tempérées, pour comprendre toute cette émotion de volupté paisible dont un vieil hermite est saisi, quand, après tant de fatigues et de courses lointaines, il voit se développer au loin les bords sinueux de ces rives natales, plus riantes et aussi belles que les côtes les plus éloignées. Il est des associations d'idées singulières dont la raison ne peut se rendre compte et dont l'effet est incontestable. En s'éloignant de la terre, en voguant sur une eau limpide, il semble que l'on s'isole des passions humaines, et que l'ame s'ouvre plus facilement aux vagues rêveries et aux lointains souvenirs. Le calme de la nature, la fraîcheur de l'atmosphère, l'admirable coup d'œil offert par ce fleuve, ravivaient pour ainsi dire tous les souvenirs d'une vie agitée dont les images se pressaient dans mon esprit. Je pensais à ces rives de la Loire, dernier asile de notre gloire en 1815, et remontant le cours des siècles, je confondais dans mes souvenirs les noms des Dunois,

des Henri IV, des Clisson, des Sully, avec ceux des Pajol, des Roguet, des Excelmans, des Reille, des Bachelu, des Delort, des Lamarque, et de tant d'autres héros dont ces rives garderont la mémoire. Enfin je m'abandonnais à une véritable rêverie de roman moderne, quand Valbreuse me tira de cet assoupissement physique et de cette *allucination* morale, comme disent les magnétiseurs, pour m'annoncer que notre barque venait d'aborder et qu'il en fallait descendre.

Le premier aspect de la Sologne était loin de justifier la mauvaise réputation du pays. Ces bois, ces buissons, ces bruyères, d'un si faible produit pour ceux qui les possèdent, ont un caractère particulier aux yeux du voyageur mélancolique qui aime à retrouver dans les tableaux de la nature un aliment aux idées chagrines qui l'obsèdent; mais à mesure qu'on s'éloigne des rives de la Loire, le spectacle change, et déjà ce n'est plus la nature attristée, c'est la nature expirante qui s'offre à nos regards. Plus de pâturages, plus de vergers, plus de vignes même; des plaines de sable à perte de vue, des marais fétides : les bois, les hameaux que l'on rencontre de loin à loin dans ces tristes campagnes semblent les

derniers produits d'une terre épuisée. Les êtres les plus vivans, j'ai presque dit les plus intelligens que l'on trouve au cœur de la Sologne, sont des troupeaux d'oies sous la conduite d'un conducteur armé d'une gaule, à l'extrémité de laquelle flotte un morceau d'étoffe de couleur éclatante.

Quoi qu'il en soit, s'il est vrai que M. Depping le géographe, qui a exploité les beautés de la plupart des régions de la terre, n'a rien trouvé à dire de celle-ci, il est bon d'observer que dans cette contrée si pauvre il y a quelque chose de plus étonnant que de jolis paysages ou des sites sauvages; ses habitans ont conservé, au milieu de la France civilisée, leur innocence primitive et leur honnêteté naturelle. Ce sont, il faut l'avouer, les plus ignorans de tous nos compatriotes : les Bas-Bretons sont des aigles auprès d'eux. « Cette observation, me dit mon jeune ami, ne viendrait-elle pas à l'appui des systèmes du philosophe dont commence à se moquer notre siècle industriel, et pour lequel ma vénération augmente à mesure que la corruption des principes et la folie des gouvernemens prouvent la décadence croissante de l'Europe? Jean-Jacques s'était contenté de

dire qu'une fois la civilisation infiltrée dans le corps social, il se corrompt par un progrès lent et proportionné à celui des arts. Les économistes l'ont tourné en ridicule ; les parlementaires ont brûlé ses livres, et je persiste à croire qu'il avait seul raison contre son siècle et contre les docteurs.

» En Sologne, continua-t-il vivement, au moment où j'allais opposer des raisons à ces raisonnemens ; en Sologne, par exemple, il y a peu de lumières, peu d'écoles, point d'avocats, de notaires, d'avoués, et point de crimes. Depuis plus d'un demi-siècle, aucun Solonais n'a été traduit devant une cour d'assises. La pauvreté du pays n'engage presque jamais ses habitans à passer la Loire et à s'enrichir aux dépens des gens civilisés de l'autre rive. La simplicité des mœurs règne ici ; les maisons ne sont fermées que par un loquet ; on ne sait ce que c'est qu'un vol et encore moins un meurtre. »

Il avait à peine fini son discours quand nous aperçûmes devant nous une douzaine de robes noires. Nous nous levâmes. « Ce sont, me dit Valbreuse, des missionnaires qui parcourent le pays. Quelle conversion veulent-ils opérer? Je ne pourrais le dire. Je suis tenté de croire

que leurs travaux apostoliques seraient un peu plus utiles s'ils s'adressaient à nos vices sérénissimes, financiers et privilégiés, plutôt qu'aux peccadilles des pauvres citoyens de la Sologne. *Bridaine* pensait comme moi ; il ne voulait pas qu'on allât attrister les pauvres gens dans leur chaumière, leur parler d'humilité lorsque tout les écrase, et de pénitence quand ils supportent avec courage les privations de leur vie indigente. Partons, si vous voulez, bon Hermite, ces réflexions et cette rencontre exciteraient votre courroux philosophique, comme ils allument ma bile misanthropique. »

En effet, nous nous éloignâmes rapidement sans nous apercevoir, ni l'un ni l'autre, que ma montre, que j'avais tirée, était restée avec mon mouchoir sur le gazon brûlé par le soleil, sur lequel nous avions, pour un moment, fait élection de domicile. Après une heure de marche, je voulus connaître l'heure, et, ne trouvant plus ma montre, j'allais retourner sur mes pas, quand je vis accourir un paysan qui me remit entre les mains les deux objets que j'avais perdus. Ce paysan, qui savait à peine ce que c'était qu'une montre, refusa obstinément l'argent que je voulus lui

donner comme récompense de la peine qu'il avait prise et d'une probité si remarquable. « Ma foi, dis-je à Valbreuse, en voyant s'enfuir notre pasteur qui retournait à toutes jambes à la garde, non pas de ses moutons, mais de ses oies, je commence à ajouter une foi sans réserve à vos observations, qui m'avaient paru jusque là dictées par votre amertume misanthropique, et par conséquent mêlées de quelque injustice. J'en reconnais ici la justesse, et je ne craindrai pas de consigner dans les mémoires de mes voyages cette remarque, la seule qui me paraisse plaider en faveur de l'ignorance, mais qui n'est, après tout, qu'une exception à une règle générale. »

Mon guide m'apprit qu'il réservait à un voyage spécial la revue des nombreux châteaux qui couvrent le Blaisois et la Touraine. Cependant nous ne pûmes nous empêcher de remarquer le *château de Condillac*, auprès duquel nous passions. Ce domaine patrimonial a été respecté par les révolutionnaires, à qui le nom célèbre du philosophe pouvait avoir imposé. Je ne vis pas sans une sorte d'émotion respectueuse cette solitude antique, consacrée par le nom du seul métaphy-

sicien lucide que j'aie encore rencontré. En vain l'on embrasse aujourd'hui, comme Ixion, les idoles nuageuses de la Germanie; jamais on ne procédera dans les sciences d'une manière utile, que comme l'a fait Condillac, en partant du connu pour arriver à l'inconnu. Ce que nous savons le mieux, c'est nous-mêmes. C'est à nos sensations, à nos sens, à notre être palpable et physique que nous devons les seuls renseignemens utiles sur notre nature psycologique. Commencer par établir, au dessus du monde réel, une nature mystérieuse que chacun façonne à son gré, c'est ne vouloir rien connaître, et se proposer un rêve pour résultat définitif de toutes recherches scientifiques. Non que je veuille réduire au *caput mortuum* de la nature humaine notre intelligence et nos facultés, mais je veux que la raison s'arrête aux limites qui lui sont imposées et ne s'enivre pas de folles doctrines, sans utilité pour le monde, et sans résultat moral.

Pendant le cours de mon voyage à travers la Sologne, je fis observer à mon compagnon de route que les arbres en quelques endroits venaient très-bien sur ce sol aride, et que de tems

à autre des filons de terre argileuse promettaient de bonnes récoltes à une culture patiente. Je finis par le forcer de convenir qu'il ne manquait à cette partie du département, selon lui si cruellement déshéritée de la nature et absolument abandonnée par une administration paternelle, qu'il ne lui manquait, dis-je, que des habitans et surtout des agriculteurs habiles et opulens, pour en faire en moins d'un siècle un pays aussi riche, aussi beau que les départemens voisins, et changer peut-être cet enfer en Eden.

N° XIV. — 1er *octobre* 1823.

COUTUMES DE LA SOLOGNE.

Campestres melùs Scythæ
Vivunt et rigidi Getæ.
HORACE.
Scythes et Gétules sont moins barbares.

« Vous connaissez, me dit Valbreuse, à notre retour dans sa closerie, l'état physique et matériel de la *Sologne*. Vous avez pu, d'après un exemple que le hasard vous a offert, juger du caractère moral de ses habitans. Cependant il y a, dans ce petit coin du globe, une foule d'autres particularités intéressantes pour qui veut faire des mœurs spéciales une étude plus attentive : vous ignorez quelles superstitions règnent encore dans cette Sologne, qui n'est pas à cinquante lieues de Paris.

» Si vous deviez demeurer parmi ces Illinois de la France une année entière, j'aimerais mieux

vous rendre témoin de leurs fêtes, de leurs superstitions, que de vous communiquer le récit toujours pâle de ces coutumes si piquantes en elles-mêmes par leur singularité; mais vous passez rapidement à travers la France, et je dois me contenter de vous offrir un abrégé fidèle de quelques bizarreries locales, tel que me l'a confié un curé vénérable dont la vie s'est écoulée dans un village de la Sologne. Je ne vous nommerai pas ce bon prêtre, à qui la congrégation ne pardonne ses vertus qu'en faveur de sa profonde obscurité.

» Les paysans de nos bourgades, dit le bon curé en question, ont à peu près la même idée de Dieu qu'un sauvage de son fétiche, et j'ai toujours eu la plus grande peine à effacer de ces esprits grossiers l'idolâtrie qui y germe comme dans un sol naturel.

» Mais la bonté du caractère des Solonais et la grâce de Dieu qui les a exemptés d'envie, d'orgueil et de cupidité, font que la superstition qu'on peut leur reprocher ne produit que des coutumes plus ou moins singulières, analogues à leur vie pauvre et à leurs idées bornées.

» On ne persuaderait pas à un paysan solo-

nais que, si sa jeune épouse enfonce elle-même l'anneau nuptial jusqu'à la troisième phalange, elle ne sera pas maîtresse au logis; que sa femme ne mourra pas la première si le cierge qu'elle tenait au commencement de la cérémonie se trouve à la fin plus court que celui du fiancé, ni que c'est une coutume ridicule de piquer jusqu'au sang par derrière le marié et la mariée, pendant la célébration de la messe, pour savoir lequel des deux sera jaloux. Ce sont des traditions ridicules et naïves conservées dans toute leur rudesse depuis l'époque de la domination romaine jusqu'à nous.

» Les noces sont la grande fête des Solonais. On invite à une noce, non-seulement le maître et la maîtresse de chaque maison, mais les domestiques, les journaliers, les infirmes et les enfans. Pendant que ce bataillon de conviés se rend à la noce du voisin, leurs maisons sont confiées à des mercenaires. Souvent on voit trois cents personnes assister à ces réunions solennelles, et ne retourner au logis qu'après deux ou trois jours de danses, de jeux et de festins continuels. Un garçon d'honneur fait inviter sa fiancée ou sa maîtresse à la noce où il

est convié, comme une fille d'honneur y fait inviter son amant : je dois ajouter que l'état d'amant et de maîtresse est un commencement de mariage, une liaison légitime dont personne ne se formalise et dont il est rare que les avances soient protestées de part ou d'autre.

» A un repas de noces, où nos paysans étalent tout le luxe de leur pauvreté, succède une quête en l'honneur des mariés. Tantôt la mariée cède aux filles d'honneur son bouquet de noces, et celles-ci, exécutant au milieu de la salle des pas rustiques, et se passant le bouquet de main en main, se rapprochent des convives, pendant que le ménétrier du canton fait jurer sous l'archet, le violon qui guide leur danse. Tantôt cette quête prend la forme d'une procession solennelle mêlée d'hymnes rustiques. Cinq paysannes composent cette procession : la première, vêtue de ses plus beaux habits, tient à la main une quenouille et son fuseau, la présente aux assistans et chante ce refrain gothique :

L'épousée a bien quenouille et fuseau;
Mais de chanvre, hélas! pas un écheveau.
Pourra-t-elle donc filer son trousseau?

» Cette complainte ouvre les cœurs et desserre les bourses. La seconde paysanne reçoit les offrandes dans le gobelet de l'épousée, la troisième verse rasade aux convives généreux, la quatrième essuie la bouche des buveurs avec une serviette qu'elle tient à cet effet, et la dernière, ordinairement la plus jolie, embrasse elle-même, et à la ronde, la compagnie tout entière, dont le nombre est souvent considérable.

» Je ne placerai-point, parmi ces usages qui n'étonneraient personne si le récit s'en trouvait dans une relation des mœurs laponnes, les cantiques en français barbare que l'on chante après grâces, et les fragmens de psaumes que la piété naïve y intercale souvent. Le dernier jour des noces, on ne manque jamais d'exécuter une espèce de cérémonie assez burlesque. Un pot de grès est placé au bout d'un bâton : on bande les yeux de la mariée, on l'arme d'une branche d'arbre et on la laisse seule et sans guide se diriger à l'aveugle vers le pot qu'elle doit briser : il ne lui est permis de frapper qu'un seul coup. Tous les invités, les yeux également fermés, en

font autant, et lorsque le pot est en débris, le vainqueur a le droit d'embrasser la mariée. S'il n'y réussit pas assez vite, on s'empare de lui, on lui fait un trône de feuilles, on lui verse à boire et l'on feint de trinquer avec lui. Le triomphateur est condamné à boire jusqu'à ce qu'il ait touché le verre d'un autre paysan qui le remplace et qui est de même remplacé.

» Je dois ajouter à ces amusemens rustiques (qui n'ont d'intérêt que celui de faire connaître toute la simplicité de ceux qui s'y livrent) la coutume de présenter à la mariée, le dimanche qui suit ses noces, une quenouille que le sacristain lui remet et qu'elle entoure de lin filé pour l'offrir ensuite à l'église, qui la vend à son profit. Quand le filleul ou la filleule d'un Solonais se marie, le parrain ou la marraine fait à son protégé un cadeau nommé *cochelin ;* ordinairement c'est une cuiller à café, un pot à l'eau, quelquefois un vase moins noble et non moins nécessaire.

» La plupart des fêtes que l'église chôme sont marquées en Sologne par des solennités locales. Le premier dimanche de carême, par exemple, on voit tous les champs ensemencés se

couvrir de flambeaux portés par des paysans qui se poursuivent en répétant la strophe satirique que voici :

Sortez, sortez d'ici, mulots!
Ou je vais vous brûler les crocs!
Quittez, quittez ces blés;
Allez, vous trouverez
Dans la cave du curé
Plus à boire qu'à manger.

» Le soir, après que ces vers, dont la *rime n'est pas riche*

Et dont le style est vieux,

ont retenti dans toutes les paroisses, on se réunit pour manger du *mi*, c'est-à-dire, dans le patois de la Sologne, de la bouillie de millet. Tout convié à ce festin doit apporter en entrant un pied de *nielle*, qu'il a cueilli dans sa course nocturne. C'est le *lichnis githago* des botanistes, du moins on peut voir dans cette coutume une apparence d'utilité publique. »

J'ai visité les savanes de l'Amérique, et si, dans les déserts primitifs de l'Orénoque, j'ai admiré plus de beautés naturelles et une plus

grande fécondité du sol, je dois convenir aussi que ces hommes, que nous flétrissons du nom de sauvages, m'ont paru beaucoup plus avancés sous le rapport des arts, de la civilisation et du perfectionnement des facultés de l'esprit, que les indigènes du petit pays enclavé entre Paris, Orléans, Dijon, Lyon et la Rochelle.

N° XV. — 15 *octobre* 1823.

DE CHATEAU EN CHATEAU.

There many a tower
And embossed battlement.
Sir WALTER SCOTT.

Là se découvrent mille tours antiques, avec des remparts arrondis, armés de créneaux.

J'ÉTAIS fort empressé d'achever la tournée que mon jeune ami m'avait fait commencer. « Demain matin, me dit-il, nous repartons. Vous me permettrez de m'arrêter peu de tems à *Romorantin*, malgré ses prétentions historiques; car il est bon que vous le sachiez, ce bourg, qui ne vaut pas le village de Passy, s'est appelé jadis (au dire des érudits solonais) *Rome la Seconde*, *Roma Minor*; les bourgs de *Chaumont-sur-Loire*, de *Saint-Dié* et de *Fontaines* ne recevront notre visite qu'après que notre curiosité, satisfaite, se sera arrêtée sur des objets sinon plus utiles, du moins plus intéressans. »

Je me livrai à sa direction. Je demande la permission à mon lecteur de le faire errer comme moi un peu à l'aventure, et sans autre itinéraire que celui qu'improvisait mon guide.

Nous repassâmes la Loire devant *Ménars*.

« Cette magnifique habitation, me dit Valbreuse, appartient aujourd'hui au maréchal Victor, duc de Bellune. Les destinées de ce château changèrent plus d'une fois. Sous Henri II, il était la propriété du secrétaire d'état Buthier. Guillaume Charron, conseiller d'état, le rebâtit sous Louis XIII. Stanislas, de Pologne, vint l'habiter en 1727; et la fameuse demoiselle Poisson, moins honorablement et plus généralement connue sous le titre de marquise de Pompadour, habita cette retraite, que son royal amant fit réparer et décorer pour elle avec magnificence, après le départ de son auguste beau-père.

» — Au moins, mon cher Valbreuse, sa destination présente me réconcilie un peu avec sa splendeur ancienne.

» — Oui; mais je ne peux oublier son histoire; et l'éclat dont brilla la maîtresse de la couche royale se *blasonne*, pour me servir d'une antique

expression, à travers les allées verdoyantes et les colonnes de ce palais.

» Vous avez vu, bon Hermite, le côté roturier, pauvre, désolé de notre contrée; des paysans sauvages comme des Samoyèdes, honnêtes gens comme s'ils n'étaient d'aucun pays. Suivez-moi pendant quelques jours : je vous ménage un spectacle tout différent.

» Aucun département de France n'offre une aussi grande quantité de manoirs seigneuriaux, distribués ou plutôt pressés sur une égale étendue de terrain. Vous n'êtes ni assez romantiquement féodal, ni assez ridiculement exclusif pour dédaigner ou pour adorer ces débris du tems passé. Ils se rattachent à de tristes, souvent à d'horribles souvenirs; mais cette magie que l'antiquité répand sur les objets contemporains de nos aïeux, les environne et les couvre : c'est le phénomène du *mirage;* une illusion brillante fascine notre imagination. A l'aspect de ces tourelles, dont les feux du jour le plus pur ne peuvent éclairer à la fois toutes les parties, tant l'adresse des architectes gothiques a multiplié les saillies et les irrégularités de la construction pour rendre la défense plus facile; à la vue de ces

ponts-levis, de ces crénaux, de ces poternes encore existantes ; à la vue de ces monumens où un mélange d'ombre, de lumière, de pierres mousseuses et de fleurs sauvages forme mille tableaux dignes de la touche originale de Bouton, l'esprit se crée plus d'un brillant fantôme, et réalise pour ses menus-plaisirs les chimères de la chevalerie, que de graves historiens ont voulu nous donner pour de regrettables réalités. Vous ne verrez pas sans intérêt, mon cher Hermite, ces reliques que je pourrais appeler sanglantes, sans employer une figure de rhétorique trop hardie ; mais l'intérêt que vous y attacherez se mêlera d'effroi ; vous croirez voir s'élever à vos yeux ce géant bardé de fer, ce colosse qui prétendait, comme le Satan de Milton, « soutenir » sur ses épaules d'Atlas le poids de la monar» chie universelle,

» *With Atlantean shoulders to bear monarchy* » ;

la féodalité, en un mot, tyran des rois et des peuples, et qui a fini par assurer dans certains pays la puissance du despotisme, dans certains autres, comme en Angleterre, la prépondérance de l'aristocratie, à laquelle un esprit

national invincible sert de contrepoids démocratique. »

Nous commençâmes par visiter quelques châteaux qui environnent la ville de Blois; à *Celletes*, celui de *Beauregard*, dont le Gaulois Ronsard célébra l'*apollyne beauté* en termes qui n'étaient d'aucune langue. Le possesseur actuel de ce château, l'un des plus honorables généraux de l'ancienne armée, le général Préval, nous y offrit la plus aimable hospitalité. C'est surtout sous ces vieux donjons de la féodalité que j'aime à retrouver les guerriers illustres qui ont, pendant un quart de siècle, enchaîné la victoire sous les drapeaux de la France. Il y a quelque chose d'agréable à penser que ces chevaliers, que ces barons d'autrefois ont fondé l'asile où quelques héros jouissent aujourd'hui d'un repos glorieux dans la retraite où la reconnaissance de la patrie les accompagne. L'imagination la plus chevaleresque n'a rien à créer dans le château de Beauregard, en voyant le général se promener dans la *galerie des rois* * avec ses trois filles, aussi

* Il existe à Beauregard une galerie extrêmement curieuse qui renferme les portraits des rois de France des trois races, et de leurs plus illustres contemporains.

remarquables par leur beauté que par leur grâce et leurs talens. *Jean du Thiers*, secrétaire de Henri II, et les seigneurs de Beauregard qui lui succédèrent, MM. *Ardier*, commencèrent à embellir ce château si heureusement situé.

A *Chailles*, sur un coteau, le château de *Villelonet* nous frappa par sa position tout-à-fait gothique. C'est un observatoire d'où les seigneurs pouvaient étendre leurs regards jusqu'aux dernières limites de la Touraine, de la Sologne et de la Beauce.

Non loin de là, je vis le château de *Pezai*, berceau d'un diplomate de l'école de Maurepas, d'un poète de l'école de Dorat, du marquis *Masson de Pezai;* je passai vite, en répétant quelques vers joliment tournés qui composent toute la gloire du marquis poète.

A *Saint-Claude*, en face de *Ménars*, où nous revînmes après cette première course, j'admirai l'élégance et la conformation du château de *Nozieu*, qui sert de point de vue au premier de ces châteaux. Mon guide m'apprit que Jean Charron, conseiller du roi en ses conseils, avait fondé ce bel édifice.

Je me contenterai de noter ici les noms et les

particularités distinctives des châteaux nombreux, sous les murs desquels Valbreuse m'entraîna tour-à-tour. Celui d'*Herbault*, situé dans le canton de *Bracieux*, fut construit, me dit mon *cicerone*, par François de Foyal, maître d'hôtel de François Ier. En 1600, il devint l'apanage de la famille Phélippeaux. On y admire une chapelle élégante d'ordre dorique. *Saumery*, propriété du marquis de *Saumery*, dans la commune d'*Huisseau*, fut habité, depuis Henri IV jusqu'à la révolution, par la famille de ce nom, à laquelle appartenait exclusivement, sinon par un droit armé, du moins par une succession non interrompue, le gouvernement du château de *Chambord*. Valbreuse me fit remarquer, dans le beau château de *Ville-Savin*, situé dans la commune de *Tours* en Sologne, quelques fragmens de peinture sur cristal, très-bien conservés; je m'étonnai du degré de perfection qu'avait atteint chez nos ancêtres un art aujourd'hui oublié. *Breton de Villandry*, secrétaire des finances, l'a fait construire, sous François Ier, de son bien, de celui du maître et de celui de l'état.

Le *Beuvron*, rivière sur laquelle est jeté un

vieux pont de pierres, nommé le pont d'*Arriant*, baigne les murs du château de Ville-Savin. Le jardin, le parc, le verger, les toitures sur lesquelles l'or rayonne encore, tout se ressent de cette magnificence à laquelle se sont toujours livrés les hommes qui manient librement les deniers de l'état.

Cheverny, dans la commune de ce nom. Plusieurs familles illustres le possédèrent tour-à-tour. En 1528, Philippe Hurault de Cheverny vit le jour dans ce château. Chancelier de France sous Henri III et Henri IV, il y écrivit ses mémoires, publiés sous son nom, et y mourut en 1599. Reconstruit, en 1634, par son fils, il appartient aujourd'hui à un banquier portugais, M. *Guillot*. Ce château, le plus beau du pays, consiste en un corps de logis accompagné de deux pavillons doubles qu'un dôme élégant couronne. Les croisées, dont les pierres sont toutes *en bossage*, se font admirer par le fini du travail. De belles eaux vives répandent la fraîcheur et la fertilité dans le parc, que la complaisance du propriétaire actuel nous permit de parcourir.

Le château d'*Onzain* nous rappela des sou-

venirs plus variés et même plus antiques. La construction en est ancienne et remarquable. En 1183, les seigneurs *de Naillac* le bâtirent. Le prince de Condé y fut enfermé après la bataille de *Dreux*, par Catherine de Médicis. Au milieu du dix-huitième siècle, M. le comte *de Varax* en était propriétaire. Ce fut là que Voltaire, ami du comte, composa deux chants de ce poëme que la morale n'avoue pas, mais que les muses adoptent parmi leurs plus brillantes créations; ce château singulier a servi de modèle au château de *Cutendre*, et le couvent de la *Guiche*, situé à peu de distance, est le prototype du couvent où sœur *Besogne* signala sa mâle vaillance.

Catherine de Médicis, dont le nom hideux se retrouve sans cesse dans les souvenirs de cette belle contrée, habita, pendant les guerres de religion, le château de *Freschines*, que nous visitâmes dans la commune de *Villefrancœur*. Destiné à servir d'asile aux malheureux pendant les guerres civiles, il offrit une retraite, du tems de la fronde, à la duchesse d'Aiguillon et à ses enfans. Le célèbre *Lavoisier* y demeurait, et ses principales expériences venaient de l'illustrer

plus que le nom d'une reine et celui d'une duchesse, quand la révolution, plus cruelle que la fronde et la ligue, en arracha l'immortel auteur de tant de découvertes utiles pour le jeter sur l'échafaud.

Un château moderne, celui de *la Motte Beuvron*, en Sologne, nous arrêta peu de tems. De construction récente, et habité précédemment par un seigneur polonais, il ne nous offrait ni souvenirs antiques, ni pensées nationales.

Le château de *Selles-sur-Cher* est un peu plus ancien. Il remonte aux premières années du dix-septième siècle; bâti par le frère cadet du bon ministre Sully, il est devenu la propriété d'une compagnie de négocians. Il est naturel de penser que l'utilité personnelle l'emportera sur toute autre considération; quelque partisan que l'on soit de l'industrie, on doit regretter que les destinées de ce beau domaine semblent le dévouer à une ruine certaine, et que l'intérêt de ses nouveaux possesseurs ne les engage pas à le respecter.

« Nous ne sommes pas au bout de notre course, me dit mon jeune guide; voici le château *du Plessis*, dont la régularité élégante

contraste avec les manoirs que nous avons examinés récemment. L'époque de sa construction ne remonte que jusqu'à Louis XIV, et *Lenôtre* en a dessiné les jardins, où le quinconce et la taille des ifs annoncent encore le règne de cette monarchie absolue, sous l'empire de laquelle les arbres comme les hommes étaient privés de toute liberté naturelle, ne pouvaient croître et se développer que dans les règles de l'art, ni fleurir qu'avec permission. »

De là, nous allâmes visiter *Beaufeu*, où Philippe-Auguste, après une bataille gagnée par les Anglais, perdit son sceau et tous les actes de sa chancellerie; événement qui fit instituer les chambres permanentes dépositaires des actes de la couronne; *la Voûte*, bâtiment moderne, dont l'aspect est noble et régulier; *Planay*, situé dans la commune de *Saint-Jacques-des-Guérêts;* château habité et embelli par madame *de Vernage*, femme du premier médecin de Louis XV, ange de bienfaisance, que la contrée a bénie pendant plus d'un demi-siècle, et qui a emporté les regrets universels au tombeau, où elle est descendue en 1819; *la Pois-*

sonnière, dans la commune de Couture, lieu natal du poète gaulois Ronsard,

Qui depuis... mais *jadis* il était *adoré;*

La Fredonnière, où fut arrêté en 1560 le plan de la conjuration d'Amboise; *Rochambeau*, qui doit toute son illustration au maréchal de France de ce nom, qui y est mort à quatre-vingt-deux ans; *Montrieux*, où se fit la première édition des *Lettres provinciales*, à laquelle Sébastien Hyp, imprimeur à Vendôme, travaillait dans une cave en 1656; *Gay-la-Guette*, situé en Sologne, exemple de ce qu'une culture persévérante pourrait opérer dans cette contrée : une immense plaine de sable l'entoure, des marais s'étendent sous ses murs; M. *Gauvillier*, son ancien possesseur, l'avait considérablement amélioré. Entre les mains de M. *Roussel*, qui l'occupe, il est devenu l'une des plus charmantes habitations rurales que possède la France. *Bejuin*, qui, dans ces solitudes, se fait remarquer par son élégante simplicité. C'est la seule maison de campagne d'un pays où l'on ne trouve que des châteaux et des chaumières; pendant trente

ans, Bejuit a été l'asile d'une femme (madame *Boudonville*) qui y a laissé d'impérissables souvenirs de bienfaisance; la jolie maison de campagne de *Prépatour*, dans la commune de Navail, propriété du Béarnais, et qui a conservé le titre de *closerie de Henri IV*; il allait y recueillir le vin de *Surin*, fort mal à propos confondu avec le vin de *Surènes; Meslay*, construit en 1735 sur les ruines d'un ancien château, qui avait servi de quartier-général au vainqueur de la ligue, pendant le siége de Vendôme; *La Bonne-Aventure*, château antique qui tombe en débris, tandis que la chanson composée pour le célébrer conserve sa popularité française; Antoine de Bourbon, roi de Navarre, l'habita long-tems, et y appela près de lui Ronsard et Dubellay; *La Ferté-Humbault*, et par corruption *Imbault*, le manoir le plus féodal de toute la contrée, après le château de Fougères; bâti en 1022 par Humbault-le-Tortu, comte de Vierzon; la vue de ses machicoulis répandait la terreur; le maréchal d'*Étampes*, sous Louis XIII, affectionnait ce séjour, où l'on voit encore les portraits de ce roi, d'Anne d'Autriche, de Louis XIV, qui datent de cette époque;

possédé à titre d'héritage, pendant le dix-huitième siècle, par la famille Nonant-Pierrecourt, il a été acheté récemment par M. le comte de Belmont; *La Ferté-Beauharnais*, qui n'est célèbre que comme propriété patrimoniale du prince Eugène Napoléon; *la Grillière*, bâti sur pilotis vers l'an 1660, singulière habitation, dont l'isolement au milieu d'une plaine de sable ne permet pas de deviner quels motifs ont pu déterminer le choix d'une localité aussi incommode et aussi bizarre; *Chaumont*, le plus remarquable, si ce n'est le plus ancien des châteaux du département: la tradition le fait remonter jusqu'à l'an 1000, et lui donne pour fondateur *Eudes*, comte *de Blois;* lorsque les seigneurs d'Amboise, qui le possédaient sous Charles VII, eurent pris parti pour les Anglais, le roi le confisqua à son profit; Henri II en fit cadeau à Diane de Poitiers, qui le donna en 1559 à Catherine de Médicis en échange de sa terre de *Chenonceaux;* là naquit une huitième merveille du monde, un ministre vertueux et ami du peuple, *Georges d'Amboise;* il appartient aujourd'hui à M. *Letellier-Goyen;* démoli, brûlé, reconstruit à diverses reprises, ce château, malgré sa vétusté gothi-

que, joint quelque élégance à la solidité de son architecture. Il est flanqué de quatre grosses tours, dont l'aspect a de loin quelque chose de très-pittoresque; *Conan*, qu'un ancien gouverneur de Chandernagor, M. *Chevalier*, fit bâtir sur les ruines de l'ancien manoir seigneurial de *Bois-le-Beau;* habitation élégante dont le dessin est le même que celui du château de *Garelly*, que M. Chevalier avait fait construire sur les bords du Gange, et que j'ai habité pendant mon séjour au Bengale en 1789; *les Montils*, bâtiment très-simple, qu'environne un paysage délicieux; lieu de plaisance dont on ne voit plus que les ruines, et qui, suivant la tradition, servait à la fois de rendez-vous de chasse aux comtes de Blois et de domaine à leurs maîtresses; *Montfrault*, auquel des souvenirs plus vagues encore assignent la même destination, et qui occupe l'angle sud-est du parc de Chambord; *Corbrande*, habitation de M. *de Grimoard*, lieutenant-général des armées du roi, auteur d'un grand nombre d'ouvrages oubliés, et qui a laissé dans son château une belle bibliothèque; *Lamorinière*, *Mongiron*, *Laborde*, *Billi-la-Basme*, tous plus ou moins remarquables par l'élégance

ou l'antiquité de leur construction. A la Basme, MM. *de Goursy* et *Durand* ont établi de nouveaux procédés d'agriculture qui, répandus en Sologne, pourraient régénérer ce malheureux pays.

N° XVI. — 1er *novembre* 1823.

LA CHATELAINE DE FOUGÈRES.

De l'antique manoir
Les murs épais sont enveloppés d'ombre ;
Seuls, du soldat veillant dans la nuit sombre,
Les pas égaux font retentir les tours.
Madame Tastu.

Je venais de m'arrêter devant un ancien château, dont le caractère tout gothique et la belle conservation m'étonnaient. « C'est, me dit Valbreuse, le *château de Fougères*, le plus antique de toute la contrée. Il mérite une mention particulière; et si vous voulez demander au possesseur actuel quelques momens d'une hospitalité qu'il ne vous refusera pas, je vous apprendrai sur les lieux mêmes plus d'un fait historique et plus d'une anecdote romanesque, dignes d'être inscrits sur vos tablettes d'Hermite. » J'acceptai une proposition qui m'offrait dans cette marche un peu fatigante une halte agréable

et l'espoir de recueillir quelques renseignemens utiles.

Les voyageurs assez heureux pour trouver un château sur leur route ne se contentent ordinairement pas d'y arrêter leur lecteur; ils le font errer dans les galeries, le plongent dans les caveaux, le perdent dans les vieilles salles et ne lui sauvent pas le détail d'un créneau, d'une meurtrière. Le moindre nid de vautours féodaux a reçu des mains de nos déclamateurs pittoresques une illustration phosphorique qui ne tardera pas à s'évanouir. Le gothique a été canonisé par la mode. Je ne céderai point cependant à ce penchant ridicule de l'époque, quelque favorable que soit l'occasion qui se présente.

Rien de plus pittoresque que le château de Fougères. Des murs crénelés le protégent et l'environnent; des arabesques et des sculptures, très-bien conservées et noircies par le laps de trois siècles et demi, attirent l'attention des curieux. L'esprit se reporte de lui-même vers ce beau idéal de la féodalité que des rêveurs imbéciles voudraient nous faire regretter. Etrange et capricieuse destinée! Le siècle industriel a métamorphosé en filature de laine ce château antique, qui existait

déjà du tems de l'invasion des Normands, et qui tomba alors sous la loi d'un seigneur danois nommé *Frangal*. *Pierre Refuge*, trésorier du monstre Louis XI, le rebâtit sous son règne. Après avoir observé en détail toutes les parties de ce château-fort, muni de tout ce que l'art avait jusqu'alors inventé, nous errâmes sous ses longues galeries, et l'esprit encore rempli des images chevaleresques que le lieu où nous étions réveillait, nous dînâmes fort tard chez le contre-maître de la fabrique, parent de mon jeune guide : une énorme tour carrée, à laquelle on montait par un escalier tournant d'une hauteur prodigieuse, fit le sujet de notre conversation. Dans cette tour, nous avions remarqué un appartement qui semblait n'avoir pas été habité depuis des siècles. Des débris d'un luxe gothique, un prie-dieu vermoulu, un grand âtre armorié, une vieille lampe ciselée et rejetée dans un coin, un fragment de lit curieusement sculpté, contrastaient avec la solitude de ce lieu, qui semblait moins fait pour servir de retraite à un riche voluptueux que de prison à un coupable.

« De tems immémorial, me dit M***, cette chambre a été respectée, par les habitans de ce

vieux manoir, comme le vivant témoignage d'une aventure singulière qui s'est passée ici et dont je me suis procuré le récit authentique. Je ne vous livrerai pas seulement le parchemin vermoulu qu'un moine du couvent voisin chargea de son style verbeux et de ses abréviations illisibles ; c'est un objet précieux (continua-t-il en tirant d'une armoire un coffret de laque), mais seulement pour les antiquaires. L'anecdote qu'il atteste est plus intéressante pour vous. Voici d'abord le rouleau du quinzième siècle, dont vous pourrez ensuite admirer les enluminures. Je l'ai fait transcrire, puis traduire (car le moine écrivait en mauvais latin), et j'ai déposé dans le coffret, côte à côte du manuscrit autographe et original, la traduction que je vais vous lire si cela peut vous amuser. »

J'examinai d'abord le manuscrit, me défiant des ruses dont tant d'hommes savans ont été dupes en ce genre. Je me souvins qu'un Anglais nommé Chalserton, en contrefaisant habilement le style et la vieille écriture du onzième siècle, s'était moqué pendant trois ans de tous les déchifreurs anglais et de tous les érudits assemblés. J'avouai mon insuffisance et j'écoutai le récit du chroni-

queur tourangeau, débarrassé par le traducteur du fatras de mots sous lequel les académiciens et les moines n'ont jamais manqué d'écraser et d'ensevelir leurs pensées.

« En l'an de N. S. 1492, vivait noble homme messire de *Villemore de Fougères*, homme preux et vaillant à toutes les armes. Il avait porté toute sa vie escus, casques et corselets. Sa dame et maîtresse était fille du seigneur de *Malleval*, dans le *Perche*; de bonne heure elle avait perdu tous ses parens, et orpheline elle avait trouvé, dans la maison du seigneur de Villemore, protection, et, comme elle espérait, loyauté. C'était en grâce, courtoisie, beaux discours, femme accomplie ainsi que le seigneur son époux l'était au maniement des armes et à la science de la guerre. Elle atteignait vingt ans et n'avait point de fils du seigneur messire de Villemore, lequel entrait alors dans sa soixante-cinquième année.

» Pendant que le seigneur était à la guerre, Yseule de Fougères gardait complète solitude et se contentait pour tout plaisir des contes de ses demoiselles, qui lui disaient le soir quel était le meilleur don d'amour et qui lui récitaient de

beaux tensons ; elle écoutait leurs chants et les imitait maintes fois, mais nul chevalier n'approcha d'elle. Le seigneur revint et sa joie fut complète ; mais elle devait se changer en peines cuisantes.

» Yseule accueillit son seigneur par fêtes magnifiques et plaisans entretiens, où tous les nobles hommes des pays voisins furent invités. C'était plaisir de voir ces belles salles, tendues de soie bleue, avec des lampes d'or suspendues aux grosses solives et très-bien travaillées, et des vitraux transparens qui faisaient reluire l'or, la pourpre et la couleur de l'ambre jaune, jusque sur les pavés de la chambre. C'était joie d'assister aux grands festins et d'y voir le paon couvert d'un beau plumage et découpé pour les seigneurs, et de sentir les eaux parfumées que l'on répandait partout. Voilà comment la châtelaine reçut son noble époux.

» Mais il était sombre et d'une humeur seulement belliqueuse et taciturne. Les hommes d'armes les plus renommés admirèrent la bonne grâce de la châtelaine et lui tinrent propos de courtoisie et de plaisir dont nul vaillant et courtois homme n'eût pris aucun ombrage. Cepen-

dant le poison se glissa dans le cœur du sire de Villemore ; dès lors il observa les manières et démarches de la bonne Yseule, qui était innocente devant Dieu de toute pensée coupable. Quand le soupçon entre dans une ame peu généreuse, il y prend racine et s'y enfonce de toute sa profondeur. Yseule, dès ce moment, n'eut plus de beaux jours. Les fidèles damoisels furent mis hors du château, et ses pages n'eurent plus permission de la servir ailleurs qu'à table, et de la voir, si ce n'est en présence du suzerain.

» Yseule languissait dans la douleur depuis deux ans. Son époux quittait quelquefois le château pour aller à la cour du puissant Louis XI, qui lui avait déjà enlevé par force plusieurs dimes et corvées, et qui n'était pas mieux affectionné pour lui que pour les autres grands vassaux dont l'éclat lui paraissait éclipser le lustre de la couronne. Ce fut malheureusement pendant que messire de Villemore était absent, qu'une ancienne amie de l'enfance d'Yseule, châtelaine de Thymerais en Perche, lui envoya un jeune page pour rafraîchir la mémoire de leur amitié et lui présenter cadeaux et même gages de souvenir.

» Un soir d'octobre (l'angelus n'avait pas encore sonné), le page, arrivé au château le matin, se tenait debout, comme il est convenable, devant la suzeraine, et lui faisait admirer, sur le vélin d'un missel envoyé par sa maîtresse, le bel arrangement des fleurs et l'éclat des couleurs qui y brillaient. La trompe annonça le retour du seigneur, et la pauvre châtelaine, qui savait que son époux lui avait défendu, sous peine de lui déplaire sans retour, de recevoir nul homme et de lui parler, s'empressa de faire signe au page qu'il eût à se cacher derrière la tapisserie qui couvrait les pans du gros mur. Hélas! le mauvais destin voulut que le sire de Villemore arrivât avant que le page eût eu le tems d'obéir à la châtelaine. Il entre, et d'un coup d'œil observe et voit ce qui se passe. Transporté d'ire, tirer sa dague, en menacer Yseule et en percer le page, qui s'était jeté à ses pieds, ce fut un moment pour lui. Sans rien entendre, et sans vouloir que la châtelaine expliquât sa conduite et mît au jour son innocence, il la laissa et sortit.

» Ah! faut-il que les faux soupçons attaquent et condamnent si souvent qui n'est nullement coupable! Il existait dans la grosse tour carrée

du castel une chambre secrète où prisonniers de guerre avaient souvent été mis en gêne : grande, mais obscure, et d'où le plus habile n'aurait pu sortir que par la grâce de Dieu. Ce fut là que le vieux Villemore conduisit Yseule, et ce fut là que, malgré ses larmes et quoiqu'elle attestât tous les saints qu'elle n'avait jamais forfait à l'honneur, elle demeura enfermée durant trois mortelles années. Personne ne savait le destin de la châtelaine. Un jour elle vit passer des funérailles ; c'étaient les siennes. Le seigneur avait feint qu'elle avait passé de vie à mort entre ses bras, et par ce simulacre de cérémonies, il comptait tromper tout le monde. La pauvre Yseule pleura, pleura long-tems et tâcha de se consoler en écrivant des fabliaux. Son époux n'avait pas été assez barbare pour la priver de tout ce qui servait à son amusement. Il lui avait laissé un beau lit avec ses courtines de velours et son estrade, un luth dans son étui de bois précieux et embaumé, une grande lampe et le vieux fauteuil des châtelaines de Fougères. Lui-même venait la visiter tous les mois, et elle tremblait violemment à sa vue. Le châtelain l'aimait, non d'amour tendre et féal, mais d'une rage amou-

reuse, et la malheureuse prisonnière avait beau le supplier en lui disant que tout cela était une chimère de son esprit, et qu'elle n'avait en aucun tems écouté les sermens d'amour d'homme qui fût au monde, il l'écoutait avec émotion et finissait par lui répondre que, fût-il persuadé de ce dont il doutait, il ne pourrait lui rendre la liberté, puisqu'on la pensait morte, et qu'il serait funeste à son honneur qu'elle reparût vivante. Enfin le cruel la garda dans cette geôle, jusqu'à ce que Dieu sauva la châtelaine par sa propre et divine intercession.

» Un jour qu'il était venu la voir après avoir pris comme à l'ordinaire les plus grandes précautions pour n'être pas aperçu, la pauvre Yseule remarqua à sa ceinture l'énorme clé de sa prison : elle avait déjà observé que la porte était construite avec tout l'artifice des ouvriers les plus habiles ; qu'elle n'avait en dedans aucun moyen de s'ouvrir, et qu'en dehors seulement se trouvaient verroux, barreaux de fer et défenses de toute espèce. En entrant elle se fermait d'elle-même, quoique grosse, massive et composée de lourdes pièces de fer bien travaillé. Au même instant, sa réso-

lution est prise. Tandis que le vieux chevalier est occupé à lire un nouveau fabliau où la jeune infortunée raconte sa propre histoire, Yseule s'élance vers la porte, qui s'ouvre à son premier effort; elle emploie toute sa force à la refermer avec la barre et les verroux, se sauve, et n'entend pas même les hurlemens que pousse le vieux tigre au fond du piége qu'il avait lui-même tendu.

» Yseule rentre dans ses appartemens et fait venir tous ses *varlets*. On peut se faire une idée de l'effroi dont ils sont saisis à la vue de la dame châtelaine qu'ils croyaient morte depuis cinq ans. L'histoire miraculeuse qu'elle leur raconta pouvait-elle être à leurs yeux l'occasion d'un doute, quand la disparition du seigneur châtelain venait d'en renouveler le prodige?

» Yseule ne voulut pas jouir de sa vengeance en femme outragée. Dès le lendemain elle établit entre elle et son époux une correspondance secrète qui eut pour objet et pour résultat d'obtenir du prisonnier l'aveu du crime dont la jalousie l'avait rendu coupable, et la justification la plus authentique de son épouse. A ce prix, la liberté fut rendue au châtelain de Villemore,

dont l'apparition au milieu de ses vassaux fut assez habilement ménagée pour accréditer le bruit de l'intervention d'une puissance surnaturelle dans tous les événemens dont le château de Fougères fut pendant deux siècles le théâtre. »

N° XVII. — 15 *novembre* 1823.

CHAMBORD ET CHANTELOUP.

Clouds capt towers, solemn temples, gorgerous palaces.
SHAKESPEARE.

Temples de la grandeur, magnifiques palais, tours que les nuées environnent.

Ma fidélité historique, qui me portait à consigner sur mon carnet les noms de tous ces édifices seigneuriaux, suffisait à peine à leur multitude; et mon jeune guide, qui riait de me voir remplir de mes notes une page dont j'étais obligé de tourner le feuillet pour compléter ma liste, me dit : « Il ne me reste à vous montrer que deux de ces manoirs : c'est *Chambord*, célèbre par les galanteries de François Ier et la gloire du maréchal de Saxe, et *Chanteloup*, illustré par une disgrâce du boudoir royal; Chanteloup, où se passa la première scène, ou plutôt le prologue de la révolution, dans lequel la haute noblesse et les courtisans donnèrent le premier

exemple de la défection; où l'opinion publique se prononça contre la cour en faveur d'un ministre disgracié, qui honorait son pays par ses talens et son courage.

A travers la multitude de cercles excentriques et concentriques que mon guide me forçait de décrire, j'étais loin de pouvoir me reconnaître; un cabriolet, une cariole, la charrette d'un paysan, une monture empruntée ou louée de rencontre nous conduisaient d'un château à l'autre, et j'aurais pu me croire au pied des Apennins où aux frontières de l'Allemagne, que nous étions encore sur la lisière de la Sologne.

Je me suis arrêté quelques heures à *Saint-Dié*, où se sont écoulées, auprès d'une sœur chérie, quelques années de mon enfance. Ce bourg considérable est entouré de beaux vignobles; Saint-Dié a jadis été très-commerçant. C'est là que M. *Brondes* établit, en 1761, la première manufacture d'étoffes de molleton de coton, manufacture qui l'enrichit, et dont le bienfait répandit l'abondance à dix lieues à la ronde. Louis XVI exempta de la taille les enfans de ce directeur, et lui accorda une pension. Cette industrie si féconde, transportée aujourd'hui à

Paris, Rouen et Troyes, n'existe plus à Saint-Dié. Le commerce des vins y est resté florissant : MM. *Vernouillet*, *Paquier*, *Dinochau* y fabriquent du vinaigre, comparable, pour la qualité, au meilleur vinaigre d'Orléans. Plusieurs négocians de ce canton, en réduisant de l'eau-de-vie en esprit-de-vin, dont toute la partie spiritueuse se conservait, et qui, formant un moindre volume, payait de moindres droits d'entrée, ont trouvé moyen d'acquérir une fortune considérable dont les fermiers-généraux, avertis un peu tard, et mauvais chimistes, ont eu soin d'arrêter les progrès. Le seul monument un peu remarquable de ce bourg est l'église métropolitaine, qui n'est pas indigne du Primatice.

A une lieue de Saint-Dié, nous entrâmes dans un parc immense : c'était Chambord, domaine royal, qui a été en France ce que Woodstock* était en Angleterre. « Chambord a-t-il

* Ou plutôt *Bleinheim*, près du bourg de Woodstock, dans le comté d'Oxford. Ce château, un des plus grands et des plus magnifiques du royaume, fut donné, par acte du parlement confirmé par la reine Anne, au duc de Marlborough, pour perpétuer la mémoire de la victoire que ce général remporta en 1704, près des villages de Bleinheim et d'Hochstet, sur les Français et les

enfin reçu sa dernière destination ? — Non, répondit Valbreuse, dans cette affaire comme en tant d'autres, les gens de finance ont mis la main, tout s'est embrouillé ; on ne sait plus où l'on en est. On coupe des bois, on répare, on démolit : mais, comme dit Lucien le satirique, *des dieux pas un seul mot!* — Quoi! après tant de souscriptions, de listes, d'emphase, de bruit et de générosité sur le papier, aucun résultat n'est encore venu attester la loyauté des commissaires ? — Non, mon bon Hermite, et l'on dirait presque, à vous entendre faire ces questions trop naïves, que vous conservez pour l'espèce humaine prise en général une vénération profonde, et que vous n'avez vu se refléter sur les murs de votre cellule absolument rien des mœurs de ce siècle. »

En nous livrant à ces étonnemens et en causant morale et misanthropie, nous approchions du château, dont l'aspect est plus étrange qu'original, plus original que magnifique, et plus ma-

Bavarois, commandés par le maréchal de Tallard. Un parc de cent arpens, la beauté et la régularité des promenades, une vallée arrosée par une rivière, font de ce lieu une habitation délicieuse et digne d'un roi.

gnifique que régulier. Des terrasses immenses, une symétrie empruntée à la perfection de l'art grec, les colonnades du Parthenon s'y joignent à ces arceaux pleins d'audace, à ces volutes bizarres, fruit de l'art des Arabes et des Saxons. Construit au centre du parc, qui contient environ seize cents arpens de terre et qu'entoure un mur de sept lieues de circonférence, le palais offre à la vue la masse imposante de ses bâtimens, dont le carré régulier est flanqué de quatre grosses tours. Valbreuse me sembla démêler avec beaucoup de sagacité le véritable caractère de cet édifice. « C'est, me disait ce jeune homme, l'emblême fidèle du siècle de François Ier. La chevalerie, née des institutions chrétiennes et des mœurs guerrières des peuples du nord, subsistait encore à la cour des rois. L'art, qui renaissait, cherchait à imiter les belles formes inventées par les anciens Hellènes : un mélange de goût gothique, la galanterie des paladins et la grâce antique, se faisaient sentir dans les premiers essais des lettres et des arts. Le Primatice, homme de génie, que le roi chargea de dessiner le plan d'un domaine vraiment royal, s'empara, si je puis le dire, de

toutes les idées qui se trouvaient en mouvement et les réalisa dans la conception hétérogène que nous avons sous les yeux. Admirez ces chapiteaux de colonnes, tous dessinés avec une fécondité rare d'imagination, et échappant aux règles ordinaires de l'architecture : voyez ces terrasses aussi belles que celles de Versailles, et ces ornemens des cheminées, dignes par leur bizarrerie élégante d'appartenir à ces constructions moresques, où le génie oriental a déployé tous ses caprices. Le Primatice est jusqu'ici le seul architecte qui ait su faire de ces tristes tuyaux, dont les lignes irrégulières déparent tant d'édifices, des fûts de colonnes qui s'élèvent avec élégance; la Salamandre, emblême de François, Ier, est sculptée sur chacun d'eux, et le gentilhomme bolonnais dont nous parlons a trouvé moyen, pour la première fois peut-être, d'avoir de l'esprit en architecture. »

Comme je m'étonnais de la blancheur que le laps de tant d'années n'a point enlevée à l'édifice, le jeune philosophe de *Veuves* m'apprit que cette qualité si précieuse, et qui semble conserver aux monumens de l'architecture leur fraîcheur et leur jeunesse, appartient aux carrières de *Bouré*,

situées sur les rives du Cher, et qui fournissent depuis plusieurs siècles des pierres de taille d'un grain très-fin, très-faciles à tailler, et qui, triomphant de toutes les intempéries, de toutes les influences réunies des saisons et du tems, restent, après deux ou trois cents années, aussi éclatantes de blancheur qu'au moment où elles sortent de la terre. Pourquoi ne profiterait-on pas de cette qualité presque unique de la pierre de Bouré pour la construction des monumens de la capitale ; ou du moins à son défaut les chimistes, par une analyse de ses élémens constitutifs, ne pourraient-ils pas parvenir à composer un enduit que l'on appliquerait sur les pierres qui noircissent au grand air, et qui donnent à la plupart de nos palais un aspect si désagréable de vieillesse prématurée?

Après avoir long-tems considéré ce mélange de colonnes, de tours, de pavillons, de donjons, de statues, de terrasses et de tourelles, nous montâmes par ce grand escalier si fameux, dont le double rampant circule autour d'un même noyau, sans que deux personnes qui montent ou descendent chacun des deux rampans, sans se perdre de vue, puissent se rencontrer avant d'être

arrivées au haut ou au bas de l'escalier. Nous nous arrêtâmes sur les deux terrasses auxquelles cet escalier aboutit et qui font le tour des bâtimens. A cet escalier fort large et très-doux succède un second escalier construit en spirale dans une tour percée qui domine l'édifice; la montée en est plus pénible; mais quand on atteint le sommet que couronne une lanterne qui se trouve à plus de deux cents pieds au dessus du sol, on oublie la fatigue du voyage pour admirer le coup d'œil magnifique dont les regards sont frappés; la Beauce, la Touraine, la Sologne et l'Orléanais se découvrent tout entiers : ici l'or des épis, là de vastes plaines, plus loin des forêts immenses, des plantations de vigne, enfin dans un pays plat où nul obstacle n'arrête la vue, une perspective de plus de douze lieues qui s'étend de tous les côtés devant vous.

Je me reposai quelque tems au centre de ce panorama, dont un beau tems augmentait encore la magnificence. « L'histoire de Chambord est simple, me dit Valbreuse, qui profita de cette halte pour m'instruire des particularités relatives à ce domaine royal. Dans le douzième siècle, Chambord était un château de plaisance et un

rendez-vous de chasse des comtes de Blois. Le pays était giboyeux, et depuis long-tems les rois de France en avaient fait l'acquisition, lorsque François Ier, à qui les dépenses les plus folles coûtaient peu quand il s'agissait de satisfaire son goût pour le luxe, détruisit les anciens bâtimens, appela Primatice en France, et, le 1er octobre 1526, y mit dix-huit cents ouvriers. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il y dépensa, suivant les comptes exacts du trésor royal, 444,570 liv. 6 s. 6. d., somme qu'il faut porter à plus de cinq millions de notre monnaie, pour obtenir son évaluation au prix actuel de l'argent. Après sa mort, le mauvais état des affaires du royaume et l'épuisement de la bourse royale empêchèrent Henri II, Henri III et Charles IX de dépenser, pour la continuation de l'édifice, plus de 391,000 liv., somme qui, réunie à la première, donne une dizaine de millions de notre monnaie, lesquels n'eurent point été inutiles à la cour de France au milieu des difficultés où la ligue, les Guise, l'Espagne et les vices du monarque l'engagèrent.

» Malgré de si énormes dépenses, jamais les bâtimens de Chambord n'ont été complètement terminés. Primatice, à qui François Ier avait

donné pour récompense l'abbaye de Saint-Martin de Troyes, mourut sans voir son chef-d'œuvre exécuté, et Louis XIV, plus ardent à fonder Versailles qu'à achever ce que ses prédécesseurs avaient laissé incomplet, se contenta de faire combler les fossés et construire quelques bâtimens supplémentaires pour le service de sa maison. Il habita plusieurs années Chambord, où les farces de Molière furent représentées pour la première fois devant lui. Louis XV donna Chambord à Stanislas, roi de Pologne, son beau-père : celui-ci y demeura long-tems. A Stanislas succéda le maréchal de Saxe : le vainqueur de Fontenoy vint se reposer sur ses trophées, aux mêmes lieux où, deux siècles auparavant, le vaincu de Pavie était venu cacher sa honte. Le maréchal de Saxe y vécut en prince. Louis XV lui avait accordé la permission d'avoir près de lui, à Chambord, son régiment de Hulans ; il fit bâtir pour ses troupes de magnifiques casernes que l'on vient tout récemment de détruire.

» On ne veut pas permettre aux gens illustres de mourir de mort naturelle, et la chronique secrète des dernières années de Louis XV a prétendu que le maréchal de Saxe mourut empoi-

sonné. Ce fait est faux, et je tiens du vieux *Mouret*, valet de chambre favori du maréchal de Saxe, mort récemment à Saint-Dié à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, que le maréchal dut sa mort au plus commun et au plus fatal des accidens, à une fluxion de poitrine causée par le froid subit auquel il s'était exposé en s'arrêtant sous la *Porte-Royale* pour examiner une remonte de chevaux. Le maréchal de Saxe ne s'était point marié : ce beau domaine devint la propriété du comte de Frise, son neveu, qui mourut sans postérité : Chambord retourna à la couronne. M. le duc de Polignac en obtint la jouissance en 1782. Pendant la révolution, un dépôt de chevaux de remonte y fut établi; Napoléon l'assigna en dotation à la Légion-d'Honneur. Après la bataille de Wagram, l'empereur érigea Chambord en principauté de Wagram, en fit don au maréchal Berthier, et lui imposa pour condition de porter le titre de prince de Wagram, d'y dépenser 50,000 fr. chaque année pendant quatre ans, et de le terminer d'après les dessins du Primatice. Ces travaux à peine commencés, Berthier mourut, et la princesse de Wagram fut forcée d'aliéner ce domaine

immense, qu'une souscription, ouverte depuis plusieurs années, a pour but de racheter, pour en faire hommage au duc de Bordeaux. Les fonds des souscripteurs ont été versés ; le domaine a été assigné à la commission sous le nom de M. Calonne. Mais la destination réelle de la souscription n'est point encore remplie ; les ministres ont beaucoup à faire, et Dieu sait.... »

J'interrompis Valbreuse, et nous redescendîmes pour aller de nouveau mesurer des colonnes, observer les singulières combinaisons de fruits, de fleurs et d'arabesques qui leur servent de chapiteaux, et enfin nous promener dans le parc et sur les terrasses.

« L'imagination peut se laisser ébranler par le souvenir éclatant du despote qui construisit ou ordonna ce château, dis-je à Valbreuse. Mais quand on se souvient que les trésors prodigués sous ces voûtes eussent racheté le monarque prisonnier, eussent allégé la misère du peuple ruiné par les guerres d'Italie, et peut-être prévenu les orages que l'Espagne allait semer en France, on ne peut s'empêcher de gémir à l'aspect de ce palais, et de trouver dans l'audace brillante de ces colonnades une extra-

vagance magnifique et cruelle, qui se jouait des nations et compromettait, pour une jouissance de luxe et d'amour-propre, le trône et la patrie.

» — Eh bien! Hermite, que votre philosophie suspende un moment ses plaintes! Repassons par *Amboise*, et, ce soir même, profitons de l'occasion d'une diligence qui s'y rend; elle nous permettra d'accomplir rapidement et sans fatigue notre pélerinage au château de Chanteloup, situé à une demi-lieue d'Amboise. »

J'acceptai cette proposition. Le lieu d'exil d'un bon ministre est un lieu consacré. Le duc de Choiseul n'a-t-il pas essayé d'écraser le monstre aux mille têtes, qui, couvert d'une robe noire, accaparait l'éducation, le commerce, les lettres, la religion et la politique européennes? N'a-t-il pas subi une disgrâce honorable? l'honneur de son nom ne survit-il pas tout entier dans un neveu que la France constitutionnelle se plaît aujourd'hui à compter au nombre de ses plus nobles défenseurs : tout bon Français doit donc à Chanteloup un souvenir et un hommage. J'appris, chemin faisant, que Chanteloup appartient aujourd'hui à un ancien minis-

tre, qui, par les progrès qu'il a fait faire à la science industrielle, a bien mérité de la patrie, à M. le comte Chaptal, aujourd'hui pair de France, homme habile et par conséquent éloigné des affaires publiques.

« Il semble, disait mon jeune ami, que ce beau séjour soit réservé aux grands personnages dans la disgrâce. La princesse des Ursins vint l'habiter quand le sceptre qu'elle dirigeait échappa de ses mains. Lorsque le duc de Choiseul fut accablé par le complot que la *respectable* Dubarry avait tramé, de concert avec les non moins respectables ducs de Richelieu et d'Aiguillon, il se retira dans sa terre de Chanteloup, et tout ce que Paris a de distingué s'empressa d'honorer sa disgrâce et de venir interrompre sa solitude. »

La beauté de l'édifice et du parc qui l'environne me frappa moins vivement que ces souvenirs. Je m'assis dans la pagode chinoise que M. le duc de Choiseul a consacrée *à ses amis qui ne l'ont pas abandonné dans sa disgrâce*, comme l'atteste une inscription latine du bon abbé Barthélemy. Peut-être quelque autre excellence

fera-t-elle bientôt l'acquisition de ce château paisible où l'on oublie les caprices de la fortune; mais je doute que cette nouvelle victime de la fragilité des cours ose, en face de son siècle, construire le plus simple autel *à ses amis qui ne l'auront point abandonné dans sa disgrâce*.

— N° XVIII. — 1er *décembre* 1823.

BLOIS ET SON CHATEAU.

Lætissima cœli facies. Quales Elysios Campos antiquitas prædicavit, talis ejus Regionis facies à cœlo data.

MARIANA, *de Rege.*

Tout est riant dans cette contrée : le ciel lui a donné cette beauté de climat, cette grâce surnaturelle que les fictions antiques attribuaient aux Champs-Elysées.

CETTE tournée dans le Poitou et la Touraine avait duré quinze jours ; j'ai employé quelques pages à en consigner ici les résultats. Elles suffiront, sans doute, pour prouver ce que mon compagnon de voyage avait avancé : c'est que dans nulle contrée de la France un nombre égal de châteaux, d'habitations anciennes, seigneuriales, gothiques, féodales ne se trouvent réunis comme par enchantement. C'est un paysage de l'Arioste, où l'imagination est caressée à chaque instant par quelque souvenir

attrayant, ou ébranlée par quelque souvenir terrible. Tout ce que l'histoire du pays offre de grandiose, d'aimable et d'imposant, a laissé des traces dans cette région fortunée, où les beautés de la nature s'embellissent des prestiges du passé. Je m'arrêtai quelques jours à *Veuves*, et je repartis avec le jeune campagnard, qui, avant de se diriger vers *Blois*, me fit traverser les villes dont cette capitale du Blaisois est entourée.

« Nous ne retournerons point sur nos pas, me dit-il, pour visiter de nouveau *Romorantin et Selles-sur-Cher.*

» Romorantin, moins illustre aujourd'hui par sa situation commerciale et industrielle que par un vers ridicule de Marot, tire évidemment son nom du ruisseau le *Morantin*, qui baigne une partie de la ville. Elle était, en 1200, un arrière-fief des comtes de Blois, et passa dans beaucoup de mains avant de devenir la propriété de la maison d'Orléans. Le prince de Galles, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, l'assiégea en 1356. Froissard parle de son artillerie, et c'est la première fois qu'il en est fait mention dans l'histoire. Le roi Jean, qui se trouvait à Chartres, rassembla des troupes, fit lever le

siége de Romorantin, poursuivit les Anglais, les atteignit à *Maupertuis*, près *Poitiers*, et leur livra la bataille, dont le résultat devint si funeste à la France. Quant à Selles-sur-Cher, c'est une ville sans souvenirs. »

Nous côtoyâmes de nouveau la Loire. A travers un paysage toujours riant et dont la fécondité et la fraîcheur ne semblent avoir pour défaut qu'une monotonie de beauté ; nous atteignîmes le gros bourg de *Mer*, patrie de ce fougueux *Jurieu*, antagoniste de Bossuet et du docteur Arnauld ; il porta dans les disputes du protestantisme toute l'aigreur, tout le fanatisme et toute l'inépuisable fécondité d'injure et de haine qui pourrait caractériser un inquisiteur catholique. Ce lieu se glorifie davantage d'avoir donné la naissance à M. *Lenoir*, le premier artiste de l'Europe pour la construction des instrumens de physique; le seul qui ait pu, de son tems, exécuter le cercle inventé par le chevalier *Borda*. M. Lenoir est, lui-même, inventeur de cet instrument admirable, le grand comparateur, qui a servi à la détermination définitive des mesures métriques.

Le village de *Montrichard*, à deux lieues de Blois, sur la rive droite du *Cher*, ne nous offrit

de remarquable que les ruines de son château, bâti par *Foulques de Nera*, comte d'Anjou. Philippe-Auguste ne put s'en emparer qu'après un long siége. En 1755, ce château s'écroula et écrasa une église située au dessous.

En nous rapprochant de *Vendôme*, et en traversant de vastes champs d'asperges en fleurs, dont mon ami me vanta la saveur et la qualité, nous rencontrâmes encore des ruines près du village de *Montdoubleau;* ce sont les débris d'un autre manoir, qui remonte à l'origine de la féodalité, et dont l'architecture, conservée dans quelques-unes de ses parties, est celle du neuvième siècle.

La forteresse de *Marchenoir*, bourg situé près de la forêt qui porte ce nom, est dans le même état de délabrement. A en juger par ces vestiges, le pauvre village que nous traversions avait dû être une ville de quelque importance; il est probable que sa ruine date de la fatale révocation de l'édit de Nantes, l'un des coups les plus profonds et les plus cruels dont la politique ait jamais frappé l'industrie et la vie civile d'un peuple.

La route que nous suivîmes pour nous rendre à Blois est d'une magnificence presque sauvage. Pendant l'espace de deux lieues, le grand chemin traverse une forêt que la hache des entrepreneurs a respectée, et dont l'ombrage encadre, pour ainsi dire, la perspective riante que l'œil découvre au loin. Sous nos pieds s'ouvrit bientôt une vallée riante ; et, de l'élévation sur laquelle nous étions placés, je découvris la ville de Blois, bâtie en amphithéâtre sur la rive droite du fleuve, et le pont antique qui se trouve de niveau avec la vallée. Si la commodité publique perd quelque chose à la disposition des édifices qui se trouvent étagés sur le penchant de la colline, l'aspect pittoresque y gagne beaucoup. Il y avait quelque chose de magique dans ce coup d'œil qui offre à la fois au voyageur les eaux claires de la Loire, coulant à nos pieds, les toitures des maisons, les pointes des clochers étincelans aux feux du jour, et la verdure des coteaux voisins, servant, comme disent les peintres, de repoussoir, et faisant ressortir ce tableau plein de grâce.

Rappelons ici en quelques lignes les souve-

nirs qui accourent en foule et assiégent votre mémoire. Blois fut, pendant plusieurs siècles, la demeure des comtes de ce nom, et ensuite le séjour favori des rois de France. La guerre civile ensanglanta ces beaux rivages et ces châteaux magnifiques. Celui que nous apercevons au milieu de la ville a été habité par plus de cent princes ou têtes couronnées. Louis XII y est né; François Ier, Henri II, Charles IX, Henri III, y ont tenu leur cour. Les princes dont la légèreté, la superstition ou la cruauté ont été les plus funestes à leur royaume, ont porté dans cette belle contrée les passions de leur ambition malade, de leurs haines souvent impuissantes et de leurs honteuses amours. Le massacre du duc de Guise et de son frère le cardinal y fut commandé et exécuté pendant les états de 1577; et telle était la confiance de la cour, et l'apathie morale des peuples, qu'au moment où l'on relevait ce vain simulacre de liberté, on ne craignait point d'exciter le courroux national, en exécutant un forfait atroce avec une audace et une franchise de crime dont les tyrans de l'Orient ou de l'Italie papale ont seuls donné l'exemple.

Tous ces souvenirs m'étaient présens, et ce dont je ne puis trop m'étonner, c'est qu'à la vue de ces contrées si dignes d'attention et si peuplées des images du passé, quelque Walter-Scott français n'ait pas senti s'éveiller son génie. Ce mélange des beautés naturelles et des souvenirs historiques; ces vieux monumens d'architectures si diverses, les traces encore subsistantes du luxe de François Ier, et la tradition toujours vivante de la misère publique, pendant que Catherine de Médicis nageait dans l'or et les voluptés, auraient dû exciter une imagination patriotique, et nous donner de grandes compositions dans un genre que la critique repousse quand on y associe l'épithète d'*historique*, mais qui peut devenir utile en retraçant fidèlement les costumes et les mœurs des tems passés. La patience ou le génie manqueraient-ils à nos écrivains? Un goût frivole et déclamatoire doit-il absorber toute la littérature? L'esprit du siècle doit-il s'évaporer en pamphlets?

Hélas! mon cher Hermite, la postérité s'en plaindra comme vous. Dans ce siècle de troubles et de coteries, on n'a plus d'esprit

que par fragmens, et de talent que par saillie. L'élan persévérant du génie manque à la plupart de nos écrivains, plongés dans le tourbillon des intérêts politiques, et incapables de sacrifier à la gloire de l'avenir les jouissances du moment. »

Nous arrivons à Blois; je demandai grâce à Valbreuse, dont la jeunesse et l'activité triomphaient des fatigues d'une course si rapide. Un jour presque entier fut donné au repos; et il fut convenu que, le lendemain matin, nous commencerions à explorer la capitale du Blaisois.

« Avant de commencer notre course, me dit mon aimable *cicerone*, qui ouvrit de bonne heure la fenêtre de notre auberge, donnant sur la rive du fleuve, vous admirerez sans doute avec moi la levée de la Loire que nous avons sous les yeux. C'est peut-être le moins brillant, mais certainement le plus utile des monumens de l'industrie humaine que ce département renferme : sans le secours de ces constructions énormes, le fleuve inonderait chaque année les terres plates qui le bordent. A force de travaux et d'habileté, on est parvenu à encaisser les

eaux qui maintenant s'écoulent paisiblement à nos pieds, mais que l'hiver rend aussi impétueuses et aussi fortes que celles du Nil. Les fameuses digues dont s'enorgueillit la Hollande sont moins larges, moins hautes et moins solides que ces levées, qui servent de grandes routes, et conduisent à Tours, à Saumur, à Angers. Grâces à elles, les rives fécondes de la Loire ne sont plus envahies par le fleuve. Il a fallu des siècles pour les terminer; leur origine remonte au règne de Louis-le-Débonnaire, dont ce fut sans aucun doute le meilleur ouvrage. »

Nous ne tardâmes point à parcourir les rues de la ville la plus tortueuse que le génie des architectes gothiques ait jamais construite contre toutes les lois de la régularité, et pour le désespoir des piétons. La pente rapide de la colline ajoutait encore de nouveaux obstacles à cette sinuosité fatigante; il est vrai que, de tems en tems, le magnifique coup-d'œil de la Loire et de ses rives venait s'offrir à nos regards. A chaque pas, de petits degrés annonçaient l'intention, fort mal remplie, de corriger les défauts

du terrain ; et souvent, dans ma lassitude, je fus obligé de m'asseoir sur ces marches.

« La ville de Blois, dis-je à mon guide, n'est *douce ni au monter ni au descendre*, comme le dit un poète du quinzième siècle. Il serait difficile de rouler ici carrosse, et je conseillerais à un goutteux valétudinaire l'exercice que doivent donner deux ou trois visites à faire dans les différens quartiers de cette cité. — C'est une disposition singulièrement incommode ; mais, sans elle, sans la rapidité de cette pente sur laquelle toutes les maisons sont étagées, Blois n'aurait pas cette apparence singulière et pittoresque qui vous a charmé quand vous l'avez aperçue de loin. Je vous recommande, bon Hermite, ce texte d'utiles moralités : que d'objets vantés et d'hommes célèbres doivent leur éclat à des désavantages réels, et achètent une situation brillante au prix d'incommodités dont la fatigue se fait sentir tous les jours!

» Mais nous voici au centre de la ville, et nous avons devant nous ce vieux château témoin de tant de crimes royaux, d'infortunes magnifiques, de fêtes superbes..... : le sang et les larmes ont arrosé ses murs : c'est, depuis qu'Eschyle

l'a dit dans un de ses plus beaux vers, l'histoire de tous les palais. Mais ici les souvenirs sont plus tragiques, les scènes ont été plus magnifiques et plus variées peut-être que dans toutes les demeures royales, à commencer par celle des Atrides. Vous êtes las : asseyons-nous dans le café voisin, d'où nous deviserons à loisir sur ces événemens que rappellent ces pilastres et ces arceaux, dont la construction atteste la haute antiquité. Le docte Félibien a consacré un paragraphe à chacune des rosaces qui le décorent; vous pouvez, sans inconvénient, donner un quart-d'heure de votre tems à ce qui occupe chez cet érudit de vieux chrême cinquante pages in-folio.

» J'avoue que ma mémoire historique ne me fournit pas des élémens assez certains pour assigner à notre édifice une origine et une date bien précises. Mais ce fut là que Catherine de Médicis fut exilée et prisonnière; son évasion, favorisée par le duc d'Epernon, est une aventure moitié galante et moitié politique, dont le récit pourrait servir de texte à un roman plein d'intérêt. Le sang du duc de Guise et du cardinal de Lorraine a coulé sur ces marbres, et si

la trace matérielle s'en est effacée, quoique le concierge prétende, dit-on, la faire apercevoir encore aux curieux, il est certain que ce sang héroïque, versé par un assassinat, a laissé des influences terribles, et fomenté les guerres civiles pendant de longues années.

» — Permettez-moi de venir, du moins pour les dates et pour les détails, au secours de votre mémoire. En effet, on ne connaît pas le fondateur du château de Blois; on pense, et c'est l'avis, je crois, du docte Félibien, qu'il fut bâti quelque tems avant Charles-le-Simple, vers 873 : il occupe beaucoup de place dans les chroniques du tems. Elles rapportent que les religieux de *Saint-Launer*, plus pacifiques sans doute que la plupart des ecclésiastiques de l'époque, s'y réfugièrent pour échapper aux Normands et aux Danois. Les comtes de Blois le possédèrent jusqu'en 1391, où *Guy de Châtillon*, vingtième comte, le vendit, avec tout son comté, à Louis de France, alors duc de Touraine. S'il fallait en croire le malicieux Brantôme, qui a médit du vieux tems, mais qui, selon moi, ne l'a guère calomnié, la femme de Guy de Châtillon donnait secrètement au duc de Touraine

tout l'argent de son mari, qu'elle réduisit ainsi à la nécessité de vendre ses terres. Louis de France, pour les acquérir, n'eut donc qu'à restituer au mari trompé une partie de ce que lui avait dérobé sa femme : rien de plus commode qu'une acquisition pareille. Froissard ajoute, autant que je puis m'en souvenir, que le pauvre Guy, malgré sa détresse, ne voulait point se défaire de ses biens, et que le duc d'Orléans, après avoir séduit sa femme, fut obligé de séduire encore son valet-de-chambre, qui acheva de le persuader. Le château devint enfin la propriété de Louis XI, de sinistre mémoire, et tomba définitivement dans le domaine des rois de France. Après que les Guise y périrent victimes de la perfidie de Henri de Valois et de leur imprudence, Louis XIII y fit arrêter César, duc de Vendôme, et le grand-prieur son frère. Louis XIV confia au célèbre Mansard le soin d'achever les bâtimens qui, commencés par les châtelains, augmentés par les rois et continués à toutes les époques, offrent une histoire presque complète de l'architecture en France, et un échantillon de tous les styles. En 1716, le château a été habité par *Marie Casimir*, reine de

Pologne; en 1785, il a été transformé en caserne.

» Au château, composé de plusieurs corps de logis privés de symétrie, et dont la discordance est peut-être sans exemple, se trouve jointe l'église collégiale de *Saint-Sauveur*, que les souverains ont jadis comblée de leurs dons. Cette église est située dans une avant-cour qui ouvre sur la campagne, et, de cette avant-cour, on passe dans les cours de ce qui s'appelle réellement le château, œuvre de toutes mains, des ducs de Blois, de Louis XI, de François Ier, de Louis XII, de Louis XIII, de Louis XIV; c'est le mélange du monde le plus bizarre. — Je me suis reposé; je me confie à vous, et je veux visiter ce château des souvenirs. » Nous nous acheminâmes vers l'antique édifice.

Rien de plus contraire, en effet, aux lois de l'ordre que toutes ces constructions plus ou moins anciennes, que tous ces angles, toutes ces saillies, tous ces renfoncemens, entassés en dépit des plus simples idées de symétrie : ici les formes purement gothiques, là le style magnifique et

incorrect du tems de François Ier, enfin des bâtimens dessinés par Mansard. Nous visitâmes la *tour Regnault*, où le cardinal de Guise fut massacré, et nous vîmes avec horreur les puits carrés qui y subsistent encore, et que l'on nomme *oubliettes*. Valbreuse me montra une grande salle où Catherine de Médicis faisait représenter, avec une magnificence inouïe, les comédies italiennes et les singuliers spectacles qu'elle inventait. C'était là qu'un essaim de jeunes beautés, élevées par la reine elle-même à tous les arts de la séduction, vêtues en nymphes, en anges, en dryades, captivaient les cœurs farouches des guerriers que redoutait la reine. L'or et la soie étincelaient de toutes parts sur ces murailles aujourd'hui nues et délabrées ; une cour galante, voluptueuse, se pressait sous ces portiques, et les faisait retentir des cris de sa joie souvent licencieuse : les murmures politiques, les mots d'ordre des factions circulaient sous ces voûtes. Le silence les habite aujourd'hui; le seul souvenir les anime encore.

« Vous retrouverez, me dit Valbreuse, au

sein de ce domaine, des traces de toutes les mains royales. Marie de Médicis l'avait augmenté et embelli : ce qu'elle nommait sa *perche aux Bretons*, espèce de balustrade où se tenaient les gentilshommes bretons de sa garde particulière, est depuis long-tems démoli, et je ne puis vous en montrer que l'emplacement.

» Tournez les yeux de ce côté, vous verrez les statues grecques que Mansard y a fait sculpter, contraster avec le reste de l'architecture guerrière et féodale de ces vieux donjons. On admirait autrefois les jardins magnifiques du château, dont un pavillon en bois peint occupait le centre. Tout est détruit maintenant, et je fixerai seulement votre attention sur cette belle galerie de quarante-huit arcades, construite par Henri IV, et digne de lui. »

Il était tems que je songeasse à remplir ma promesse envers M. Mersan, qui devait m'attendre dans une quinzaine, à Tours, pour m'accompagner dans mon voyage d'Auvergne. Je fis part à mon guide de ma résolution de quitter Blois le soir même. « Je regrette, me dit-il, que l'enchantement de tous les souvenirs

dont cette ville est entourée ne vous retienne pas plus long-tems. Blois est intéressant, comme cité commerçante et comme ville historique. Patrimoine de la branche d'Orléans, et devenue l'asile des rois pendant les troubles religieux de la France, cette ville a été témoin de plus d'un grand mouvement politique. En 1587, la ligue s'y développa avec une étonnante audace : les crimes luttèrent contre les crimes, et ne produisirent que des ruines. Un bon roi, Louis XII, auquel M. Rœderer vient de rendre justice, en lui attribuant le premier bienfait des idées constitutionnelles qui doivent tôt ou tard fonder le bonheur de la France, y est né. Située au milieu d'un paysage délicieux, dominant le cours de la Loire, ornée d'édifices somptueux et de belles fontaines, elle conserve encore la réputation d'être la ville de France où le langage est le plus pur. Blois a vu récemment les pompes passagères de l'empire expirer dans son sein, une souveraine y entrer le sceptre en main avec le titre de régente, et en sortir simple archiduchesse, sans couronne, sans époux, sans titre réel, et même sans nom.

» On compte à Blois quatorze mille ames. Cette ville possède une belle bibliothèque, que nous aurions visitée, ainsi que le palais épiscopal, édifice de la plus grande beauté, si la rapidité de votre course ne vous eût forcé de repartir ce soir même. L'industrie a long-tems fleuri à Blois : l'horlogerie, la coutellerie y furent exercées avec succès ; en 1632, on y découvrit l'art de peindre sur émail, et elle se glorifie d'avoir vu naître *Denis Papin*, qui peut passer pour le véritable inventeur de la machine à vapeur, dont la puissance, appliquée de nos jours par une industrie plus persévérante, a produit de si étonnans miracles. Louis XIV révoqua l'édit de Nantes ; je n'ai pas besoin de vous indiquer les résultats de cet acte sur le commerce blaisois. Il consiste aujourd'hui presque entièrement dans l'exportation des vins blancs, qui portent très-bien l'eau, et qui se conservent long-tems. Les environs de Blois donnent aussi une espèce de vin noir d'un fort mauvais goût, et qui sert à colorer le vin blanc et le vin rouge. Ce que l'on nomme *eau-de-vie d'Orléans* est fabriqué ici. Dans les années d'abondance, cette

branche de commerce jette dans le Blaisois une grande activité. Je pourrais citer encore une fabrique de poterie commune, de la meilleure qualité, et une très-belle tannerie appartenant à MM. *Bufet* et *Donay;* mais le tems vous presse, et je ne puis que livrer à votre mémoire infatigable ces notes légères et rapidement résumées.

» Quant aux grands hommes du Blaisois, ils sont plus estimables que fameux, et se réduisent au médecin *Bernier*, auteur d'une mauvaise histoire de sa ville; aux trois *Papin;* au peintre *Pierre Bunel* et à l'érudit *Jean Morin*.

» — Vous oubliez, mon cher Valbreuse, le courageux *Favras*, l'une des premières et des plus touchantes victimes de la révolution, celui qui mourut en silence, quand il pouvait parler et vivre. Ce courage est héroïque et digne de mémoire. — C'est une des plus odieuses ingratitudes de l'espèce humaine que vous me rappelez, bon Hermite. Puisque vous me quittez, je cours, dans ma solitude, bénir, en me nourrissant de ces images misanthropiques, le parti que j'ai pris de labourer mon champ et d'oublier les hommes! »

Je quittai, non sans regret, le jeune misanthrope : quinze jours me restaient; je les consacrai à parcourir rapidement les plaines de l'Orléanais et de la Beauce.

N° XIX. — 15 *décembre* 1823.

VENDOME,

CHATEAUDUN, BONNEVAL ET DREUX.

Habet enim multum jucundicatis soli cœlique mutatio, ipsaque illa peregrinatio intersita otiis.
PLINIUS *junior*.

Il y a une sorte de volupté dans ces voyages mêlés de repos, dans ce changement des lieux et du sol.

Il me restait peu de tems pour accomplir ma rapide excursion, et revenir à Tours profiter de l'occasion que m'avait offerte la proposition aimable de M. *Mersan*. Je me résolus donc à voyager comme ces grands seigneurs allemands qui s'enfoncent dans une chaise de poste, brûlent le pavé des grandes routes, et reviennent dans leur patrie, tout fiers d'avoir visité les contrées lointaines, et presque aussi contens d'eux-mêmes que Pythagore à son retour des Indes.

Une succession non interrompue, j'allais pres-

que dire une monotonie de beaux paysages et de sites ravissans, trompait pour moi les ennuis d'une route, dont mon observation, ordinairement si minutieuse, n'avait pas le tems d'examiner curieusement les détails. Avant d'arriver à *Vendôme*, j'eus soin de feuilleter un excellent *Annuaire* du département, que j'avais emporté avec moi, et j'y trouvai que le premier comte de Vendôme fut un Montmorency; que les comtes du Vendômois avaient le droit de battre monnaie; que ce domaine étant rentré dans l'apanage royal, Henri IV le donna à son fils naturel, César de Vendôme, né de Gabrielle d'Estrées; que dans cette ville, aujourd'hui peu importante, le parlement s'est assemblé deux fois: en 1227, pendant la minorité de saint Louis, et en 1458, sous Charles VII, pour juger le duc d'Alençon, accusé d'avoir voulu livrer la France aux Anglais. Les débris d'une tour antique, que mon livre décorait du nom de *tour de César*, reçurent mon tribut d'admiration, que méritait bien la situation imposante de ces ruines, dont la fabrique eût fait honneur à l'imagination d'un grand peintre. J'étais prêt à descendre pour les observer de plus près quand le fouet du postillon

me rappela la nécessité de voyager rapidement à laquelle je m'étais astreint par mon long séjour dans le Blaisois. Le paysage, à mesure que je m'éloignais de la Touraine, prenait un caractère moins riant et plus sauvage. Nous prîmes des relais à Châteaudun, où j'acceptai, pour compagnon de route, un voyageur de moyen âge et d'assez bonne mine qui se rendait à Chartres. Je bénissais le sort qui interrompait enfin ma solitude, et je cherchais à deviner, d'après les indices extérieurs, quelle pouvait être la profession de l'inconnu, quand il entama lui-même la conversation, me dit qu'il était marchand de bois à Chartres, m'entretint de la coupe des forêts et de la juste crainte que lui inspirait la destruction successive des plus beaux bois de la France.

« Je viens, me dit-il, de visiter, en passant par Châteaudun, un oncle âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, à qui Dieu prête vie (on voit que Dieu lui a déjà fait d'assez fortes avances); il justifie très-bien la réputation que Châteaudun s'est acquise : c'est la ville de la vieillesse. L'air y est si pur, la situation en est si élevée que la mort semble n'y pouvoir suivre la marche du

tems. Un homme qui mourrait ailleurs à quatre-vingts ans, est sûr de gagner cinq ou six années en venant s'acclimater à Châteaudun : telle est du moins la croyance populaire ; et l'existence de mon oncle, infirme depuis dix ans, et dont la santé s'améliore à l'âge où elle a coutume d'empirer, la confirme entièrement.

» — Une ville où la vie se conserve si long-tems doit être bien peuplée, et je ne sais comment il a pu se faire que dans ces rues si bien alignées, à peine dix ou onze habitans se soient offerts à mes regards.

» — Oh! monsieur, on n'habite pas une ville où l'on s'ennuie, et vous me paraissez avoir assez vécu pour ne pas ignorer que le plaisir présent l'emporte chez la plupart des hommes sur la pensée de l'avenir. Cette charmante petite ville, la seule peut-être en France qui soit construite avec une régularité parfaite, n'a point de commerce et presque pas d'industrie ; c'est une espèce de république de rentiers économes qui jouissent longuement et paisiblement de leurs revenus. S'il faut en croire mon frère le professeur, qui fait maintenant la quatrième au collège de la même ville, elle a été fort considérable

dans les tems passés; elle était le siège principal d'un petit comté, qui a long-tems appartenu aux comtes de Champagne; Le Dunois, dont elle était la capitale, n'est même retourné à la couronne qu'après la destruction totale de la féodalité. Quoi que mon frère le savant puisse en dire, et malgré la beauté du pays, ce n'en est pas moins un endroit peu agréable, qui a la réputation de ne laisser mourir personne de vieillesse, mais qui suffirait pour me faire périr d'ennui. »

Je m'amusais de l'innocente causerie de mon marchand de bois philosophe, qui, commentant à sa guise les traditions historiques dont le professeur l'avait sans doute entretenu, confondait, par les alliances les plus étranges et la plus complète ignorance de l'histoire, la féodalité et la royauté, la maison d'Orléans et celle de Châtillon. Tout ce que je pus recueillir de cette conversation, qui n'était guère qu'un monologue, c'est que Châteaudun, ville presque toujours indépendante, a dû à sa situation sur un roc, où elle se trouve placée comme un nid d'hirondelles, sa célébrité antique, sa sûreté dans les guerres de chevalerie, et sa décadence actuelle. Je ne

dois pas oublier un proverbe dont mon voyageur me révéla l'existence, et dont l'omission me ferait sans doute de fort mauvaises affaires avec les Châteaudunois; la vivacité naturelle de leur esprit a passé en adage, et l'on dit d'eux dans le pays chartrain, ce que *Micion*, père de l'un des *Adelphes* dans Térence, dit à peu près en latin, de son valet *Dave : Il entend à demi-mot, il est de Syrie.* Les Chartrains disent : *Il entend à demi-mot, il est de Châteaudun.*

Je prenais le parti de la ville de Châteaudun, dont j'avais contemplé avec plaisir la situation pittoresque sur une colline dont elle occupe le sommet, et autour de laquelle le Loir circule dans les plus belles campagnes; je cherchais à prouver à mon interlocuteur qu'une ville qui n'a point de théâtre, point d'industrie, et dont les habitans sont paisibles, peut encore avoir son prix, malgré le calme un peu monotone qui doit y régner. Le marchand de bois soutenait que les plaisirs bruyans ont seuls le droit de fixer l'attention sur les cités, et commençait un emphatique éloge de Paris, où il comptait bien se retirer sur la fin de ses jours, lorsque

nous vîmes se dessiner sur un ciel, qu'un orage naissant obscurcissait, les tourelles et les bastions dont la petite ville de *Bonneval* est entourée. Ce fut là que je quittai ma nouvelle connaissance qui se rendait à Chartres.

Je jetai un coup-d'œil sur les antiques fortifications d'une ville qui a dû être jadis une place importante, et qui aujourd'hui ne s'élève pas au rang d'une forte bourgade, et je me dirigeai vers le Perche, le pays natal des gentilshommes, l'endroit du monde où le plus grand nombre de suzerainetés indépendantes et isolées se sont conservées pendant des siècles sur le moindre espace de terrain possible.

Je ne laissais pas que de me reprocher à moi-même cette course précipitée, que d'autres peuvent nommer voyage, et que j'eusse appelé un besoin stérile de changer de place, si ma promesse ne m'eût obligé à cette rapidité qui répugnait à mes goûts : mais, forcé de me résigner, je mis la tête à la portière, dès que le jour parut, pour observer la nature, comme fait ce voyageur anglais *John Karr*, le plus intrépide coureur que la face du globe ait vu commencer

et finir en peu de mois les excursions les plus lointaines. J'approchais de Nogent-le-Rotrou; l'aspect montueux et pittoresque des environs me rappelait le Bocage de Normandie. A l'entrée de la ville est une cascade qui tombe avec fracas; le château, situé sur une éminence, domine la ville entière, et le coup-d'œil général de cette petite capitale presque inconnue est digne des pinceaux de Ruysdaël ou de Berghem. L'ardeur des chevaux m'entraînait loin d'elle au moment où je cherchais à fixer dans ma mémoire les traits de ce joli tableau. Nous entrâmes bientôt dans une vallée, au fond de laquelle est située la ville de *Dreux*. L'ombre de *Rotrou*, poète énergique et bon citoyen, dont le dévouement a plus sûrement immortalisé son nom que ses meilleurs vers n'auraient pu le faire, planait sur les murailles de Dreux. En dépit de ce souvenir, je me contentai d'y passer le tems nécessaire pour y dîner. Elle me sembla plus agréablement située que commodément bâtie. Je traversai avec la même célérité les villages ou les villes, comme il plaira à mes lecteurs, de *Nogent-le-Roulebois*, de *Châteauneuf-en-Thimerais*,

d'*Abondant*, et de *Boulay-Thierry*. Le village d'*Anet* me rappela cependant des images chevaleresques et galantes qui m'engagèrent à rompre mon ban. J'y couchai, en me promettant de visiter le lendemain matin les restes du château magnifique, élevé par l'amour de Henri II, en l'honneur de la maîtresse de son père.

N° XX. — 1er *janvier* 1824.

LE CHATEAU D'ANET.

> .... *Veneris monumenta nefandæ.*
> VIRGILE.
> Monument d'une passion dont il aurait fallu cacher la honte.

JAMAIS illusion ne fut plus complète que la mienne, et jamais je ne vis une espérance plus complètement déçue. Sans professer une grande vénération pour le souvenir de la belle *Diane de Poitiers*, pour l'extravagant Henri II, ni pour son père, le prodigue François Ier, je me promettais quelque plaisir d'une promenade solitaire au milieu des monumens de leur grandeur et de leur galanterie. Qu'on juge de mon *désappointement* *, lorsque, après avoir déclaré que je ne

* Il faudra bien que l'Académie finisse par adopter ce mot, qui n'a point d'équivalent dans notre langue.

repartirais qu'à midi, je demandai que l'on me conduisît aux ruines du château, et reçus pour toute réponse que ces ruines n'existaient plus. « Non, monsieur, ajouta un prêtre, dont la physionomie était celle qu'un romancier eût prêtée au curé du village; les Vandales n'ont pas laissé pierre sur pierre, la chapelle même n'a pas été respectée. On a tout détruit pendant cette révolution. » La tirade du curé (car c'était lui-même) devint si véhémente, que je me crus obligé de lui faire observer que la démolition des châteaux était un acte de barbarie, que j'en convenais avec lui, et que je le félicitais du zèle pour les beaux-arts et pour les souvenirs poétiques, dont ses regrets attestaient la véhémence, bien que ce palais magique dont il déplorait la perte eût été témoin de plus d'une scène profane et scandaleuse qui eût pu attirer l'anathème d'un prêtre moins tolérant.

En dépit de l'embarras que cette remarque incidente lui avait causé, le curé m'invita fort poliment à me reposer dans son presbytère, où je pourrais feuilleter à loisir quelques vieux livres contenant l'histoire du *château d'Anet*. J'acceptai cette offre, et j'y trouvai une sorte de com-

pensation à la contrariété que je venais d'éprouver.

Je résumerai en peu de mots les renseignemens que m'ont fournis, sur le bourg d'Anet, les *Mémoires historiques du P. Anselme*, *l'Histoire chronologique du Pays chartrain*, et autres ouvrages dont la vénérable antiquité sommeillait dans la petite bibliothèque du pasteur.

Anet, bourg situé à dix lieues de Chartres, dans un vallon fertile, n'est connu dans l'histoire que vers la fin du quinzième siècle. Henri II, épris des charmes de cette Diane de Poitiers, belle encore à quarante ans et longtems maîtresse de son père et de la cour de France, fit construire pour elle, par *Philibert Delorme*, le plus fameux architecte de l'époque, un château magnifique, entouré d'un parc, et dont tous les ornemens devaient offrir l'image symbolique de la passion tout au moins bizarre qu'il avait conçue pour elle. Une statue colossale de *Diane chasseresse* surmontait la porte d'entrée; l'arc, le carquois, les flèches et le croissant, attributs de cette déesse, se reproduisaient sur toutes les frises, dans tous les tympans des colonnes, couronnaient toutes les

architraves. La lettre H, enlacée avec le double caractère DD, se présentait partout aux regards; les meubles, les vitraux, la mosaïque des parquets, portaient les mêmes signes allégoriques, et le délire d'un enfant de dix-huit ans prodiguait dans ces somptuosités inutiles, gages et preuves d'un amour sans bornes pour une femme qui aurait pu être sa mère, les trésors du peuple et ceux du souverain.

Si l'on doit juger de la puissance que Diane de Poitiers exerçait sur les cœurs, d'après le long et honteux esclavage qu'elle imposa à son jeune amant, nulle femme n'a porté plus loin l'art de séduire et d'enchaîner. La vie de Henri II s'écoula aux pieds de la sénéchale. Telle est l'impudeur des historiens et leur respect pour les vices ou les faiblesses qui se cachent sous la pourpre, qu'ils ont flatté Diane de Poitiers, même après sa mort. Ils la représentent comme l'ange sauveur de ce roi sans couronne, comme sa providence tutélaire : les guerres horribles qui suivirent la mort de Henri II prouvèrent toute la bassesse de ces adulations, et la ruine des finances s'éleva hautement contre les prodigalités de Henri II et de sa maîtresse.

Brantôme donne beaucoup d'éloges à cette femme hautaine, séduisante et habile. Je ne peux accepter, dans toute leur extension, les jugemens d'un vieux courtisan sans opinion personnelle, qui raconte et loue, avec la même légèreté, la vertu, le crime, la faiblesse et la honte. Cependant, sans lui accorder une foi implicite, on peut, sur son témoignage, croire que cette femme célèbre joignait à l'éclat de sa beauté quelques qualités du cœur. « Je la vis, dit-il, six mois avant sa mort (à soixante ans), si belle encore que je ne sache cœur de rocher qui ne s'en fût ému. Quoique auparavant elle se fût rompu une jambe sur le pavé d'Orléans, allant et se tenant à cheval aussi dextrement et dispostement comme elle avait jamais fait : mais le cheval tomba et glissa sous elle. Il aurait semblé que telle rupture et les maux qu'elle endura auraient pu changer sa belle face ; point du tout, sa beauté, grâce et belle apparence, étaient toutes pareilles à ce qu'elle a toujours été : c'est dommage que la terre couvre un si beau corps. Elle était fort débonnaire, charitable et aumônière. » Le seigneur de Bourdeilles ajoute que tous les matins, par les plus grands

froids, elle se lavait le visage avec de l'eau de pluie, et que de six heures du matin jusqu'à huit, elle montait à cheval et venait se remettre au lit où elle lisait. Il ne manque pas d'attribuer à ces habitudes l'éclat qu'elle avait conservé jusqu'à la fin de sa vie. Je doute que ces recettes de beauté obtinssent un grand succès parmi les petites maîtresses de Paris, les plus alarmées des progrès du tems et les plus décidées à en combattre les outrages.

Après la mort de Henri II, Diane se retira dans son château et y mourut en 1556. Ensevelie dans la chapelle qu'elle avait fait construire peu de tems avant sa mort, elle y fut embaumée avec tant de soin, que les orages révolutionnaires ayant troublé sa sépulture, retrouvèrent *ce beau* visage qu'admirait Brantôme. Son tombeau, monument remarquable de sculpture, fut transféré à Paris, où il a orné long-tems le musée des monumens antiques.

Lorsque les persuasions du *P. Cottin*, jésuite, eurent décidé le mariage de la fille du duc de Mercœur et de César, duc de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, la terre et le château d'Anet, avec titre de prin-

cipauté, furent le douaire de l'épouse. Diverses vicissitudes firent passer ensuite ce beau domaine entre les mains du *duc de Vendôme*, dont les faits d'armes sont devenus célèbres. Le comte d'Eu en a été le dernier propriétaire.

Après avoir remercié cet ecclésiastique, qui joignait de nombreux préjugés à beaucoup de bonhomie, je repartis et je visitai tour à tour plusieurs châteaux voisins; celui du duc de *Maillebois*, près le bourg de ce nom, et celui de *Renancourt*, singulièrement situé au milieu d'une prairie inondée par les eaux. J'admirai le génie de l'architecte, qui, au lieu de choisir pour son emplacement le coteau qui domine la prairie et les bords de l'Eure, a jeté ses fondations dans un terrain marécageux et insalubre, privé d'air et de perspective.

Au lieu d'entrer à *Chartres*, du côté *d'Orléans*, je tournai cette ville, où je devais me reposer un jour, et j'allai visiter le bourg de *Maintenon*, bourg célèbre par l'aqueduc qu'entreprit Louis XIV pour faciliter la conduite des eaux de l'Eure à Versailles, et plus célèbre encore par la fortune de cette mademoiselle d'Aubigné, qui, tour à tour femme d'un chanoine

cul-de-jatte et d'un grand roi, fit ériger ce domaine en marquisat-pairie, le 1er mai 1688.

Je passai aussi rapidement que ma chaise de poste à travers les villes d'*Épernon*, de *Gallardin* et d'*Auneau*. Chacune d'elles a ses souvenirs féodaux et ses ruines gothiques. Je descendis dans les caves du château d'Aumont, où se conservent encore les moulins à bras, au moyen desquels les ligueurs, pressés par les troupes royales et par la faim, subvenaient aux besoins les plus pressans et remplissaient eux-mêmes les fonctions de meuniers. Cependant les clochers de la capitale de la Beauce avaient paru à l'horizon, et je ranimai le zèle du postillon qui me conduisait au lieu où je devais prendre enfin un peu de répit.

N° XXI. — 15 *janvier* 1824.

LA BEAUCE.

Belsia, triste solum, cui desunt bis tria solum :
Fontes, prata, nemus, lapides, arbusta, racemus.
FORTUNAT, *évêque de Poitiers.*

La Beauce, riche et triste pays, auquel il ne manque que six choses : des sources, des prés, des bois, des pierres, des arbrisseaux et des vignes.

Mes regards se prolongeaient sur des plaines sans bornes, où je n'apercevais ni un bouquet d'arbres, ni une cabane. Des moissons jaunissantes balançaient autour de moi leurs vagues d'épis et offraient à mes yeux l'aspect d'un océan de fécondité qui s'étendait jusqu'à l'horizon.

Cette monotonie commençait à me fatiguer, et je désespérais de me trouver jamais au pied de ces clochers gigantesques que j'apercevais devant moi, qui me semblaient toujours voisins et qui reculaient toujours, singulier emblême de nos espérances toujours déçues. Le bonheur

que nous croyons sans cesse atteindre ne cesse point de reculer devant nous et nous échappe toujours. On pardonnera cette réflexion chagrine à un vieil Hermite qui achève un long et fatigant pélerinage.

Quoi qu'il en soit de ces moralités allégoriques, dont on raffolait au tems de *Jehan de Meung*, et qui ne sont plus à la mode, l'impatience commençait à me gagner et se joignait à ma lassitude; nulle variété de paysage, pas un endroit boisé, pas une source jaillissante, nul accident de terrain. C'était une route ennuyeuse comme la monotonie. Je maudissais, au lieu de les admirer, les moissons magnifiques dont rien n'interrompait la vaste étendue. Je me souvenais d'avoir lu chez *Jérémie Bentham* et chez mon honorable et savant ami M. de *Kératry*, que tout ce qui est utile est beau, proposition philosophique dont j'avais sous les yeux la contradiction la plus irrécusable. L'air était vif et pur, et, sous ce climat doux et tempéré, les plus utiles productions de la terre croissaient en abondance. J'estimais à leur valeur ces fruits d'une fertilité qui ne peut guère se comparer qu'à celle des champs de la Flandre; mais mon

goût inné pour le pittoresque ne trouvait aucune beauté dans ces lignes droites, dans cet horizon sans limites, et je concluais, en dépit des philosophes, que les sentiers étroits de la Vendée et les coteaux de l'Auvergne, les collines même du Perche que je quittais, l'emportaient en beauté sur ces vastes greniers d'abondance.

Une espèce de cariole, dont la caisse, posée simplement sur l'essieu, retentissait sur le pavé, s'arrêta près de ma chaise de poste au moment même où je faisais ces réflexions. Un jeune homme que j'ai eu l'occasion de connaître à Paris, et que je désignerai par le nom d'Ernest, venait à ma rencontre. « Bon Hermite, me dit le jeune homme, après les premières questions sur ma santé, l'aspect de nos tristes plaines vous inspire, je le parie, les mêmes pensées qu'à un ancien évêque dont mon cousin le chanoine vante les ouvrages, et qui a fait un long poëme contre la Beauce. « *La Beauce*, dit Fortunat, *est un pays auquel il ne manque que des prairies, des arbres, des sources, des pierres, des vignes et des fleurs.* »

Belsia, triste solum, cui desunt bis tria solùm:
Fontes, prata, nemus, lapides, arbusta, racemus.

» En dépit du chanoine, je n'ai point de goût pour ces vers léonins, enfans de la barbarie gothique, et le poète évêque a commis une véritable injustice. Le *Dunois*, le *Thimerais*, qui font partie de la Beauce, ont des sources et des arbustes, quoi qu'en dise le prélat de mauvaise humeur. — Je le sais, dis-je à mon ami, je viens de visiter le Perche. — La partie de la Beauce où nous nous trouvons est seule, continua Ernest, digne de cet anathème; elle ne produit que du blé; c'est un vaste champ couvert d'épis. Il est vrai que le bois n'y pousse pas et que l'on essaierait vainement de planter un pommier au milieu de ces moissons. Placé au centre de la France, c'est un grenier d'abondance où l'on peut toujours puiser dans les tems de détresse. C'est là que Paris s'alimente, et la Beauce, à elle seule, pourrait, dans les bonnes années, fournir à deux ans de consommation de la France entière. »

Mais nous approchions de Chartres. Des paysans vêtus d'habits de gros drap bleu, fort propre, et portant de grandes guêtres blanches boutonnées jusqu'au dessus du genou, couvraient la route. « J'aime, dis-je à Ernest, ces

paysans qui ont l'air de seigneurs. Le laboureur est le plus ancien des rois légitimes ; le premier qui déchira la terre pour la féconder fut le premier et le plus utile des conquérans. — Les meuniers et les laboureurs, me répondit-il, sont en effet les véritables seigneurs de la Beauce. Tel fermier donne à sa fille vingt mille écus d'or argent comptant. Si vous nous honorez, mon cher Hermite, d'un séjour assez long pour que je puisse satisfaire complètement votre amour de l'observation, je veux vous faire assister à la noce d'une meunière de cette contrée. Vous verrez la mariée couverte de dentelles des pieds à la tête comme la vierge de quelque cathédrale flamande. Une de mes parentes (car je le déclare avec un peu d'orgueil, peut-être, je suis vilain, très-vilain, attaché à la glèbe, et laboureur de père en fils), une de mes parentes, fille de meunier, portait à son cou, le jour de ses noces, plus de bijoux et de dentelles de Malines qu'il n'en faudrait pour servir de dot à trois élégantes du faubourg Saint-Germain : luxe d'assez mauvais goût, qui ne peut toutefois déplaire à un philosophe. Ce sont des richesses acquises par la plus noble des industries, arrosées par la sueur

de ces hommes paisibles, laborieux et presque tous estimables.

» Vous arrivez dans notre ville le jour même où sa richesse couvre la place publique : c'est le samedi, jour du marché. A mesure que nous approchons du faubourg, vous voyez la route se couvrir de charrettes et de paysans. C'est pour eux ce que la Bourse est pour les gens de Paris ; tout s'y passe en silence et dans le plus grand ordre. Notre marché de grains est le seul où tout s'achète au comptant. Il n'est pas rare d'y voir vendre en un seul jour plus de dix mille quintaux de blé, sans compter celui qui se vend sur échantillon et qui se livre dans les greniers.

» J'espère que le spectacle de notre abondance, continua Ernest, quand nous eûmes mis pied à terre, j'espère que la bonne tenue de notre marché du samedi attirera seule vos regards, et que vous remarquerez moins la structure gothique de nos maisons avec leurs pignons en saillie, leurs toitures irrégulières, leurs fenêtres inégalement percées et leurs petites portes de mauvais goût. »

Le patriotisme local de mon jeune ami me fit sourire. Je répondis à Ernest que cette irrégu-

larité était encore le partage de la plupart des villes de France, et qu'*Amiens*, *Abbeville*, *Angers*, *Elbeuf* rivalisaient avec sa ville natale, pour la laideur des rues et la vétusté des édifices. Cependant nous assistions depuis un quart-d'heure à la vente des grains, et je ne pouvais m'empêcher d'être étonné de tant d'activité qui se mêlait à l'ordre le plus parfait.

« Cet ordre que vous admirez, me dit mon jeune guide, est l'effet de deux ou trois coutumes chartraines assez singulières et qui se conservent dans leur rusticité primitive depuis un tems immémorial. Le grain est toujours mesuré, livré et payé sur la place même, dans le courant de la journée. Des femmes, organisées en société, au nombre de soixante-sept, divisées en quinze bandes, sont chargées de surveiller le mesurage et la livraison. Le peuple les nomme assez grossièrement *leveuses de cul de poche* *. Leur probité est en grand renom dans le département, et plus d'un ministre serait heureux de jouir de la réputation d'intégrité qui leur est acquise.

» Ces femmes, que vous voyez coiffées de

* Une *poche* est un sac, dans le dialecte des paysans de la Beauce.

leurs petits bonnets de paysannes et dont la propreté ne manque pas d'élégance, sont chargées, moyennant une rétribution légère, de recevoir les grains, de lever le sac, de le vider dans la mesure, d'en recevoir le prix et de le compter aux vendeurs. Voyez ces cultivateurs et ces fermiers entasser devant elles tout leur blé, renvoyer leurs chevaux et leur voiture : ils se fient sans réserve à la bonne foi des leveuses et vont paisiblement faire leurs affaires, payer leurs fermages, et renouveler leurs baux. Le soir, ils reviennent toucher leur argent des mains de celle qui a été chargée de vendre leur grain. Jamais il n'arrive de confusion ni de mécompte, et cette simplicité primitive, cette sorte de naïveté dans les rapports du commerce ne peut manquer, bon Hermite, de vous étonner et de vous plaire. Mais il est tems que vous veniez vous reposer. Vous avez, en une seule promenade, épuisé tout le champ des observations possibles sur notre état commercial; la vente des grains est notre seule richesse. Autrefois nous fabriquions beaucoup de serge pour les moines et de gros drap pour les troupes. Ces fabriques sont tombées; et la population de la ville a considérablement diminué.

» Onze églises, quatre couvens, quatre abbayes, cinq communautés, deux séminaires, un collége de frères polars composaient autrefois la richesse ecclésiastique de la ville. Chartres, le centre de la juridiction druidique, ville sacrée, avait accepté le joug béni du chapitre et de l'évêque. Jacobins, capucins, cordeliers, minimes, chanoines suzerains, abbés qui ne relevaient que de l'autorité du pape, habitaient dans les murs de la ville, et faisaient peser sur un peuple de bourgeois pauvres et de serfs le double joug du vasselage et de la théocratie. Aussi nos églises sont-elles magnifiques, et nos rues affreuses. Nous n'avons ni places publiques, ni halles, ni tribunaux. La plupart des maisons, construites en pans de bois, offensent la vue et ne sont point alignées. Ce n'est que depuis la révolution que plusieurs bâtimens ont de la solidité et de l'élégance; quelques autres, construits au bénéfice du monachisme et aux dépens du peuple, ont été affectés à d'autres usages et sont restés dans le domaine de l'utilité publique.

» Telles sont ces terrasses couvertes de jardins que l'on a réunies à la préfecture et que les

chanoines du chapitre avaient construites et embellies. Tel est le petit séminaire, occupé aujourd'hui par la caserne de gendarmerie; plusieurs hôpitaux qui appartenaient à des monastères et qui appartiennent maintenant aux infirmes et aux pauvres : telle est la maison de *Saint-Jean*, bâtie par des chanoines réguliers, et transformée (par cette révolution désastreuse et criminelle, dont mon cousin le chanoine renouvelle chaque jour le procès) en un atelier de travail pour les indigens. »

Tout en causant ainsi nous atteignîmes la maison occupée par Ernest et sa famille. Elle est située hors des remparts, et, pour y parvenir, nous marchâmes long-tems sous les marroniers dont les boulevarts de la ville sont ombragés. Ernest ne manqua pas de me faire admirer ces promenades charmantes qui dominent la ville, elle-même située sur le penchant d'un coteau, qui laissent l'œil planer au loin sur les campagnes du Dunois et de la Beauce. De jolies maisons de campagne, environnées de bois et enfoncées pour ainsi dire dans des massifs de verdure, me prouvèrent que la *Belsia* du poète Fortunat n'était pas la Beauce des environs de

Chartres. Les ruines des murailles, si souvent battues en brêche par les Normands, les Bourguignons et les ligueurs, ajoutaient à l'aspect pittoresque de l'extérieur de la ville. Chacune des sept portes devant lesquelles nous passâmes m'offrit un caractère d'architecture particulier. Je m'arrêtai un moment devant les tours et les créneaux de la porte Guillaume, monument de cette barbarie systématique que nos modernes auteurs féodaux ont vantée en vers et en prose, et dont tous les vestiges ne parlent à l'imagination épouvantée, que de guerres injustes, de désastres, de violence et de fanatisme.

N° XXII. — 1er *février* 1824.

LES ILLUSTRES DE CHARTRES.

O sund attempt to give a deathless lot to names ignoble! COWPER.

Vaine tentative! effort stérile pour assigner une gloire éternelle à des noms sans valeur.

« Si votre voyage eût été de plus long cours, bon Hermite, nous aurions exploré de nouveau ensemble *Bonneval*, célèbre par ses abbayes et par la facile vertu de ses femmes (sous l'ancien régime, bien entendu), et *Châteaudun*, brûlée dans le dix-septième siècle, et, depuis ce tems, aussi belle et aussi symétrique que triste et monotone. Nous aurions mêlé, comme cela vous est ordinaire, mon cher voyageur, les souvenirs d'histoire à l'observation des lieux. Les trois Perches, avec leurs gentilhommières, si serrées les unes contre les autres, qu'à peine une ou deux toises de terre ont-elles échappé à l'inféo-

dation, nous eussent rappelé une multitude de roitelets inconnus, de comtes de Châteauneuf, de suzerains de Rotrou; en un mot, de petits seigneurs qui tranchaient du souverain, se faisaient la guerre et vivaient dans leur donjon, orgueilleux de leur nom et escortés de leur pauvreté. A *Dreux* nous eussions retrouvé toute la majesté des souvenirs druidiques; dans les champs les autels des Eubages; dans les grottes des mosaïques anciennes, et dans le village de *Senates* des traces certaines de leur existence et de leur pouvoir théocratique. Je me serais plu à parcourir avec vous *Gallardon*, *Janville*, *La Bazoche*, dont M. *Brault*, poète énergique et bon citoyen, a illustré récemment le nom par cette démission courageuse qui aurait dû trouver plus d'un exemple. Vous auriez observé, dans ces superstitions populaires, conservées et consacrées par l'habileté de la religion chrétienne, des vestiges de la foi des druides : telle est la vénération pour les sources, vénération à laquelle la philosophie peut assigner une cause assez naturelle dans un pays de plaines, et qui n'est pas moins commune aux laboureurs beaucerons qu'elle ne l'était aux anciens *Senones*, les

plus belliqueux des Gaulois. Tout ce pays si intéressant, vous l'avez effleuré en chaise de poste, et vous repartez demain. Hâtons-nous, du moins, de vous faire connaître Chartres. Quand vous vous serez promené dans nos murs, je vous ferai dîner avec mon cousin le chanoine. C'est de lui que vous apprendrez tout ce qui tient aux différends du chapitre et de l'évêque; en un mot, l'histoire ecclésiastique et féodale de Chartres. »

Je fus accueilli avec toute la grâce d'une hospitalité naturelle et d'une politesse bienveillante, par la famille d'Ernest. Le chanoine son cousin, prêtre de moyen âge, ne me fit pas moins bon accueil. « Cette maison, me dit Ernest, n'est ni un château, ni une ferme : elle tient de l'un et de l'autre. C'est une habitation commode, demi-rustique, demi-seigneuriale, le type véritable des maisons de campagne du pays chartrain. Le verger, le bois, la prairie, la ferme, le jardin, qui en sont les dépendances, complètent ce séjour champêtre, moins majestueux et plus agréable que les donjons de tous les châtelains du tems passé. »

Un dîner somptueux, dont la maîtresse de

la maison fit les honneurs avec une aisance toute parisienne, étala devant moi les trésors gastronomiques de la Beauce. Je pus juger par moi-même de l'excellence de ses écrevisses et de ses crevettes, et surtout de la délicatesse exquise de ses pâtés, dont l'admirable composition a fait la fortune héréditaire des *Lemoine*, et qui justifient, par leur saveur, la réputation européenne dont ils jouissent.

Je payai au pâté chartrain le tribut de reconnaissance qui lui était dû, et je louai la Beauce qui l'avait produit. C'était engager les convives à parler de leur pays : chacun ne tarda pas à faire valoir, sous divers rapports, l'illustration de sa ville natale. Le père me parla de la nouvelle *place Billard*, bâtie par le maire de ce nom; du beau pont dont les travaux ont été dirigés par M. *Chasles*, ingénieur, et des embellissemens qui ont rendu la ville plus saine et plus agréable, depuis dix années. Le chanoine, qui prit la parole, prétendit que, toute proportion gardée, Chartres avait produit autant de savans illustres que les villes de France les plus fécondes en célébrités. Je l'engageai à consulter ses souvenirs, bien décidé à prendre note de son éru-

dition et à charger mes tablettes des noms célèbres qu'il allait me révéler.

« La ville de Chartres, me dit-il, a vu naître le moine *Paul*, historien du onzième siècle; le grand *saint Yves*; l'aumônier *Foulques*, qui accompagna en terre sainte *Etienne*, comte de Chartres, et fit l'*Histoire de la Croisade; Grenet*, gouverneur du royaume de Jérusalem dans le douzième siècle; *Nicolas Doyen*, archidiacre de Blois; *Guillaume de Chartres*, chroniqueur du troisième siècle; *Laurent Desmoulins*, poète français du seizième, et qui a paraphrasé des psaumes; *François Hallier*, son contemporain, évêque de Cavaillon, auteur d'un bel ouvrage sur l'ordination des prêtres.....

» — Permettez-moi, mon neveu, de vous faire observer que ces célébrités un peu obscures ont quelque chose de trop local pour intéresser vivement l'Hermite voyageur. Je citerai plutôt le célèbre peintre sur verre, *Jean Pinaigrier*, le plus habile de son tems; et l'architecte *Jean de Beausse*, qui a reconstruit en 1507 le beau clocher de la cathédrale.

» — Vous me permettrez du moins à mon tour, mon cher oncle, de faire mention d'un ec-

clésiastique fort célèbre en son tems, quoique sa célébrité repose sur un talent tout profane. Je veux parler de *Philippe Desportes*, né à Chartres en 1546, abbé de Thiron, abbé de Josaphat, abbé des Vaux-de-Cernay, abbé de Bonpart, abbé d'Aurillac, et de plus chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris.

» — En effet, repris-je, en interrompant le chanoine et en souriant de ce catalogue d'abbayes possédées par le poète, l'abbé Desportes parla mélodieusement la langue poétique et le langage des amans. C'est un des poètes français les plus aimables et les plus gracieux de son époque.

» — *Jean Lefèvre*, *Raoul Routrais*, *Gilles Tullone*, continuait le chanoine..... »

Son oncle l'arrêta encore. « Passez, mon cher, à ce fameux helléniste du seizième siècle, qui porte un nom si bizarre.

» — Vous vouiez parler de *Nicolas Goulu*, professeur à l'Université de Paris. C'était un savant homme, le fils d'un vigneron des environs de Chartres.

» — Vous n'oublierez pas, non plus, j'espère, le vieux *Mathurin Regnier*, espèce de Ju-

vénal gaulois, rempli de verve, de force, d'énergie ; poète distingué, joueur effréné, débauché qui fit en ces mots son épitaphe et le résumé de sa vie :

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort daigna songer à moi,
Qui ne songeai jamais à elle.

» — *Jacques Fouré*, dominicain ; *Denis Simon*, cardinal ; l'abbé *Paul Beurrier*, disait encore le chanoine.....

» — Je conviens, reprenait l'oncle, que les noms que vous citez sont fort illustres. Cependant je nommerais de préférence l'architecte qui construisit la fameuse digue de La Rochelle, *Clément Metezeau*, et même le bon *Nicole*, né à Chartres en 1625. C'était un janséniste, je l'avoue, mais un honnête homme. Il pensait sagement, écrivait purement, vivait en homme charitable, et fut long-tems persécuté. »

Le chanoine eut l'air de ne pas entendre cet éloge du janséniste, et reprit le fil de son discours. « *Antoine Godeau*, évêque de Vence, est

né à Dreux, près de Chartres; c'était, comme vous savez, un poète estimable et un bon prélat.

» — *Jean Rotrou*, né dans la même ville en 1609, réunit aussi, continua l'oncle, les qualités, d'ailleurs fort compatibles, d'un poète remarquable et d'un bon citoyen. Sa tragédie de *Venceslas* se joue encore, et l'on se souviendra toujours du noble dévouement dont il fit preuve au milieu de la peste qui désola sa ville natale en 1650.

» — Vous pouvez citer encore l'avocat *Pierre Chaline*, auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence; le secrétaire de l'Académie d'architecture, *André Felibien*, érudit célèbre par ses connaissances dans les beaux-arts et par la diffusion de son style; le fameux bachelier de Sorbonne, l'auteur du *Traité des perruques*, *Jean-Baptiste Thiers*. Celui-là, mon oncle, était un gai chanoine, qui passa sa vie à se disputer avec ses collègues. De l'esprit, de la pénétration, de la force, de la satire, un talent railleur, une mémoire prodigieuse distinguaient le chanoine Thiers. L'évêque de Chartres, qui était en querelle avec lui, voulut le faire arrêter. C'était au milieu de l'hiver. Thiers se livra à la maréchaus-

sée, et parut la suivre de bonne grâce. On arrive aux bords d'un étang glacé. Thiers, qui avait fait ferrer sa jument à glace, se sauve en riant, et laisse sur la rive les archers étonnés de cette ruse du Figaro tonsuré.

» — Quant à *Jacques Lenfant*, ministre protestant célèbre, vous me permettrez de louer son éloquence, et je vous laisserai attaquer son orthodoxie. *D'Allainval*, auteur de plusieurs comédies très-gaies, est né à Chartres en 1753. Auteur de l'*Embarras des richesses*, il est mort à l'hôpital.

» *Panard*, chansonnier plein d'esprit, qui eut des étincelles de génie, est né à Roulebois, près Chartres. La postérité a ratifié le jugement de *Favart*, son ami :

Il chansonna le vice et chanta la vertu.

» — Si vous ne vous étiez montré, reprit le chanoine, si dédaigneux de mes grands hommes, je vous aurais parlé de *Pierre de Genne*, de *Pierre Hardy*, de *Dudoyer de Gastel*.....

» — Parlez-nous plutôt de *Philidor*, né à Dreux en 1726, rival de Rameau, et le plus grand joueur d'échecs de son tems; de l'aca-

démicien *Colardeau*, versificateur harmonieux, dont les imitations semblent des créations, tant la pureté de son style est aimable, et, pour ainsi dire, *racinienne*; et du traducteur de Juvénal, *Jean Dusault*, écrivain énergique et concis, et du célèbre médecin *Doublet*. »

Le jeune homme, élevant la voix pour la première fois : « On n'oubliera point le général *Marceau*, qui s'empara de Coblentz, et auquel la ville a élevé un obélisque, dont l'inscription vient d'être effacée. Après une vie dont chaque jour était marqué par de nouveaux traits de bravoure, ce héros, mort sur le champ de bataille, reçut à Altenkirken les honneurs funèbres de ses ennemis même, et les Autrichiens, commandés par le prince Charles, érigèrent le monument du brave, dont l'héroïque aspect inspira au poète *Byron* quelques-uns de ses plus beaux vers.

» — Je compléterai moi-même votre liste, dis-je aux convives, en vous citant le girondin *Brissot*, le courageux *Chauveau-Lagarde*, le constituant *Pétion*, qui, je crois, étaient de votre pays; et surtout ce bon *Collin d'Harleville*, le Térence de la France, qui remplaça par la naïveté et l'intérêt doux de ses pièces la verve comique qui lui manquait.

» *Guillard*, auteur d'*Œdipe à Colone*, était aussi de Chartres.

» Parmi les illustres Chartrains vivans, on doit nommer, avec honneur, M. *Isambert*, avocat distingué, voué à la défense des libertés publiques; M. *Auguste Moufle*, jeune poète qui ne manque ni de grâce, ni de talent, et dont plusieurs académies ont couronné les essais; M. *Ph. Chasles*, qui a déjà pris rang parmi les jeunes littérateurs de l'époque sur lesquels reposent nos plus vives espérances. »

N° XXIII. — 15 *février* 1824.

L'ONCLE ET LE NEVEU.

Qui croira qu'aux Chartrains, pour orner leur église,
Marie ait de Judée envoyé sa chemise ?

LAHARPE.

Ce fut au chanoine que je m'adressai pour obtenir sur la ville de *Chartres* les éclaircissemens historiques, sans lesquels le voyage d'un observateur serait peu de chose et rappellerait la définition que le chancelier de *Verulam* donne de ses chroniques sans philosophie, qu'on cherche aujourd'hui à remettre à la mode. « Ce sont, dit-il, des statues de Polyphème, des géans qui sont bien proportionnés, mais qui n'ont qu'un œil. »

En effet, après le repas, lorsque la servante vint nous avertir que le café était servi sous une tonnelle, au bas du jardin, je pris à part le bon chanoine, auquel j'expliquai

mon ignorance et la confiance que ses lumières m'inspiraient. « Bon, me dit son oncle qui m'avait entendu, l'histoire de Chartres n'est que l'histoire d'un chapitre ; vous n'avez rien de mieux à faire que de consulter mon neveu : c'est de l'histoire ecclésiastique, et il sait la sienne par cœur. Nous autres, Chartrains, nous ne sommes soumis à la puissance temporelle que depuis un siècle ou à peu près ; avant cette époque, nous étions vassaux de chanoines; et si le bon tems revenait, je pourrais bien être obligé de m'inféoder à mon cher neveu que voici, et que d'ailleurs je vous donne pour l'homme le plus instruit sur les matières que vous voulez éclaircir. »

Tout en soutenant avec esprit et même avec assez de grâce les épigrammes que son oncle ne lui épargnait pas, le chanoine fit route avec nous jusqu'à la Tonnelle, et je pus m'apercevoir qu'il conservait quelque ressentiment des doutes que son respectable parent semblait élever sur l'utilité d'un pouvoir ecclésiastique, entre les mains desquels le sceptre et l'encensoir se trouveraient réunis.

« Je n'ai pas besoin de vous apprendre, me

dit-il, en m'entraînant sous une allée de tilleuls, que les Carnutes étaient, avec les Auvergnats, les deux plus vaillantes nations gauloises de toute cette fédération de petits peuples sauvages, que César est venu détruire et vaincre avec ses légions bien armées, ses machines et ses béliers. Vous n'ignorez pas non plus que les forêts du *Perche*, que vous venez de parcourir, et celles qui couvraient autrefois, dit-on, la plus grande partie du territoire chartrain, étaient le siége principal du culte druidique. Nos antiquaires ont retrouvé plus d'une trace de cette religion de barbares, dont Lucain fait une description moins vraie que poétique. A quelques lieues de Chartres, on rencontre, à peu près sur toutes les directions, ces pierres creusées et superposées, qui servaient aux immolations, et qui étaient faites, comme dit un historien de Chartres dont le style innocent contraste avec la barbarie du fait, de manière à ce que la victime fût très-commodément placée. Je pense que les druides, espèces de bracmanes ignorans, peuple-roi d'un peuple sauvage, n'en savaient guère plus que leurs sujets; mais, sans adopter l'opinion des érudits qui leur prêtent toutes les con-

naissances variées et approfondies des académiciens modernes, je suis de leur avis quant à la place qu'ils assignent au grand collége druidique. Les monumens celtiques que j'ai eus sous les yeux, le témoignage de Jules César, surtout le nom de la ville de *Dreux*, évidemment dérivé du mot *druides*, tout concourt à me faire croire que le centre de cette juridiction sacerdotale, et par conséquent de la Gaule, que régissait cette théocratie, dont vous ne m'entendez point faire ici l'éloge, était peu éloigné des environs de Chartres. Au *Château-Vieux*, sur la garenne de *Poisvilliers*, se trouvent encore des débris dont l'extrême antiquité et la masse imposante me portent à croire que c'est là le véritable point de réunion des druides.

» Les étymologistes sont d'une fécondité bizarre. Ils appliquent au mot *Chartres* au moins une douzaine de différentes origines. Je me contente de vous indiquer la ressemblance qui se trouve entre le mot *Chartres* et celui de *Carnutes*, dénomination primitive de la contrée, et de rappeler à votre mémoire que ce même mot *Chartres*, dans l'ancien langage, signifie *centre*, *cavité*. En effet, la ville et ses environs sont remplis

de caves et de grottes naturelles. Mais je n'entrerai point dans une discussion stérile, qui d'ailleurs a coûté assez de veilles aux Gelloutier et autres explorateurs de l'antiquité celtique. Les druides profitèrent de leur influence pour animer les Chartrains au combat contre l'envahisseur Jules César. Du fond des bois sacrés des Carnutes, mille glaives étincelèrent tout à coup ; et ce furent nos concitoyens qui, les premiers, commencèrent une lutte terrible autant qu'inégale. Leurs efforts furent stériles ; mais, à peine domptés, ils se soulevèrent sous la conduite de Cotnatus et de Cenetodunus. Les Romains furent victimes d'un désespoir semblable à celui qui sonna long-tems après l'heure fatale des vêpres siciliennes. Tous les soldats campés à Orléans, alors *Gennabum*, périrent sous le fer des Carnutes, dont les conquêtes s'étendirent au loin.

» Mais ce triomphe dura peu. Les oppresseurs revinrent en force, et la vengeance romaine couvrit le pays entier de cadavres. Une capitulation honorable, que les Romains trahirent indignement, et malgré laquelle le chef des Carnutes, Guturnat, fut livré au supplice,

prouve mieux que les *Commentaires* mêmes de Jules César la vaillance de ces Carnutes, contre lesquels on employait le fer, le feu, la perfidie et le parjure. Soumis de nouveau, ils se révoltèrent encore ; et Auguste fut obligé d'envoyer contre eux de nouvelles légions. Cette rébellion fut la dernière. Le christianisme s'introduisit vers cette époque dans l'ancien territoire des druides.

» — Racontez, racontez, mon neveu, s'écria l'oncle, qui nous avait rejoints, racontez les traditions merveilleuses dont cet événement se trouve environné.

» — Permettez que je m'en abstienne ; c'est une tâche qui a son côté plaisant, et que vous remplirez mieux que je ne pourrais le faire.

» — Eh bien, apprenez donc de moi, philosophe hermite, que, trois siècles avant la naissance de la Vierge, comme je le lisais hier dans le bon historien Sonchet, les druides, devinant l'arrivée du Messie, bâtirent un temple à la *Vierge qui devait un jour enfanter* (*Virgini pariturœ*). Ce n'est pas tout ; *Pintard*, autre Tite-Live de la Beauce, veut qu'une cathédrale ait été bâtie à Chartres immédiatement après la naissance de Jésus-Christ. D'autres grands

écrivains, tous chanoines, assurent qu'une ambassade chartraine fut députée à la Vierge pendant ses couches, et *Sablon*, l'un d'entre eux, n'hésite pas à déclarer qu'elle accepta la suzeraineté de Chartres et le titre de *dame* souveraine de la ville, que lui conférèrent les ambassadeurs.

» — Je ne contredirai point mon oncle, reprit le chanoine; ces histoires merveilleuses sont en effet consignées dans les chroniques, et je pense que l'antique druidisme ayant progressivement fait place au christianisme nouveau, la confusion des deux cultes fit naître dans quelques esprits crédules l'idée que la religion du Christ y avait été professée de tout tems.

» — L'explication de M. le chanoine me semble, continuai-je alors, aussi simple que vraisemblable.

» — Oui, reprit l'oncle; mais ce qu'il doit ajouter, pour ne pas démentir une impartialité qui ne m'étonne pas chez lui, c'est que le chapitre de Chartres tira grand parti de cette prétendue suzeraineté de la sainte Vierge, qu'il ne voulut relever que du pape, et traita par ambassadeurs avec les rois de France.

» — En faisant à votre opinion, mon cher oncle, toutes les concessions que la vérité peut exiger, je ne dois pas oublier de signaler l'influence heureuse que le christianisme exerça sur le pays : l'abolition des sacrifices humains, l'adoucissement des mœurs, la culture des terres mieux dirigée, celle des esprits, progressivement éclairés par les lumières d'une religion raisonnable et charitable. Quant aux miracles dont l'histoire de France abonde jusqu'au dixième siècle, je ne prétends point en discuter la réalité. Il est vrai que nulle contrée de tout le pays gaulois n'a autant de prodiges religieux à citer que ce petit pays chartrain. Si vous me permettez d'expliquer ce fait de la manière qui me semble, non la plus philosophique, mais la moins hostile contre les saints dogmes que je vénère et que je professe, ce n'est pas à l'ignorance ni à la superstition que j'attribuerai cette prodigieuse quantité de miracles, mais bien à l'esprit même des peuples gouvernés long tems par les druides. La sainte horreur de ces bois solitaires, où le sang coulait sous le fer des Eubages, était bien propre à entretenir la terreur religieuse, et les premiers apôtres du christianisme, chez les Car-

nutes, n'eussent point servi les intérêts de leur mission sacrée, s'ils eussent détruit tout à coup la crédulité profonde et la soif des miracles, dont le peuple était, pour ainsi dire, imbu.

» — Voilà bien de l'adresse dans la défense; et je suis sûr que l'Hermite admire avec quel talent *vous munissez de tous côtés votre cause*, comme dit, je crois, le grand Bossuet; mais n'oublions pas que, en profitant de cette crédulité pour civiliser les peuples, nos apôtres n'oublièrent jamais leurs propres intérêts. La dîme, offrande d'abord volontaire, fut changée en un droit irréfragable d'autant plus pesant pour notre pays, que toute sa richesse est dans de magnifiques moissons, dont le dixième fut versé *gratis* dans les greniers des abbayes et de l'évêché. Dans toute l'Europe, aucun chapitre ecclésiastique n'a réuni autant de puissance temporelle que celui de Chartres. Je vous concéderai volontiers la bienfaisante influence que le christianisme exerça sur le monde, que le colosse romain écrasait de sa décadence après l'avoir écrasé de sa grandeur; mais je ne conviendrai jamais qu'il fût nécessaire que les évêques de Chartres s'érigeassent en rois indépendans,

ayant droit de vie et de mort, prélevant des impôts énormes, soldant des troupes, portant la masse d'armes au lieu du cilice, et se faisant exalter sous un dais soutenu par quatre hauts barons, comme vous savez bien qu'ils l'exigeaient dans les grandes cérémonies.

» — Je crois vous avoir déjà dit, Monsieur, reprit en s'adressant à moi le chanoine, dont la patience commençait à fléchir devant l'épreuve à laquelle son oncle le soumettait; je crois vous avoir dit ou du moins indiqué que la toute puissance dont les druides jouissaient dans le pays des Carnutes fut un héritage naturel dont les chanoines de Chartres, et surtout les évêques, se trouvèrent nantis sans usurpation réelle et comme par une concession tacite. Puisque mon oncle n'a perdu aucun des souvenirs ecclésiastiques de sa ville natale, il aurait pu vous instruire du sort des trois fameuses sœurs *Donde*, *Monde* et *Ermenonde*, toutes trois martyres; il aurait pu vous apprendre aussi que, d'après une ancienne tradition, la bergère de Paris, *Geneviève*, âgée de quatorze ans, vint de Nanterre à Chartres pour recevoir la confirmation de l'évêque Villicus. C'est ce que témoignent

les mauvaises rimes que voici, et que l'on déchiffre encore sur les côtés d'une tapisserie antique, conservée à la mairie de Chartres.

Villicus, évêque de *Chartres*,
Illuminé du saint esprit,
Choisit la vierge entre les *autres*
Qu'il confirme en la foi du Christ.

Je ne croyais pas devoir m'appesantir sur ces faits qui n'ont d'intérêt que pour un petit nombre de personnes; j'aime mieux vous rappeler que Chartres, après avoir subi les conséquences de l'invasion des Francs, donna naissance au bon évêque *Solein*, le Belzunce de son tems. Il suivit, pas à pas, et autant qu'il est permis à un homme de le faire, l'exemple de son divin maître. Il prodigua ses biens, ses soins et sa vie pour réparer les maux que son peuple avait soufferts. Les habitans le portèrent spontanément en triomphe. Si les évêques de Chartres étaient rois, comme vous venez de le dire, Solein mérite d'être compté parmi les meilleurs princes.

» — Mon cher neveu, je ne prétends point rabaisser le mérite des bonnes actions, et je conviendrai avec plaisir que de généreux exem-

ples, donnés par des hommes revêtus d'un caractère sacré, ont quelque chose de plus grand encore, et qui doit laisser chez les hommes une impression plus profonde. Je me contente de m'élever de tout mon pouvoir contre l'alliance du pouvoir canonique et politique dont toutes les annales de Chartres offrent l'exemple, contre ce principe que tous nos historiens ont posé comme incontestable, c'est qu'un évêque est souverain exclusif, supérieur aux comtes et aux ducs, et égal des rois. J'ai dit. »

Le chanoine continua sans s'engager dans la discussion : « Chartres fut pillé et brûlé en 546 par Thierry, roi de Bourgogne. L'exemple qu'avait donné l'évêque Solein se renouvela encore. L'évêque Bethaire s'offrit pour otage de ses peuples ; il se dépouilla de tous ses biens pour eux : c'est encore un des beaux traits du christianisme. Thierry se retira ; et la ville, qui respirait à peine, fut de nouveau saccagée par Hunold. Je ne chercherai pas à dissimuler, ce que mon oncle ne manquerait pas d'ailleurs de rappeler en traits piquans et vigoureux, l'accroissement immense de la puissance du clergé ; les deux tiers du territoire lui appartenaient. Mais

j'ajouterai que le système féodal autorisait cette usurpation, et que le chapitre ayant été reconnu suzerain, usait d'un droit, peut-être incompatible avec ses droits, mais en harmonie avec la civilisation de l'époque.

» — Vous avez bien raison, mon neveu, d'avouer au moins que la conduite de vos évêques répugnait aux doctrines de l'Evangile. Au septième siècle, ils avaient dans Chartres même trois forteresses. Ils soldaient des armées qui se répandaient dans les campagnes; ils mettaient leurs abbayes en commerce patent, et les vendaient comme des propriétés laïques. Enfin, ils poussèrent si loin leur audace, que Charlemagne fut obligé de défendre spécialement aux évêques chartrains de faire la guerre en personne.

» — Ce sont là, mon oncle, les erreurs des hommes, et, il faut le dire, les erreurs du tems. Reprenons brièvement notre récit. Brûlée en 743 par Théodoric, assiégée par Hasting en 856, et par Rollon en 911, la capitale de la Beauce, sans cesse détruite, renaissait toujours de ses ruines. Il paraît que, au huitième siècle, cette ville, aujourd'hui mal bâtie et composée

d'un assez grand nombre de maisons de bois, comptait beaucoup d'édifices en pierre. Je crois avoir sur moi mes tablettes, où j'ai copié la description fort curieuse que le moine Paul a donnée de Chartres, à l'époque dont il est question : « *Populosa urbs admodùm atque opulentissima, murorum magnitudine atque œdificiorum pulchritudine et artium liberalium studiis habebatur formosissima; erat enim ex quadratis et immanissimis lapidibus constructa altisque turribus munita, et idcircò urbs lapidum vocitata; aquæductibus, viis subterraneis jucunda; nunc ab inopi divinæ virtutis gente, Deo permittente, solo tenùs evertitur et ignibus concrematur.* »

« Cette ville si populeuse et si opulente, la plus fameuse de la province pour la grandeur de ses murailles, la beauté de ses édifices et l'éclat de ses études libérales; cette ville qui devait aux énormes pierres de taille dont elle était bâtie et aux tours élevées qui la défendaient le nom de la *ville de pierres;* cette cité, ornée d'aqueducs et de voies souterraines, est aujourd'hui détruite et rasée de fond en comble. Dieu a permis que des barbares, étrangers à la foi, y portassent la flamme destructrice. »

» — Mais je me hâte d'esquisser le tableau historique de la domination de nos comtes. Le premier d'entre eux fut *Thibaut-le-Tricheur*, grand homme d'armes de son tems, et qui étendit beaucoup son territoire. Ses successeurs suivirent son exemple, et *Eudes* second, entre autres, s'empara des comtés de Champagne et de Brie. De 1120 à 1134, la ville de Chartres, qui n'était plus la ville de pierres, mais la ville *de bois*, fut victime successivement de trois épouvantables incendies; la lèpre vint ensuite ajouter, à ces ravages rapides, des désastres plus lents et plus hideux. Non-seulement les évêques, non-seulement le chapitre, mais les comtes et les vicomtes de Chartres soulevèrent l'étendard d'une indépendance séditieuse; les rois de France, jusqu'à saint Louis, n'eurent dans le fait aucune autorité sur cette portion du territoire français. En 1154, le fameux saint Bernard vient dans la cathédrale de Chartres prêcher la croisade; ses éloquentes paroles retentirent de la chaire de vérité dans l'Europe et dans l'Asie, qu'il arma l'une contre l'autre. Un concile fut tenu à Chartres; des donations immenses furent faites à l'église par les croisés,

et ce fut du pied de l'autel de Notre-Dame que les plus fougueux conquérans de Jérusalem s'élancèrent pour trouver en Palestine des combats, la mort, la misère, des royaumes d'un jour, et une gloire.....

» — Stérile pour eux et pour la France, continua l'oncle; mais allez toujours, mon cher neveu.

» — Long-tems réunis au comté de Champagne, les comtés de Chartres et de Blois en furent détachés en 1151, après la mort du huitième comte de Chartres, Thibaut V; mais ce ne fut qu'après le règne de saint Louis, que la couronne racheta le vasselage de cette riche province. Je pourrais, et je devrais peut-être, vous tenir compte du passage du pape Alexandre III, à Chartres en 1163.....

» — Non, reprit l'oncle, toujours prêt à interrompre le fil du discours; mais nous parlerez-vous de l'évêque de Chartres, *Guillaume-aux-blanches-mains*, « *qui eut la gloire de faire* » *brûler beaucoup d'hérétiques, pour avoir nié* » *l'eucharistie et le baptême?* » Ce sont les propres paroles d'un historien, *Souchet*; je cite mes autorités.

» — Heureusement je puis opposer à ce prélat persécuteur le nom de *Jean de Salisbury*, qui lui succéda et qui fut aussi humain qu'éclairé; et celui de *Pierre de Lorraine*, évêque bienfaisant, qui embellit la ville, la pava de ces belles pierres de *ladères*, dont la dureté résiste au laps des siècles, et dont l'épitaphe mérite d'être rapportée :

Mœnibus et plateis urbem insignivit et auxit,
Et variis posuit tecta superba locis.
Hunc pia plebs habuit tantæ pietatis amore,
Oscula mille suis ut dederit pedibus.

« Il donna à la ville des remparts; il y fit des places » publiques; mille édifices superbes s'élevèrent à sa voix. » Le peuple l'environna de tant d'amour, que la foule » s'empressait autour de lui pour baiser la trace de ses » pas. »

» — Nous n'ignorons pas, mon neveu, que les prêtres faisaient les épitaphes, et nous savons à quoi nous en tenir sur l'esprit du corps. Cependant je remercie le bon évêque de Lorraine d'avoir pavé la cité de Chartres, qui aurait grand besoin aujourd'hui de ses secours. Mais vous n'en venez pas, mon neveu, aux querelles des chanoines et des prévôts de l'église de Chartres

en 1193; ni à l'excommunication que les chanoines s'avisèrent de lancer contre la province, parce que les officiers de la comtesse *Adèle* avaient osé arrêter un malfaiteur, dans ce qu'ils nommaient *leur ville;* ni à la révolte suscitée pour un semblable motif par les susdits chanoines, alors que l'interdit jeté sur le pays chartrain mit partout la désolation et le tumulte. Les sacremens suspendus, l'appareil lugubre des anathèmes, l'orgueil et la tyrannie du chapitre effraient d'abord, révoltent enfin le peuple. La sédition nocturne cause un incendie terrible et la moitié de la ville est de nouveau dévorée. Ce n'est pas tout : la comtesse et ses officiers sont condamnés à faire amende honorable; et les auteurs de ces scandales et de ces maux épouvantables restent maîtres du champ de bataille.

» — J'ajouterai même à vos griefs, que ces malheurs durèrent près de cent ans, qu'ils se renouvelèrent presque chaque année, et qu'on ne peut trop les avoir en horreur. Mais je dirai aussi que tel était l'esprit du siècle et que l'ambition, l'entêtement, la barbarie, les crimes même des individus ne doivent être imputés avec justice qu'à eux seuls, et non aux corps dont ils peuvent

faire partie. Les prêtres, devenus seigneurs féodaux, partageaient les vices des hommes de ce rang : je les plains et je les blâme.

» — Brisons là, mon cher neveu, ou je vous citerai, comme preuves de barbarie purement superstitieuse et sans mélange d'esprit féodal, l'établissement de l'inquisition à Chartres, au quatorzième siècle ; la nécessité urgente de faire intervenir le pape pour modérer les intolérables prétentions des chanoines, et l'inutilité de cette intervention même qui n'empêche ni le chapitre de fortifier son cloître, ni les habitans de se massacrer pour ou contre les chanoines, ni tout le pays d'être asservi par eux sous le plus dur vasselage. Cette oligarchie de quelques prêtres mutins me semble le dernier degré de l'avilissement politique. Mais je vous laisse continuer le récit des faits, et je vous conseille de passer, ou plutôt de sauter à pieds joints par dessus tout le treizième et la moitié du quatorzième siècle, qui vous donneraient trop de peine à commenter ou à pallier.

» Je passerai avec une égale rapidité sur le reste de l'histoire de Chartres, qui vous offrirait de longs commentaires, et nous entraînerait

trop loin, si je voulais en discuter la justesse parfaite. Réuni décidément à la couronne sous Philippe de Valois, Chartres vit, en 1360, le roi d'Angleterre camper sous ses murs ; la paix de *Bretigny* fut conclue dans le village de ce nom, près de Chartres, et le roi Jean, rendu à la liberté, vint recevoir du chapitre de la ville « cent pains blancs et un muid de vin », selon l'usage. L'année 1366, marquée par le débordement de l'Eure, fut pour la contrée une époque désastreuse, que les hommes, du moins, n'avaient pas préparée par leurs méfaits, mais dont une industrie plus active eût pu prévenir les ravages. L'année 1388 ne fut pas moins funeste à la ville, que la contagion décima. Je m'abstiens de parler des troubles excités par l'enlèvement d'une relique que Henri V, roi d'Angleterre, avait fait envoyer à sa femme. Je laisse à mon oncle le soin d'égayer ces matières. Il voudra bien que je rappelle la part honorable que les prêtres de Chartres ont eue à l'expulsion des Anglais ; il sait que leur zèle seconda vivement les exploits de la Pucelle.

» — En récompense de ce patriotisme qui les rend dignes d'estime, ils eurent soin de se faire

assurer par Charles VII tous leurs droits de corvées, dimes, champart, etc., etc. Jamais aucun chapitre se montra-t-il dénué de vues personnelles?

» — Si le soir n'approchait pas, et si l'Hermite ne devait prendre la diligence à huit heures, je pourrais, reprit le chanoine, vous parler longuement de cet évêque *Miles d'Illiers*, qui, excommunié par le chapitre, allait, pour se moquer des excommunicateurs, les absoudre en pleine église, et qui, ne vivant que de procès, s'écriait dans ses prières : « O mon Dieu! ne » m'en laissez qu'une demi-douzaine, pour » m'ébattre et me récréer! » Il me suffira de citer rapidement les événemens principaux qui ont laissé quelques traces dans nos annales. *Clément Marot* fut emprisonné à Chartres en 1526, comme luthérien; il ne trouva point son cachot aussi horrible qu'il eût pu le craindre, car il rappelle dans ses poésies

Les passe-tems et consolations
Qu'il a reçus par visitations
En la prison claire et nette de Chartres.

Après la mort de Henri II, en 1559, Henri IV

se rendit à Chartres. La bataille de Dreux, où les deux chefs d'armée furent faits prisonniers, est trop connue pour que je m'arrête à la décrire. Charles IX, pendant son séjour à Chartres, accorda à la ville la permission de rendre l'Eure navigable. Assiégé en 1568 par le prince de Condé, qui leva aussitôt le siége, Chartres vit, en 1580, le roi et la cour venir à pied faire leurs dévotions dans sa cathédrale. Les prêtres assiégèrent et dévastèrent ensuite la ville, qui se déclara pour la Ligue. Alors parut, dans les plaines de la Beauce, le panache d'Henri IV; après la bataille d'Ivry, il vint assiéger Chartres, dont la défense vigoureuse valut à nos pères une capitulation honorable. Ce fut à Chartres que le bon roi fut sacré : depuis ce tems, la capitale de la Beauce n'a rien offert de remarquable; la révolution seule, cette horrible catastrophe, cette..... »

Ici son oncle l'arrêta en tirant sa montre, et en jetant sur lui un regard qui lui imposa silence: huit heures allaient sonner; et je prenais congé de la famille, quand l'oncle me dit tout bas : « Je suis bien fâché de ne pouvoir vous apprendre l'histoire de la chemise de la Vierge, portée

par une pucelle qui recevait les boulets rouges dans son giron. Chacun sait à Chartres que Marie envoya cette chemise de Palestine, et qu'on la conserve dans la cathédrale. » C'est à ce propos que Laharpe, avant d'être saint, avait fait ce distique :

Qui croira qu'aux Chartrains, pour orner leur église,
Marie ait de Judée envoyé sa chemise ?

Déjà le fouet du postillon retentissait, et, en trois minutes, le trot des chevaux m'avait emporté sur la route d'Orléans.

N° XXIV. — 28 *février* 1824.

ORLÉANS.

Ingrata patria! ne ossa quidem habes!
Patrie ingrate! tu n'as pas même mes ossemens!
Epitaphe de Scipion l'Africain.

A ce bruit assourdissant des roues se mêlait la voix criarde de nos conducteurs et le babil de l'intérieur de la diligence, où se trouvaient, comme cela arrive presque toujours, un ou deux personnages incommodes et deux ou trois insignifians. Une nourrice et un marchand de vin, dont le voisinage eût pu démonter une patience moins endurcie et moins solide que la mienne, commençaient une conversation fort intéressante pour eux, lorsque je me mis à rêver à cette étrange variété de vues et d'idées sous lesquelles les événemens et les choses se présentent aux yeux des hommes. Je comparais la savante et curieuse recherche philosophique de M. Bodin,

la légèreté vaniteuse de mon guide tourangeau, qui ne voyait dans les souvenirs de l'antiquité que des ressources pour briller dans une séance d'académie de province, et la misanthropie du riverain de la Loire, hermite à vingt-sept ans, et préférant, aux brillantes conversations de Paris, l'ignorance des paysans de la Sologne; enfin la franchise anti-ultramontaine de l'oncle que je venais de quitter, et les opinions romaines, que le neveu déguisait sous des sophismes assez habiles. J'étais tenté de croire que tous ces gens avaient en quelque point raison, et que, dans l'infinie diversité des pensées et des intérêts, le scepticisme qui se tient pour ainsi dire au centre, où tant de rayons divergens aboutissent, et qui les juge tous sans leur interdire jamais l'appel et la révision du procès, est la seule philosophie raisonnable.

Déjà l'aube, en renaissant, éclairait à mes yeux les tours élégantes de la cathédrale d'Orléans et de quelques autres clochers gothiques dont ces aiguilles, ciselées comme ces bijoux indiens où l'ivoire est travaillé à jour comme de la dentelle, étonna mes yeux, et, par une association d'idées assez inexplicable et assez commune,

je franchis trois ou quatre siècles ; mon imagination se reporta vers l'époque où la Pucelle d'Orléans chassa les Anglais. En repassant dans ma pensée l'histoire de cette fille sublime, en admirant son héroïsme, en maudissant la lâcheté de ses concitoyens, qui ne se précipitèrent pas à travers les flammes de son bûcher pour l'arracher au monstre évêque de Beauvais, à l'infâme Cauchon, je donnai moi-même un démenti à mes pensées nocturnes, et je reconnus qu'il y a dans les hautes vertus, dans les vertus d'inspiration, dans la véritable grandeur quelque chose qui force l'estime, détruit les doutes du sceptique et ne permet pas aux hommes généreux d'avoir des avis différens sur un même sujet. L'utilité des hommes, le dévouement à l'intérêt de tous, voilà ce qu'il n'est point permis de dénigrer. L'égoïsme, la concentration, le sacrifice de l'intérêt général au sien propre, voilà ce qu'il n'est point permis d'excuser.

Je voyais s'élever devant moi les palmes patriotiques, dont le front de Jeanne d'Arc s'environne, et, à mon arrivée à Orléans, je me hâtai d'aller visiter le monument que la reconnaissance publique a érigé à son souvenir. Quelle

fut ma surprise de découvrir cette statue dans un coin presque inaperçu de la grande place *. L'exécution en est aussi médiocre que la situation en est mal choisie. Le tonnerre l'a frappée, et les traces du feu céleste sont encore visibles sur le piédestal. « Hélas! me dis-je en m'acheminant vers la Grande-Rue Royale, abandonnée par ses concitoyens ingrats, brûlée par les Anglais, chantée ironiquement par Voltaire, il ne lui restait plus qu'à subir les coups de la foudre et la calomnie d'un sculpteur, au fond d'une place au centre de laquelle son image héroïque devrait s'élever comme un autel! ».

Comment ce patriotisme local, cet amour

* Le premier monument érigé dans Orléans à Jeanne d'Arc, en 1458, a été détruit lors des guerres civiles et religieuses en 1567, et remplacé, en 1571, par un autre qui, à son tour, fut brisé en 1793. On peut voir, dans les *Antiquités nationales* de M. Millin, la description de ce premier monument, dont la destruction est d'autant plus à regretter, que, sculptée à une époque très-rapprochée du temps où vécut Jeanne d'Arc, cette statue devait reproduire avec exactitude les traits de l'héroïne d'Orléans. La statue en bronze qui existe aujourd'hui a été élevée en 1805.

exclusif du lieu de sa naissance, le souvenir de vénération tendre qui chérit et protége les hauts faits du tems passé; comment ce culte qui encourage aux belles actions a-t-il si peu de force et d'influence dans ma patrie? La pompeuse monarchie de Louis XIV, la frivole administration de Louis XV ont-elles à jamais éteint ces sentimens honorables? Je ne désespérerai point de l'antique liberté suisse, tant que les descendans de Tell montreront au voyageur la chapelle où le nom du libérateur est l'objet d'un culte pieux. Tant que les noms et les images de Lhôpital, de Coligni, de Sully, de Jeanne d'Arc, de Malesherbes, de Turgot, de Monthyon, ne seront pas familiers au peuple, et entourés d'autant de vénération que les douteux personnages de la liturgie l'étaient au moyen âge, j'espérerai peu de la France.

Une heure de promenade dans cette ville, située au bord du grand fleuve, roi de ces contrées, ne m'a pas fourni de renseignemens assez détaillés pour que je m'empresse de consigner ici des observations qu'il m'eût été facile de

trouver dans les livres si c'étaient eux que j'eusse choisis pour mes guides. Un grand mouvement régnait dans la place : je reconnus cette industrie active qui doit caractériser une ville dont le voisinage de la Loire et du canal d'Orléans fait un entrepôt très-utile pour le commerce de Paris. Après avoir jeté un coup d'œil sur les rives du fleuve et sur la promenade à laquelle conduit un beau pont, j'allai visiter la cathédrale Sainte-Croix; le style saxon-gothique n'a rien produit de plus étrange. Nulle part la maigreur des colonnes, l'audace irrégulière et gigantesque des voûtes, la recherche des détails dans la grandeur de l'ensemble, l'effet hardi et mélancolique de l'intérieur, la beauté et l'élévation des deux tours qui lui servent de clochers ne frappent davantage l'imagination, plutôt ébranlée que séduite. Ruinée, à diverses reprises, elle a dû sa restauration définitive à Napoléon.

Dans presque tous les autres édifices, les traces de la barbarie féodale s'offrirent à mes yeux. Décidé à repartir pour Tours à l'instant même, j'achetai chez un libraire l'*Histoire du diocèse*

d'Orléans, par Guyon, et je comptais suppléer ainsi pour la partie historique aux soins du *cicerone* qui me manquait. A peine eus-je ouvert le livre, en attendant le départ de la diligence, que je fus tenté de le fermer, lorsque j'y lus que « Dieu était descendu sur la terre pour consacrer la cathédrale d'Orléans. » Cependant je suis parvenu à extraire de cette compilation monacale quelques notes dont j'ai fait mon profit.

Orléans a produit plus de savans que de grands hommes. Tels sont *Petau*, *Secousse*, *Bonjars*, *Pothier*, *Amelot de la Houssaye* et l'abbé *Gédoyn*.

Avant Jules César, la ville se nommait *Genabum*. Sous *Aurélien*, elle prit le nom d'*Aurelianum*. Lorsque Clovis mourut, Orléans forma l'apanage d'un de ses fils. Réunie à la couronne, puis détachée du domaine royal, auquel elle ne fut ralliée que par Hugues-Capet, en 987, la capitale de l'Orléanais fut assignée, depuis cette époque, comme apanage des enfans de France.

Attila, qui avait inondé la campagne orléa-

naise de ses hordes barbares, recula devant le courage des habitans. Cinq siècles après, les Anglais allaient entrer dans ses murs, quand Jeanne-d'Arc la rendit à la liberté, à la France et à Charles VII.

En 1567, les calvinistes la ravagèrent. Tour à tour ligueurs et huguenots, les Orléanais souffrirent les conséquences de ce double fanatisme. Cinq conciles se sont rassemblés dans ses murs, sans apaiser l'église déchirée, sans rendre le calme aux citoyens, sans ramener l'esprit de douceur et de charité parmi les hommes.

Sous la fronde, le parti Mazarin posséda Orléans, que mademoiselle de Montpensier, par une intrigue conduite avec l'adresse d'une femme et l'audace d'un homme, rendit à Monsieur, de qui elle avait reçu cette commission difficile.

Telles sont les particularités curieuses dont le tissu léger, étendu par les soins de M. Guyon, prêtre d'Orléans, a couvert et rempli deux gros volumes. Il est vrai que, pour réduire l'histoire d'Orléans à cette simplicité un peu sèche, j'ai été

forcé d'en élaguer tous les miracles, tous les noms inutiles, toutes les oiseuses superstitions, c'est-à-dire de prélever sur cette abondance de paroles sans but, une dîme fort peu considérable et qui peut s'évaluer à un dix-neuf centième de l'ouvrage.

— N° XXV. — 15 *mars* 1824.

RENDEZ-VOUS A TOURS.

—

Parlerai-je des douces vapeurs de la terre et de la fraîcheur qui s'exhale du fleuve? Pardonnez-moi je retourner encore vers cet asile : Alcméon lui-même s'arrêta quand il eut rencontré les belles îles Echinades.

SAINT BASILE, *Lettres*, t. III.

Il n'y avait pas un seul coin de terre, un seul canton que je n'eusse visité dans cette belle province de Touraine; et plus mes yeux se reposaient sur l'inépuisable succession de beautés variées que sa fécondité présente à l'admirateur de la nature, plus je les trouvais aimables et touchantes. Me voilà de nouveau sur la route de Blois : je n'essaierai pas d'en retracer une seconde fois les sites délicieux; l'admiration des beautés de la nature a bientôt épuisé les combinaisons du langage; les paroles sont monotones pour reproduire des merveilles toujours

diverses, et Thomson lui-même, poète coloriste, en essayant d'imiter le luxe infini dont le globe se pare, n'a souvent fait que charger sa toile de traits confus, entassés, sans goût, brillans, il est vrai, mais où se font souvent désirer la délicatesse des touches et la variété des nuances.

Les jeux des paysannes tourangeaudes, les travaux des villageois, le chant des bateliers sur la Loire, se mêlant à des points de vue enchanteurs, animaient cette route charmante, véritable galerie de paysages, avec laquelle les collections des plus célèbres amateurs hollandais ou belges ne lutteraient que faiblement. Plus on s'éloigne d'Orléans, plus le paysage s'étend, plus la scène s'agrandit : les collines s'abaissent; le fleuve, au lieu de réfléchir dans son sein mobile la fertilité de deux rives escarpées, roule avec majesté au milieu d'un amphithéâtre qui s'élargit de plus en plus, et finit par ne répéter, dans son cours devenu plus vaste et plus tranquille, que la voûte azurée du ciel.

Parmi les sujets d'étonnement que j'ai rencontrés dans mon voyage à travers la France,

je dois placer le regret de n'avoir pas à citer un seul poète français vraiment pastoral, dont les vers, inspirés par la naïveté de ces beaux spectacles, aient effacé le fard des bergères de Fontenelle, égalé la grâce de Gessner, ou même l'élégance champêtre du Guarini. Segrais et Racan n'étaient pas entièrement dépourvus du sentiment poétique; Delille connaissait les ressources variées de l'art; Saint-Lambert avait de l'élégance, mais il semble que le profond sentiment de la nature leur manquât; La Fontaine, dans ses vers sortis du cœur; Jean-Jacques, dans sa prose ardente; le doux Bernardin de Saint-Pierre, dans ses tableaux mélancoliques, sont les seuls qui aient donné quelque idée en France d'un genre qui demande un talent si aimable et si vrai, et que le régime d'académies et de cour a dû éloigner de la littérature française.

Je me livrais à ces pensées, au son des cloches qui retentissaient à mes oreilles. L'un des voyageurs qui se trouvaient avec moi dans la diligence se mit à chanter à demi-voix les paroles suivantes, dont il accompagnait le tintement monotone du bourdon :

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame-de-Cléry,
Vendôme! Vendôme!

Ce monsieur, que sa tournure semblait classer entre le commis voyageur et le petit maître, voyant que son refrain, composé de noms propres et chanté sur trois notes, excitait mon attention, eut la complaisance de m'apprendre que ces paroles remontaient à la plus haute antiquité, qu'elles étaient dans la bouche de tous les petits enfans et de toutes les nourrices, depuis Orléans jusqu'à Vendôme, et qu'elles étaient censées imiter le son des cloches d'Orléans, et donner le catalogue des villes jusqu'où leur vibration parvenait. Je le remerciai de son explication savante, et je ne doute pas que ces mots innocens ne puissent fournir ample matière à quelque *Malhanastus junior*, s'il lui prenait envie de les annoter et de les enrichir de ses élucidations.

Beaugency, que nous traversâmes, est situé au bord de la Loire; de fertiles vignobles l'environnent : ses habitans jouissent de moins de réputation que ses vins, et le commis marchand, ou celui que je préjugeais tel, pensant que j'é-

tais homme à bien apprécier les travaux et même les jeux de l'esprit, ne manqua pas de me dire, avec un sourire de satisfaction intérieure, que « le vin de Beaugency était plus spiritueux que les Beaugençois n'étaient spirituels. » J'eus l'air de ne pas entendre ce mauvais calembourg, et je lui répondis qu'un littérateur distingué, que M. *Aignan* était né dans cette ville, et suffisait pour la relever de l'anathème intellectuel dont on essayait de la frapper. Homme instruit dont le talent grandissait avec l'âge, poète correct, versé dans l'étude des antiquités, il est mort au moment où quelques écrits politiques, remarquables par la force de la pensée et du style, venaient de le classer parmi nos bons publicistes et nos meilleurs citoyens.

Blois et Amboise, toutes deux si mal construites et si admirablement situées, virent passer notre char, dont la course n'était jamais aussi rapide dans la campagne, où aucun accident n'était à craindre, que dans les villes où plus d'un malheureux piéton courait risque d'être écrasé. Enfin, le soir même du jour où j'avais fixé mon rendez-vous avec le janséniste M. *Mersan*, j'arrivai à Tours, où je le trouvai.

Il était descendu à l'auberge du *Faisan*, et m'attendait avec impatience. Il me fit quelques reproches aimables sur ce que, dans une nouvelle liaison, j'étais le dernier au rendez-vous, et nous nous retrouvâmes avec tout le plaisir que deux amis d'ancienne date auraient eu à se revoir. Sans chercher à expliquer cette sympathie qui unissait déjà *nos ames assorties*, j'attribue ce penchant de ma part à l'estime qu'inspirent toujours des opinions décidées, un caractère franc, et la persécution des hommes. J'avais cru distinguer, dans les discours et sur la physionomie de M. Mersan, ces caractères qui me portaient à désirer son amitié. Il semblait disposé à me faire, de son côté, les mêmes avances d'estime et de confiance; nous décidâmes que nous partirions le lendemain matin à onze heures pour la Rochelle.

Nous déjeunâmes avant de partir, et je lui lus quelques-unes des notes que mon guide primitif m'avait communiquées sur la Touraine. Il ne manqua pas de corriger quelques erreurs : « Votre *cicerone*, me disait-il, s'est traîné un peu platement sur de mauvais mémoires qui se disent historiques. Il a eu tort de ne pas vous

parler d'*Agnès Sorel*, qui, née à *Loches* près de Tours, faisait perdre au roi Charles VII un tems précieux, pendant que les armes anglaises réduisaient son trône en poussière. Il aurait pu vous entretenir des faits honorables de la vie de *saint Martin*, général et hermite, véritable fondateur de Tours. Ce qu'il ne vous a point dit, c'est que deux prêtres licencieux, l'un avec philosophie et une espèce de profondeur, l'autre avec une obscénité frivole qui révolterait chez un laïque, et pour laquelle je n'ai point d'épithète quand il s'agit d'un abbé, que *Rabelais* et *Grécourt* sont tous deux Tourangeaux. Voilà, ajouta-t-il, monsieur, où conduit le grand relâchement des mœurs; certes, les plaisanteries du curé de Meudon n'ont pas peu contribué à entretenir cet esprit de licence qui régna sous François Ier et ses successeurs : leur verve obscène, grossière et fantasque fit les délices de la cour, et fut même admirée des *cardingaux* dont il tournait la pourpre en ridicule. Quant au prestolet qui a imité les nudités de La Fontaine sans pouvoir atteindre à leur grâce, je le laisse dormir paisible dans l'oubli profond où il est déjà tombé.

» — Je crois, dis-je à M. Mersan, que *Descartes* était de Tours ; c'est un grand nom.

» — Et un grand homme. La hardiesse de son génie s'est révélée par ses erreurs même ; il a rappelé ces marins qui veulent découvrir des terres qui n'existent pas, et que l'audace d'une entreprise inutile conduit à d'autres découvertes qui les immortalisent, et qu'ils n'avaient point pressenties.

Madame de *la Vallière*, aimable et triste victime des passions royales, qui se fit presque pardonner sa faiblesse aux yeux des gens du monde, par sa douceur et sa délicatesse, et qui, plus tard, honora ses erreurs par une punition exemplaire et chrétienne, était aussi de Tours. Joignez à ces noms ceux de l'historien *Duchesne*, de l'abbé *Baudeau*, le père des économistes, et du poète *Racan*. »

Nous fîmes nos adieux à ces rives si belles et si bienfaisantes. En jetant un dernier regard sur le fleuve qui les arrose, je ne pus m'empêcher de manifester le regret que ce canal creusé par la nature, que cet admirable moyen de navigation et de commerce n'ait pas été exploité par le génie de l'industrie. Le lit de la Loire est

encombré de sable ; les grands bateaux n'osent pas se confier à son cours. Pourquoi ces bateaux à vapeur qui quadruplent aujourd'hui la richesse américaine, et qui opposent aux élémens la force irrésistible que leur sein recèle, ne couvrent-ils pas ce beau fleuve? Pourquoi ces nombreux atterissemens et cette marche lente de quelques rares nacelles sur des ondes si vastes? Quand la nature est prodigue, pourquoi les hommes et les gouvernemens insultent-ils à ses dons par l'inertie et la routine?

Chambre de Rabelais, à Chinon.

N° XXVI. — 30 *mars* 1824.

ENTRÉE DANS LE POITOU.

—

Je fauche tout et je couvre tout sous les plis de ma soutane rouge.

RICHELIEU.

Je ferai grâce à mes lecteurs d'une haute et sérieuse conversation, où j'engageai M. *Mersan*, en cherchant à lui prouver que je n'étais pas étranger aux doctrines de la grâce et du libre arbitre. Nous nous perdîmes ensemble dans ce labyrinthe de la nécessité et de la liberté, où, depuis les bracmanes jusqu'aux piétistes, toutes les sectes religieuses ont porté leurs rêveries. Plein d'estime et de vénération pour les Arnauld et les Pascal, pour l'opposition libre et énergique qu'ils osèrent élever contre la théocratie papale, pour leurs travaux solitaires,

leur probité scrupuleuse et leur dignité morale, je suis loin d'admettre cette théorie de fatalisme mystique, qui ramène le christianisme à la doctrine antique d'une nécessité irrésistible, planant sur l'univers, doctrine qui, poussée dans ses résultats, détruit le libre arbitre, et par conséquent le mérite des actions humaines, et va se confondre avec les dures doctrines de Calvin. En ne lui cachant pas mes opinions philosophiques à ce sujet, je donnai de justes éloges à cette dignité, à cette grandeur sévère qui caractérisaient les hommes de Port-Royal, et qui, les alliant aux anciens parlementaires, fut, dans la vieille monarchie, le contrepoids de beaucoup de crimes, de bassesses, de faiblesses et d'erreurs.

La controverse amicale que nous allions mener plus loin fut interrompue par l'admiration qu'excita en moi l'aspect pittoresque des ruines du château de *Saint-Maur*. La nature, toujours belle, et, pour ainsi dire, fière de la vigueur extraordinaire de sa végétation, prend un caractère nouveau dans le *Poitou*, sur le territoire duquel nous venions d'entrer. Elle a plus

de fécondité que de grâce, plus de force que d'élégance. Les gros arbres noueux se marient heureusement aux masses de l'architecture en débris. Il ne manquait à ces belles ruines qu'un grand souvenir pour les animer. Je communiquai cette réflexion à mon compagnon de route, qui, baissant une des glaces de la voiture, me dit : « Voici la chapelle de *Fierbin*, où l'héroïque pucelle trouva, dit-on, sur un autel, le fer, semé de fleurs de lis, qui devait sauver la France. C'est une noble tradition, ou même, si vous voulez, un généreux mensonge. L'histoire est un amas d'erreurs convenues, de vérités douteuses, de questions sans solutions. Tacite n'avance pas un seul fait sans l'accompagner de cette phrase incidente : « à ce que l'on rapporte, » preuve singulière de son jugement. Eh bien! dans cette grande matière de scepticisme, pourquoi ne pas adopter surtout les traditions héroïques? Voltaire, continua le janséniste en souriant, a eu tort de faire peser sur le plus beau trait de nos annales le ridicule dont il excellait à châtier les erreurs et les vices. Je ne vois pas quel bien peut résulter

d'une pénible incertitude répandue sur des faits honorables ; et je parodierais volontiers en prose un des vers les plus fameux de l'auteur dont je parle : « Si les traditions d'héroïsme et de dévouement *n'existaient pas*, *il faudrait les inventer!* »

» — J'entends, mon cher compagnon, vous me rendez la monnaie de mes épigrammes et la liberté de mes discours : vous voulez vous venger de mes petites critiques contre le grand Arnauld, qui, vous ne l'ignorez pas, approuva la révocation de l'édit de Nantes. Et quel génie, même sublime, n'a pas eu ses erreurs? J'en conviens avec vous : celle de Voltaire fut d'autant plus dangereuse qu'elle fut plus brillante : il est impossible d'employer ou plutôt de dépenser un talent plus magnifique sur un fonds plus ingrat. Voltaire n'ignorait pas que cette fille généreuse fit plus en deux ans pour sa patrie que tous les monastères féminins de la France entière ne feront pour elle en trois siècles. Le caprice d'une imagination gaie l'entraîna. La morale réprouve, mais les muses, dont la pudeur s'en effarouche, sont pourtant obligées d'avouer en rougissant cette œuvre du génie. »

Un nouvel objet de pélerinage presque religieux s'offrit à nous : c'était le château des *Ormes*, patrimoine de cette vertueuse famille d'*Argenson*, qui a donné à la patrie plusieurs hommes d'état et quelques hommes de lettres justement célèbres. Grâce à Dieu, l'avidité de la bande noire n'a pas atteint ce bel édifice, dont la magnificence champêtre rappelle les opulentes villes de l'Italie. L'honorable propriétaire actuel du château était absent; mais le concierge, dont la tournure et le ruban jadis rouge annonçaient l'ancienne profession guerrière, nous fit les honneurs de ce beau domaine. Ce brave homme parlait du maître du logis avec une franchise d'éloges et un abandon très-rares, surtout chez ceux qui, placés dans une position subalterne, ne manquent presque jamais de venger l'outrage que la société leur fait par de petites calomnies et les attaques d'un obscur scandale. Notre guide, au contraire, nous racontait avec un intérêt touchant et qui ressemblait presque à de l'égoïsme les nobles qualités dont M. d'Argenson a donné tant de preuves dans cette dernière époque. Il nous rappelait, jour par jour et combat par combat, toute sa

carrière politique. Cette profonde estime, vivement exprimée par un vieux soldat, eût éveillé la jalousie et le remords peut-être chez ces courtisans que les faveurs des cours accablent sans les soustraire à la vengeance de l'opinion.

Une colonne hardie, autour de laquelle s'élève et serpente un léger escalier, se termine par une plate-forme d'où l'on jouit d'un point de vue magnifique; l'œil suit de là le cours sinueux de la Vienne et de la Creuse, qui vont se perdre, l'une dans les plaines de l'Angoumois, l'autre dans celles de l'Auvergne. Le grand escalier est absolument calqué sur le modèle de l'escalier du Palais-Royal, dont l'architecte Levis donna les dessins. Il conduit à un vaste salon, dont les lambris, revêtus de marbre, sont ornés de tableaux du peintre Lenfant, lesquels représentent les diverses batailles livrées pendant le ministère de M. le Voyer d'Argenson, longtems chargé du portefeuille de la guerre. Tout, dans cet édifice, porte un caractère de noblesse que Montaigne eût appelé *princière*, dans son style original et hardi. Rien de plus grandiose que la chambre à coucher de la maîtresse du

logis, dont une colonade forme l'alcove. Un parc immense, divers établissemens d'agriculture, une ferme élevée en regard du château, et qui ne pèche peut-être que par trop d'élégance et surtout par le contraste qu'offrent un fronton très-bien sculpté et la simplicité des travaux rustiques; enfin un beau haras, composé de plus de cent chevaux, la plupart de race anglaise, attestent chez le propriétaire cette espèce de magnificence utile et de luxe bienfaisant que l'on cherche trop souvent en vain dans de plus hautes positions sociales, et qui devraient être la seule prodigalité des rois.

Nous quittâmes avec regret le concierge, dont la franchise et le dévouement à son maître nous intéressait presque autant que les explications qu'il nous donnait.

« Décidez, Monsieur l'Hermite, me dit M. Mersan, décidez entre deux grandeurs diplomatiques auxquelles nous pouvons aller rendre hommage. L'une est vivante, et ses effets se font sentir; son impulsion se communique encore dans l'Europe entière : l'autre est éteinte, et n'a laissé, comme l'ombre de Job, qu'un long

saisissement, un grand souvenir de terreur. A droite est la ville de *Richelieu*; à gauche est le château de *Valençay*. »

Nous résolûmes de ne point nous détourner de notre route, et de n'aller voir ni l'une ni l'autre. J'appris de M. Mersan que le château de Richelieu était détruit de fond en comble, et que son luxe, d'ailleurs d'assez mauvais goût, avait tourné au profit de l'exploitation dirigée par une société d'agioteurs et d'architectes contre les plus beaux châteaux de la France. « Richelieu, disais-je à M. Mersan, est jugé depuis long-tems. Il continua les plans de Louis XI, fonda la monarchie absolue sur les ruines féodales, et prépara le despotisme oriental de Louis XIV. Quai-je à faire de ces souvenirs de terreur et d'esclavage? Quant au prince de Talleyrand, c'est autre chose. Le tissu de sa vie et de son caractère est trop complexe pour qu'on le soumette à une appréciation légère. Personne ne lui refusera de hautes vues, une adresse extrême, de l'esprit par excellence, et la plus profonde connaissance de la plus mauvaise partie du cœur humain. Celui qui a

fait et défait des empires sans tirer un coup de fusil, et obtenu par des paroles ces résultats qui changent la face du monde, doit compter dans l'histoire, quand même son influence mystérieuse s'y ferait deviner plus qu'elle ne s'y déploierait librement. C'est toujours une grande chose que de donner des couronnes....

» — Et de les ôter; car ce génie, ou, si vous l'aimez mieux, ce démon de la politique a fait l'un et l'autre. »

La captivité de Valençay, les occupations puériles du roi captif, qui brodait des chemises pour la Vierge dans sa prison; enfin, l'état actuel de l'Espagne furent tour à tour mis sur le tapis d'une conversation animée. « Tout arbre doit porter son fruit, me dit M. Mersan. Les fils de Loyola ont élevé le prince qui régit aujourd'hui l'Espagne. Vous voyez ce qu'ils ont fait; et peut-être les horribles secousses dont la péninsule sera bientôt agitée prouveront-elles plus fortement encore le danger de ces éducations de monarque, confiées aux partisans du *probabilisme* et du *molinisme*. »

Un parallèle entre les deux hommes d'état du dix-septième et du dix-neuvième siècle, sortit naturellement du cours de nos idées. L'un, par sa force, maîtrisa son maître; l'autre, par sa souplesse, enchaîna les mobiles instrumens de la révolution la plus capricieuse. L'un, fidèle à ses premières idées, fut fondateur d'un grand despotisme; l'autre changea la face des empires en paraissant se prêter aux influences qui l'environnaient. L'un s'environna d'effroi et montra audacieusement la robe sanglante dont la pourpre couvrait ses crimes politiques; l'autre, toujours modeste et presque caché, fit mouvoir lentement des ressorts secrets, et mêla à peine son nom aux grands événemens qu'il dirigeait. Celui-ci a semblé vouloir rester anonyme spectateur de la comédie d'intrigue qu'il avait faite. Richelieu fut le héros sanglant de son propre drame.

Nous ne nous étions pas aperçus que nous approchions de *Châtellerault*. Cette patrie de l'art du coutelier nous députa une légion de marchands et de marchandes, dont les petits couteaux nous assaillirent à notre entrée dans la ville. Il est possible que l'Automédon qui nous

guidait ne fût pas étranger à l'obsession que nous éprouvâmes ; les coutelières châtelleraines lui adressaient de tems à autre des regards significatifs, qui semblaient prouver cette collusion entre elles et le conducteur des chevaux, dont le pas se ralentissait de plus en plus. En moins de cinq minutes nous eûmes fait pacotille de canifs et de couteaux en assez grande quantité pour fournir à tous les colléges de France des instrumens de classe et de réfectoire, et à si bas prix que nous étions tentés d'ajouter encore à celui que l'on nous demandait. Cependant la foule augmentait, et de peur d'être forcés d'acheter toutes les lames fabriquées dans la ville, nous contraignîmes le postillon à repartir. Nous traversâmes la Vienne sur un assez beau pont, au bout duquel est une porte de ville, dont la construction ressemble assez à celle d'un petit château. « Ceci me rappelle, dit M. Mersan, une bévue d'un savant archéologue. M. Millin a écrit que la ville tirait son nom de ce *petit château ;* les voyageurs et les historiens ont répété ce conte. Le fait est que la porte a été bâtie par Sully, et que *Châtellerault* doit

son origine véritable au *castel Hérault* (château d'Hérault), situé à quelques lieues d'ici. Les antiquaires et les historiens ont souvent imité les astrologues, qui tirent leurs horoscopes des plus fausses inductions.

N° XXVII. — 15 *avril* 1824.

LE CHAMP DE BATAILLE.

Faut-il que, pour plaire aux rois, le genre humain s'immole d'un commun accord et fasse de la terre un vaste tombeau?

Jean-Jacques Rousseau.

« Ne vous croiriez-vous pas à Pise ou à Ravenne, me dit M. Mersan, quand nous eûmes mis pied à terre pour nous promener dans les rues de *Poitiers?* Il y a ici une grandeur de solitude et de tristesse qui frappe l'ame et l'émeut. Ces maisons rares, entremêlées de grands parcs et de vergers, ces terres labourables, jetées au milieu des habitations des hommes, offrent un aspect sévère et mélancolique.

» — Oui, repris-je, on dirait que la ville porte encore le deuil de la France, qui reçut un si terrible échec sous ses murs. C'est près d'ici, je crois, que le roi Jean a été défait par le prince Noir.

» — Avouez que la gloire était encore cette fois du côté du plus grand homme. Notre roi Jean était un chevalier loyal, mais sa tête était faible, et l'histoire ne peut le comparer à ce prince de Galles, qui cachait sous sa triste armure les vertus d'un héros de l'antiquité.

» — Je me trouverais volontiers en présence de ces grandes ombres. Au héros anglais qui nous vainquit j'opposerais le brave Bertrand Dugueselin, dont l'épée arrêta seule le torrent des troupes anglaises. Allons, mon cher *cicerone*, visitons le champ de bataille de Poitiers.

» — J'y consens, mais que verrez-vous là? Les amas d'ossemens humains que vous y chercheriez ont depuis long-tems cédé à l'action du tems. Des moissons d'épis ont succédé à ces moissons d'hommes tombés sous le fer des preux. Dieu, de sa main bienfaisante, répare les maux que se font les humains; et sur cette plaine humectée de tant de sang, de fécondes graminées ont depuis long-tems recouvert les traces de tant de meurtres.

Malgré la philosophie de M. Mersan, je m'obstinai, je l'avoue, dans le désir que j'avais témoigné et auquel il céda complaisamment.

Nous nous assîmes en effet au milieu des moissons dont, par un effet aussi naturel dans l'ordre physique que remarquable dans l'ordre moral, les champs de bataille voient toujours la fertilité augmenter après les épouvantables scènes dont ils ont été témoins.

La conversation qui s'engagea entre nous roula long-tems sur les prétentions anglaises à la couronne de France et sur les siècles de chevalerie. Nous nous amusâmes quelque tems aux dépens de cette bizarrerie des rois d'Angleterre, qui, en l'an 1813, s'arrogeaient encore avec autant d'insolence que de niaiserie, dans les actes publics et sur leurs monnaies, le titre de rois de France. Quant aux siècles chevaleresques, nous différâmes un peu d'opinion.

Je prétendais, et je crois encore, que le beau idéal de la chevalerie n'a jamais existé que dans le cerveau de l'illustre Don Quichotte; que François Ier, en essayant de déployer le même caractère, n'a réussi qu'à donner au monde et à l'histoire l'exemple d'une plus pompeuse caricature. J'entrai dans l'esprit de la chevalerie elle-même, dont l'institution est celle d'une obéissance passive, enchaînée aveuglément à

un chef et commandant impérieusement à des esclaves.

« Oui, mon cher Hermite; mais comptez-vous pour rien le dévouement au devoir et la loyauté dans les engagemens? Comptez-vous pour rien cet esprit d'association né dans les forêts germaniques, et qui seul a pu, dans l'anarchie du moyen âge, reconstruire la société?

» — Vous excuserez peut-être aussi les tems de barbarie dont vous parlez?

» — Non, mais je vous ferai observer que ces tems de barbarie ont donné naissance à une foule d'institutions utiles; que même les Goths et les Vendales, en détruisant l'empire romain, ont régénéré la société qui tombait de langueur. Vous riez, monsieur le philosophe! Je sais qu'ils ont porté le fer et le feu dans les plaies, et qu'Attila était un cruel médecin; mais je suis persuadé que la dissolution complète où l'Empire était tombé ne souffrait pas d'autre remède. Ce corps, dévoré de gangrène, avait besoin, comme le vieil Eson, de se régénérer dans des flots de sang. »

Je convins de quelques-unes des assertions de M. Mersan; mais nous tombâmes d'accord

sur l'impossibilité de ramener dans les mœurs modernes aucune nuance, aucun trait de ces mœurs antiques, nécessaires peut-être à une époque de désorganisation, aujourd'hui sans rapport avec les nouveaux besoins de la société.

N° XXVIII. — 1er *mai* 1824.

LA VILLE DES PICTONES.

Cujas avait tant de réputation, et la science qu'il professait tant de crédit, que, dans toutes les écoles, on ne prononçait pas son nom sans mettre le chapeau à la main.

HOFMAN.

C'EST en devisant sur la chevalerie que nous rentrâmes à *Poitiers*. Deux vers du *Menteur* de Corneille se présentèrent à ma pensée ; ce père de la scène française y affirme que la capitale du Poitou (la cité de l'école) n'est faite que pour donner aux jeunes gens des idées à peu près nettes sur *Cujas* et *Barthole*, sans les instruire jamais des convenances du grand monde, ni des habitudes de la société. Des vers de Corneille, notre conversation s'était reportée sur la célébrité des jurisconsultes poitevins, quand M. *Mersan* me proposa de m'introduire chez un

des jeunes gens qui aspirent à soutenir la gloire du barreau de Poitiers. J'acceptai, et chemin faisant, nous jetâmes sur la population rare qui circule dans des rues larges et presque désertes, un coup d'œil d'observation et de pitié. « Si vous ne vous contentez pas de regarder des édifices ou des paysages, me dit M. Mersan; si, comme je le présume, vous comptez la race humaine parmi celles qui méritent votre attention et votre analyse, vous aurez remarqué que les fils des anciens Pictones se distinguaient spécialement de toutes les peuplades environnantes, par le contraste agréable et tranchant d'une chevelure du jais le plus noir, opposée à la blancheur éclatante de leur teint. Rien n'est plus rare ici que les yeux bleus; des cheveux blonds signalent aussitôt un étranger. Comment ces signes caractéristiques d'une race qui s'est conservée dans sa pureté originelle ont-ils pu traverser les siècles? Demandez-le aux savans qui parquent la nature dans leurs systèmes et qui rendent compte de tout. Pour moi, je m'en remets sur ces bizarreries aux décrets impénétrables de la Providence : c'est plus tôt fait. »

Après avoir long-tems battu le pavé de Poi-

tiers, formé de ces cailloux durs et pointus que l'on rencontre aussi dans le midi de la France, nous arrivâmes au logis de M. *de Zeyre*, qui connaissait beaucoup M. Mersan, et dont le fils, qui se destine à la profession d'avocat, nous fit très-poliment les honneurs de sa ville, de son histoire actuelle, et même de ses annales anciennes.

« Passez-nous, dit ce jeune homme, l'irrégularité de nos rues et le peu d'industrie qui anime aujourd'hui le centre de l'ancienne province du Poitou; j'aurai quelques souvenirs brillans à vous raconter, car notre cité n'est pas sans gloire. Je saute à pieds joints, comme dit Bossuet, par dessus les guerres des Romains, des Francs et des Visigoths, qui tour-à-tour conquirent, civilisèrent, dévastèrent et rebâtirent la ville des Pictones. Quand les Maures, orgueilleux d'avoir planté leur croissant sur les palais de Cordoue et sur les rochers de la Sicile, se précipitèrent sur la France, conduits par Abdérame, ce fut dans les champs de Poitiers que se décida cette grande querelle d'où dépendait le sort de la république chrétienne, menacée par l'islamisme. Les mêmes plaines, deux siècles plus tard, furent baignées du sang français, lors-

que le roi Jean, malgré sa bravoure, succomba sous l'habileté du roi d'Angleterre, Edouard III. A ces récits belliqueux, ajoutez la haute réputation de notre école de droit. Poitiers est à la France ce que Bologne est à l'Italie. C'est là surtout que se sont élaborés ces trésors légués par les jurisconsultes de Rome déchue à la barbarie de l'Europe moderne; cette législation du despotisme militaire, si bizarrement appliquée aux nouveaux besoins de la monarchie féodale, en un mot, ce régime, fondé sur le droit romain, modifié par les habitudes de Constantinople, adapté aux gouvernemens modernes et qui, à défaut d'institutions fortes, a servi pendant six siècles de droit public à l'Europe. C'est à Poitiers que venaient s'instruire le chancelier de France *Hurault de Chiverny*, l'excellent *Lhôpital*, le juste et sincère *De Thou*, *Achille de Harlay*, *Joachim De Bellay*. Là professèrent les *Brisson*, les *Colardeau*, les *Pouvreau*, les *Tiraqueau*. Cette école, si célèbre du tems où vivait Corneille, n'a pas dégénéré; je me contenterai de citer le nom de M. *Roncenne*, dont la réputation n'est pas circonscrite dans les murailles de notre ville, et que tous les juristes français,

moins prodigues d'éloges qu'au siècle de Cujas, estiment et apprécient.

» Poitiers possède une cour royale, un collége, une académie, une préfecture; elle a sa bibliothèque fort riche en livres de droit, et où je m'abstiendrai de vous conduire. Cette église, devant laquelle nous nous arrêtons, est placée sous l'invocation de Notre-Dame; vous admirez la hardiesse élégante de son portail; n'allez pas plus loin, l'intérieur ne répond pas à cette magnifique promesse. Nos vieux registres d'arrêts conservent le souvenir d'un droit bizarre dont cette église a joui long-tems. La sainte Vierge étant venue elle-même rendre au maire de Poitiers ses clés qu'il avait égarées, les chanoines avaient tiré de ce miracle l'étrange conséquence qu'on leur devait accorder un privilége bien digne de ces tems barbares; ils n'éprouvèrent aucune résistance et il fut reconnu, comme une clause inviolable du droit public, que le chapitre de Notre-Dame serait souverain absolu de la ville depuis le lundi des Rogations jusqu'au mercredi soir de la même semaine. C'était peu de chose qu'un empire de trois journées par an, et cependant les chanoines en abusèrent. Vers le

milieu du dix-huitième siècle, le parlement de Paris se vit obligé d'infirmer leurs sentences; ce qui abrogea *ipso facto* la souveraineté passagère du chapitre.

» Pendant que nous faisons route vers la cathédrale, vous parlerai-je de l'industrie poitevine? Elle est si peu active que deux foires par an et deux marchés par semaine, sont des débouchés qui suffisent à sa consommation et à ses produits. Cette cité, dont la position au confluent du Clain et de la Boivre est excellente pour le commerce, dont tous les voyageurs admirent les environs fertiles, l'aspect élégant, n'a plus que vingt-deux mille habitans; il faudrait, pour vivifier ce grand cadavre, une population cinq fois plus forte.

» Nous avons d'ailleurs beaucoup d'églises, et si l'invocation des saints pouvait suppléer aux travaux de l'industrie, peu de villes seraient aussi riches que la nôtre. Voici *Sainte-Radegonde*, église construite par cette fille de Lothaire, assassiné par Clotaire et Thierry, et dont les deux assassins de son père devinrent amoureux à la fois. C'est un beau sujet de tragédie, que la destinée de cette princesse, qui,

forcée d'être reine et de partager la couche du meurtrier de son père, fut répudiée bientôt après, et alla ensevelir sa douleur dans la solitude du cloître. Radegonde, savante pour cette époque, avait attiré près d'elle Grégoire de Tours et le savant Fortunat, seuls témoins d'une vie qui s'écoula sans tache. Quant aux miracles qu'on lui attribue, je les vénère, ajouta le jeune homme, en jetant un léger coup d'œil sur M. Mersan; mais on me pardonnera d'admirer davantage ses vertus sociales et sa résignation dans le malheur.

» L'église de *Saint-Hilaire*, dont nous approchons, n'est qu'une ruine; on y voyait, avant la révolution, plusieurs tombeaux magnifiques, entre autres, celui de *Gilbert de la Perée*, contemporain d'Abeilard et frappé, comme lui, des foudres de l'abbé de Citeaux, pour avoir osé devancer son tems et porté le flambeau de la raison dans les mystères de la foi.

» Mais j'ai oublié de vous parler d'un prodige de mécanique et d'un miracle religieux qui, tous deux, se rapportent à l'église de Sainte-Radegonde. Je commencerai par le dernier. Une jeune nonne vit entrer vers minuit un très-beau

jeune homme dans sa cellule : elle commença par avoir peur, et ne se rassura qu'en apprenant de sa bouche qu'il était le sauveur des hommes, qui daignait la visiter lui-même. L'empreinte du pied du Sauveur resta sur le plancher; et cette cellule, transformée en chapelle, nommée chapelle du *Pas-de-Dieu*, fut l'objet de la vénération publique. Ici commence, comme disent les prédicateurs, mon second point : un mécanicien habile trouva moyen de soulever la masse entière de la cellule sanctifiée et de la transporter dans l'église ; c'est là l'autre miracle, et peut-être serait-il plus facile d'expliquer humainement le premier des deux mystères que de deviner les moyens inventés par une industrie ingénieuse pour accomplir le second. »

Je vis avec plaisir que le jeune homme respectait trop la gravité de M. Mersan pour pousser plus loin l'explication naturelle du miracle du Pas-de-Dieu. Nous le suivîmes dans la cathédrale dont les trois voûtes hardies et sombres fournirent matière à M. Mersan pour entamer une discussion savante sur l'architecture des chrétiens. Un tombeau de marbre nous offrit cette inscription latine :

« A Claudia Varenilla, fille du consul Clau-
» dius Varenus. La cité de Pictones lui a décerné
» des funérailles, une sépulture, un monument
» public. Marius Censorinus Pavius, légat d'Au-
» guste, pro-préteur de la province d'Aquitaine,
» consul désigné, son mari, satisfait des hon-
» neurs qui lui ont été rendus, a fait construire
» à ses frais ce monument. »

« Voilà un époux bien tendre, une ville bien dévouée au pouvoir, dis-je à M. Mersan, et telle époque dont on blâme la servilité ne montrerait sans doute pas un dévouement égal en faveur de la fille d'un magistrat, femme d'un intendant militaire, et qui n'aurait que l'honneur d'appartenir à son mari. »

Le jeune *cicerone* acheva la tâche que la complaisance lui imposait en nous énumérant les célébrités poitevines; plusieurs saints, *Maxence*, *Paulin*, *Hilaire*; *Richard*, auteur d'une mauvaise Histoire universelle; le troubadour *Guillaume IX*, duc d'Aquitaine; le fondateur de la *Gazette de France*, Théophraste *Renaudot*; Paul *Lecoq*, voyageur; Nicolas *Rapin*, l'un des principaux auteurs de la spirituelle *Satire Ménippée*;

Dom Bouchet; l'érudite famille des *Sainte-Marthe;* l'abbé *Nadal; Rivet*, *Daillé-Beausobre*, ministres protestans; Antoine *Rivet*, auteur d'une histoire littéraire de France; enfin cette femme célèbre, amie de Ninon de Lenclos, veuve de Scarron, maîtresse, ou, si l'on veut, femme de Louis XIV, dévote à la cour, habile à endurcir contre l'humanité le cœur d'un monarque vieillissant, douée de persévérance et d'adresse, dénuée de sensibilité, de pitié et de grâce : en un mot, madame *de Maintenon*.

Après avoir parcouru, avec M. *Dezeyre* fils, la belle promenade de Poitiers, nous le remerciâmes de sa complaisance, et nous nous acheminâmes vers *Niort*. M. *Mersan* me faisait remarquer la fertilité du pays. Le froment, le seigle, le lin, le sarazin, la vigne abondent dans cette région féconde, qui présente à la fois au voyageur des marais, des plaines, des collines, des marécages, et contraste par la variété de ses expositions avec la monotonie de beauté champêtre, dont les plaines si vastes de la Touraine avaient, pour ainsi dire, lassé notre admiration.

Plusieurs monumens druidiques fixèrent nos regards. M. Mersan, fort curieux de ces sortes d'antiquités, passa beaucoup de tems à les examiner en détail. « En effet, me disait-il, ces monumens de l'enfance des arts nous reportent jusqu'au berceau même de la civilisation. Souvent ces débris sont les seules pages historiques qui nous rappellent les souvenirs anciens. Vainqueurs du tems qui dévore tout, et triomphant des efforts de l'homme, qui n'est pas moins destructeur, ce sont des guides précieux à travers les ténèbres des annales primitives. »

Niort, que nous traversâmes, ne reçut de nous qu'un léger coup d'œil : cependant mon compagnon de route assurait que cette petite ville tend, par des efforts persévérans, à devenir une cité du second ordre. En effet, j'aperçus de tous côtés les travaux de la maçonnerie et les plans de l'architecture. Nous admirâmes surtout un beau passage vitré, semblable à ceux dont Paris est embelli depuis quelques années. De vastes casernes, une fontaine naturelle, creusée avec le taraud, suivant la coutume de l'Artois; les halles, dont l'alignement est symétrique, attirèrent aussi notre attention.

Pendant que je déchiffrais, à l'aide de ma loupe, les inscriptions latines dont les halles sont ornées, M. Mersan me disait : « Voilà une érudition singulièrement placée. Ici je lis ces mots : *Marti peregrino*, parce qu'on y vend des habits militaires; là, un vers de Virgile, à propos du signe du Bélier, fournit une allusion ingénieuse qui s'applique à la halle aux draps; celle où se vendent les fruits m'est annoncée par un hémistiche latin en faveur de Pomone; Cérès est invoquée en l'honneur du marché au blé; les poissons d'eau douce et les poissons de mer ont deux inscriptions également savantes. Cette affectation pédantesque est peut-être un peu ridicule; mais que d'actions de grâces la ville de Niort ne doit-elle pas à son maire, M. *Brisson*, qui, par son infatigable sollicitude, lui a donné les établissemens utiles qui manquent à la plupart de nos villes de second ordre! Ces belles constructions, auxquelles il faut pardonner la science dont on les a chargées, en faveur de leur dessin et de leur utilité, sont dues à M. *Bernard*, peintre, architecte et sculpteur. »

Nous nous arrêtâmes ensuite devant cette

prison du château de Niort, dans les caveaux de laquelle la femme, dont le souvenir s'était déjà présenté à nous plusieurs fois, reçut une vie que de si bizarres circonstances devaient signaler. Née dans les fers, elle mourut près du trône. Nous allâmes visiter cette chambre basse et obscure, où la petite *d'Aubigné* jeta les premiers cris; et nous regrettâmes de ne pouvoir mêler à l'espèce de curiosité que ce lieu inspire ni amour pour sa personne, ni estime pour le caractère de celle qui transforma l'arbitre de l'Europe en un bourgeois dévot, crédule et superstitieux.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

TABLE.

		Pages.
N° I.	PROMENADE dans la ville du Mans. . .	1
II.	La Flèche.	23
III.	Les Angevins.	29
IV.	Le Bénéficier de Saint-Laud	43
V.	Les Monumens et les Souvenirs	58
VI.	Saumur.	67
VII.	Causeries de l'île Poneau.	75
VIII.	Les Monumens et les Hommes.	86
IX.	De Saumur à Tours	92
X.	Tours	100
XI.	Une Soirée de Louis XI.	112
XII.	Deux Caractères	133
XIII.	Une Tournée en pays perdu	144
XIV.	Coutumes de la Sologne.	153
XV.	De Château en château	161
XVI.	La Châtelaine de Fougères.	178
XVII.	Chambord et Chanteloup	191
XVIII.	Blois et son château	204

Pages.

XIX. Vendôme, Châteaudun, Bonneval et Dreux 224

XX. Le Château d'Anet. 233

XXI. La Beauce. 241

XXII. Les Illustres de Chartres 252

XXIII. L'Oncle et le Neveu 263

XXIV. Orléans. 286

XXV. Rendez-vous à Tours. 295

XXVI. Entrée dans le Poitou. 304

XXVII. Le Champ de bataille. 316

XXVIII. La Ville des Pictonès. 321

FIN DE LA TABLE DU TOME DOUZIÈME.

Y

00101982

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016